

Michel Bideaux

EUROPÉENS EN VOYAGE

(1500-1800)

Une anthologie



V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9



Ce livre n'est pas une histoire des découvertes (en un temps où le monde s'est pourtant bien agrandi), pas davantage un recueil d'expéditions aventureuses (elles n'ont pourtant pas manqué). Il privilégie l'expérience immédiate d'Européens qui voyagent, souvent à titre privé, et d'abord chez eux et chez leurs voisins. Ils sont curieux de tout : la table, le vêtement, les spectacles, les saveurs et les senteurs. Mais sérieux aussi : ils se préparent, s'informent, aiment à être reçus des grands de ce monde. Un peu de vanité, peut-être, mais surtout un vif désir d'apprendre. Touristes avant l'heure et témoins à l'occasion, ils admirent le patrimoine culturel du voisin, mais épient le rival envié ou détesté pour faits d'armes ou de religion ; ils s'ouvrent aussi aux vieilles civilisations asiatiques, à la lointaine Russie ou à l'Amérique inouïe. Au retour, ils deviennent de grands conseillers : le guide pratique de voyage n'est pas loin, mêlant le bon usage de l'autre à la mise en scène de soi. La plume est parfois rapide, mais l'expérience sensible et le regard critique servent bien l'appétit de savoir.

EUROPÉENS EN VOYAGE
(1500-1800)
UNE ANTHOLOGIE

I M A G O
M U N D I



collection dirigée par François Moureau

dernières parutions :

11. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*
François Moureau
12. *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*
Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.)
13. *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet
14. *Voyager avec le diable.*
Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)
Grégoire Holtz & Thibault Maus de Rolley (dir.)
15. *Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles). Histoires, récits et légendes*
François Moureau (dir.)
16. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Iriní Apostolou
17. *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.)
18. *Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*
Samuel Thévoz
19. *À la découverte de la Palestine.*
Voyageurs français en terre sainte au XIX^e siècle
Guy Galazka
- Série Textes**
- Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet et Patrick Villiers
- Marc Lescarbot, *Voyage en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet

Michel Bideaux

Européens en voyage
(1500-1800)

Une anthologie

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-766-6

PDF COMPLET – 979-10-231-1333-4

TIRÉS À PART EN PDF :

I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1

II Italie – 979-10-231-1335-8

III France – 979-10-231-1336-5

IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2

V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9

VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6

VII Aux marges orientales et nordiques – 979-10-231-1340-2

VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9

IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6

X Moyen-Orient – 979-10-231-1343-3

XI Inde – 979-10-231-1344-0

XII Sibérie – 979-10-231-1345-7

XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4

XIV Arctique – 979-10-231-1347-1

XV Amérique du Nord – 979-10-231-1348-8

XVI Antilles – 979-10-231-1349-5

XVII Amérique ibérique – 979-10-231-1350-1

XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois & Adrien Nour/3d2s (Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

AVANT-PROPOS

Michel Bideaux

Bien avant que la littérature ne soit devenue ce que nous entendons couramment aujourd'hui par ce terme (un catalogue de librairie nous l'apprendrait plus sûrement qu'une définition), les livres de voyage avaient tout naturellement droit de cité parmi les ouvrages « littéraires » : une phrase souvent rapportée, de Jacques Carel de Sainte-Garde, nous apprend qu'en 1663, ils tiennent le haut du pavé, à la Cour comme à la Ville, depuis qu'ils ont pris la place des romans. Sans pour autant que cette fonction peut-être frivole leur ait fait perdre l'ambition, pour les plus sérieux d'entre eux, de figurer parmi les *bonae litterae*, ces belles-lettres d'humanité sans lesquelles on ne serait que rustre, soudard ou petit-maître ; et de fait, humanistes du XVI^e siècle ou auteurs graves du suivant ne dédaignent pas de publier le récit de leurs pérégrinations. Ils savent ce qu'a été et continue d'être la contribution des voyageurs au progrès des connaissances, qu'il s'agisse de la soudaine expansion du monde connu ou du savoir sur les civilisations-mères. Nous continuons de les tenir pour des acteurs majeurs de cette ouverture et de la révolution intellectuelle qu'elle a provoquée.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Leurs livres ont été retenus moins pour l'aliment qu'ils ont apporté à la réflexion spéculative que pour ce qu'ils ont offert à la lecture la plus immédiate, et d'abord ce que leurs auteurs mêmes leur ont demandé : consigner un itinéraire singulier, une expérience irremplaçable. C'est que ces auteurs ne sont pas toujours les meilleurs analystes de leurs témoignages (voyez Thevet), et que leurs constructions intellectuelles datent parfois. La Mothe Le Vayer, Diderot, Rousseau même (quoi qu'il en dise parfois) savent mieux qu'eux-mêmes tirer parti des matériaux qu'ils leur livrent. Ou encore, nos voyageurs, revenus au logis, préfèrent recourir à leur bibliothèque : pour le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne tire davantage de la lecture de Gomara que de son propre séjour en Italie. Nos voyageurs partent, ils ne savent pour combien de mois, et ils enregistrent goulûment. Mais ce n'est pas tout de voir ou même de témoigner : « J'étais là, telle chose m'advint ». Ils sont gens pressés et l'observation leur est souvent mesurée : interdits qui l'entravent en Turquie, accidents qui ailleurs abrègent le voyage. Pour conclure, il y faudrait la durée.

Mais la durée, qu'elle suscite ou conforte les représentations, le fait aussi au détriment de l'observation : les jésuites au Canada nous apprennent beaucoup plus sur l'Indien dans leurs premiers contacts que dans les relations tardives où ils se prévalent d'illusoire succès.

8 La perspective retenue est donc celle d'un touriste. Mais d'un jeune Lord du Grand Tour plutôt que des *Mémoires d'un touriste* : à cette date (1838), Stendhal – et d'autres – ont remplacé depuis longtemps le « tour des horizons » (A. Pasquali) par le retour sur soi. D'un voyageur qui s'informe et se forme et s'instruit, soucieux d'un juste regard sur l'objet, en vue d'une profitable appréhension, d'une connaissance objective donc, mais qui serait plus pratique que spéculative. De là l'obligation de bien mobiliser les cinq sens de nature pour composer une image qui ne puisse être désavouée par le second venu, une volonté plus pédagogique que scientifique de servir au prochain : récits, guides qu'il faudra confirmer ou affiner plutôt que désavouer. Ce n'est donc pas la totalité de l'expérience du voyage qui sera considérée (elle mettrait trop en avant les expéditions aventureuses, les péripéties extraordinaires), mais la relation qui s'instaure entre un sujet plus ou moins compétent et un objet qu'il lui faut percevoir dans des conditions en partie provoquées. Elle produit des pages qui composent un bon usage de l'autre (hommes et pays), une mise en scène de soi passablement réitérable ; elle propose à la lecture des scènes et des paysages suffisamment dignes d'intérêt pour que le lecteur soit tenté un jour d'aller à leur rencontre. Ces voyages sont aussi – exceptons tout de même la *Peregrination* de Mendes Pinto ! – des invites au voyage.

Saveurs, senteurs, spectacles : il convient de privilégier les sensations nées du contact initial. Non que nos premiers sentiments soient toujours les plus naturels : ils peuvent révéler l'observateur aussi bien que le trahir quand, par sa nouveauté ou sa prégnance, l'objet inouï lui impose l'impensé, voire l'inconcevable, et il serait trop facile de dresser un relevé des bévues commises depuis Colomb. Mais sur la plaque sensible du sujet, de telles sensations livrent un premier enregistrement : par la fraîcheur du regard et de l'écoute, elles donnent à la nouveauté pleine licence d'entrer, avant de se voir tôt ou tard corsetée dans des cadres conceptuels anciens.

Cette priorité ne vaut, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire. D'abord parce que ces livres sont ordonnés et soumis au jeu de l'écriture. Le soir, à l'étape, ou plus encore après son retour, le narrateur peut fort bien choisir de commencer son récit par une notation singulière, mais postérieure, ou par un panorama qui ne lui est pas apparu d'emblée. Ensuite, un deuxième regard peut révéler une appréhension plus vive des objets et des hommes. Enfin, les préoccupations sensorielles ne sont pas les mêmes chez tous. Montesquieu, parlementaire et écrivain déjà célèbre, est attendu, à Gênes comme à Augsbourg, et son regard

aiguisé peut d'emblée, lors de l'accueil, percevoir « l'esprit » d'un régime. Il en va de même pour de Brosses en Italie ; et pour le chanteur irlandais Michaël Kelly qui visite Vienne, le sensible et l'immédiat, c'est d'abord Salieri et Mozart. L'observation empirique a valeur d'évidence avant de devenir aliment pour l'esprit d'un voyageur qui ne s'offre en proie au monde qu'afin d'avoir mieux prise sur lui. Il convient donc de privilégier ici ce qui touche, intéresse, amuse, instruit, déconcerte, mais sans trop déranger : la libre sexualité, les sacrifices humains, le cannibalisme suscitent de telles interrogations (Léry, Montaigne, Cook) qu'elles manifestent l'insuffisance de la saisie immédiate.

Gardons-nous encore de nous en laisser imposer par les noms. La Fontaine sur la route du Limousin compose un attachant « voyage littéraire » ; mais il est un exilé plutôt qu'un voyageur. Racine aussi, à tout prendre, qui ne se rend à Uzès que pour y cueillir un bénéfice afin de vivre à Paris. Mais voilà : arrivé en terre d'oc, il pose sur les natifs un regard naïf, c'est-à-dire empli de préjugés, et ses lettres sont d'un Parisien du XVII^e siècle qui découvre la province française. Il convenait donc de retenir Racine.

1492-1522 : trois décennies suffisent pour que l'œcumène s'augmente soudainement de l'Amérique, de l'Afrique sub-équatoriale et du Pacifique. En 1780, au retour de la dernière expédition de Cook, la carte des océans est dressée : sur leurs rivages, La Pérouse ne trouve plus à découvrir que des miettes, et deux étendues glacées. Mais à ne considérer que la geste héroïque des découvreurs et des bâtisseurs d'empires, on pourrait ne pas s'apercevoir que, dans l'intervalle, c'est le voyage qui a changé de nature, en devenant sa propre finalité. On connaît mieux aujourd'hui ce que fut la mobilité des hommes du moyen âge : mais le cheval du marchand lui servait à être exact aux rendez-vous des foires et le bourdon du pèlerin scandait sa marche vers un horizon spirituel. L'homme des temps modernes voyagera de plus en plus pour voyager, pour connaître et se connaître. Refusant de rester rivé à son clocher et demeurer étranger en son propre pays, il quitte Paris pour découvrir la province, ou Londres afin de parcourir l'archipel britannique. La pratique du voyage n'est pas neuve, mais s'enrichit et se codifie. Tard venus aux grandes expéditions maritimes – exceptons J. Cabot à Terre-Neuve (1497) –, les Anglais sont, dès le XVI^e siècle, attentifs à celles des autres (voir le recueil de R. Eden, 1555), avant même qu'Elizabeth I^{re} et R. Hakluyt ne fassent de l'expansion océanique une cause patriotique. Mais surtout, de F. Moryson à A. Young, ils se montrent les plus constants arpenteurs de l'espace européen, et d'abord pour la connaissance de leur propre pays.

Ainsi s'observe, entre 1500 et 1800, une ouverture au monde et une ouverture du monde. Voir, posséder, savoir : face à cette libération des trois concupiscences recensées par saint Jean, un théologien aurait quelque raison de s'alarmer. Et

tout autant de s'inquiéter de l'inflation du subjectif, qui bientôt prend le relais. Triomphante avec Stendhal ou Byron (je ne voyage pas pour connaître le monde, mais pour me connaître, moi), on la trouve déjà résolument affirmée chez Montaigne à Rome : le refus de s'intéresser aux dimensions du Panthéon ou aux caleçons de la signora Fulvia cache mal, sous le dénigrement polémique des *nugae*, l'inversion de priorités ; la connaissance objective passe désormais au second plan.

10 « Petits voyages » et « grands voyages » : l'illustre collection de Bry avait, entre 1590 et 1620, choisi cette partition, non selon les distances parcourues, mais selon le degré de nouveauté. Ainsi les premiers se rapportaient-ils aux rives déjà partiellement visitées d'Afrique et d'Asie, les autres à la découverte absolue que les xv^e et xvi^e siècles faisaient de l'Amérique. Nous pourrions à notre tour considérer que les voyages accomplis sur le « vieux » continent européen sont de « petits » voyages au regard de tous les autres. Mais sans pour autant les opposer à eux. Tout voyage impose en effet un déplacement qui dérange l'ordre du quotidien et dispose à voir d'autres horizons, autrement. Les perceptions neuves éveillent à la différence, et d'abord à celle qui nous *unit* à notre voisin, proche et dissemblable. L'exotisme de proximité ouvre sur l'étonnement et la réflexion, la merveille se révélant plus tard et plus loin, quand avec la distance s'accroît l'étrangeté. Mais dès qu'elle s'intensifie, la fréquentation des autres pays d'Europe est pour le voyageur l'occasion d'un premier crayon de l'étranger qui habite en lui ; il n'est pas besoin d'autre justification de la place accordée ici à un continent qui ne saurait être vieux pour nos tard venus à l'expérience viatique, à cette Europe qu'ils ne se lassent pas de parcourir et de décrire, interprétant à peine le précepte de Diderot : pour un Français, tout doit être précédé du voyage de France.

De multiples intérêts, produits de la nationalité, de la culture et de l'expérience personnelle, règlent l'exercice de la curiosité de nos voyageurs. Il nous semble cependant reconnaître chez la plupart un intense intérêt pour les grands de ce monde, qui ne se retrouve plus à un semblable degré aujourd'hui, alors que ces grands voyagent eux-mêmes beaucoup et veillent à ce que les médias nous le fassent savoir. Les hommes des xvi^e-xviii^e siècles (et les élites sociales ne font pas exception) sont loin d'avoir d'eux une image aussi précise – fût-elle superficielle – que celle que chacun de nous peut se composer à présent. On sourira peut-être de cette avidité mise à rencontrer ou à croiser Grégoire XIII, Elizabeth I^e, Henri IV ou Philippe II, comme des démarches effrontées de James Boswell pour obtenir audience de Frédéric II, Rousseau ou Voltaire. Non pour une rencontre avec l'Histoire, ou la composition en pied d'un portrait : mais pour en rapporter une photo-souvenir, si l'on peut dire. Ne la traitons pas avec condescendance : nous lui devons d'étonnants instantanés, et il faut cette

complicité de voyeurs pour que la palpitation du voyageur se communique à nous.

Longs, incommodes, souvent dangereux, ces voyages requièrent des préparatifs que nous avons peine à concevoir. De là – pour ne rien dire des guides spécifiques à chaque pays – une pléthore de « méthodes », « instructions », *regimini* dont les recommandations peuvent nous paraître superflues ou saugrenues. Mais ces manuels du savoir-(sur)vivre *odéporique* révèlent, autant que la difficulté de l'entreprise, le sérieux avec lequel on s'y engage. Bien loin du « village global » dans lequel nos touristes s'ébrouent aujourd'hui (selon des rituels qui se sont appauvris en s'uniformisant), les voyageurs d'antan affrontaient les surprises chaque fois renouvelées de la route, de la table et du logis. Il ne faut pas s'étonner de les trouver soupçonneux d'entrée : chaque journée apporte sa brassée d'inconnu, à domestiquer pour que l'agrément de la découverte ne soit pas payé au prix fort. À l'exception peut-être de quelques cortèges princiers, de telles servitudes constituaient le lot quotidien de chaque voyageur. Même lorsqu'elles dispensent leurs conseils sous une forme impersonnelle, les relations qui ont souci de ces contraintes révèlent à la fois ce qui est le vécu de tous et l'épreuve personnelle qui en a été faite. De telles pages, même quand elles ne sont pas toujours soutenues par la qualité de la plume, méritaient d'être retenues.

Quel mode de présentation adopter ? L'empan chronologique retenu inviterait à commencer par l'Amérique. Mais sa découverte est, à tout prendre, le fruit d'une spéculation ingénieuse, doublée d'une méprise. Le but, à l'aube des grandes découvertes, reste celui qu'il était au Moyen Âge : l'Orient, ses trésors, ses mirages. Au prix d'un contournement (celui de l'Afrique) qu'impose l'emprise musulmane sur les routes terrestres. Les vaisseaux qu'Espagnols et Portugais lancent sur des mers inconnues ne témoignent d'abord que d'un impérialisme commercial. Colomb, Gama, Magellan, Cortés ne voyagent pas ; ils conduisent des expéditions. L'Europe qui voyage au moyen âge est celle des pèlerins ou des marchands : on se déplace plus qu'on ne parcourt. Bientôt s'y ajoute un autre pèlerinage, plus séculier mais toujours spirituel : la Rome humaniste en est le terme. Mais à la flèche, d'autres préfèrent le circuit, et les Anglais observent que, loin de signifier une servitude, le déplacement offre la chance d'une formation : sans négliger de parcourir leur archipel, ils inventent le Grand Tour. Recherchant sur le continent ce que l'insularité septentrionale leur refuse, ils exigent de leurs élites qu'elles se trempent et s'éprouvent par la connaissance de l'Autre, révisant de plus à leur profit les schémas de la *translatio (studiorum ou imperii)* qu'Italiens et Français avaient accommodés à leur avantage. La multiplicité des témoignages britanniques, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne doit donc rien aux hasards du marché du livre. Non

que l'abondance fasse toujours loi : devant le nombre de publications que le xvi^e siècle avait consacrées aux Turcs, Geoffroy Atkinson en avait conclu à tort que ce temps était resté passablement indifférent à la découverte de l'Amérique. Mais ici, c'est à la lumière de l'empirisme que la quantité doit être considérée : si, comme l'enseigne Locke, la connaissance intellectuelle procède directement de la multiplicité des expériences, alors la masse des narrations de source anglaise relatives aux cinq continents¹ légitime la place importante que ce livre leur réserve. Surtout s'il entend préférer à l'esprit de système ou à la réflexion morale ou politique l'apport de la perception immédiate (ce dont on a *tâté*, pour le dire avec Montaigne) et de la découverte spontanée.

12

Il était légitime d'accorder un droit d'aînesse à l'Italie : terre de transit obligé pour les pèlerins médiévaux, terme romain des dévotions humanistes, institutrice enfin de toute civilité, quand Samuel Johnson verra en elle (1776) le couronnement du Grand Tour : on ne saurait être véritablement homme tant qu'on n'a pas accompli le voyage d'Italie. Le reste s'ordonne comme il peut : faute de nécessité logique, il suffira de quelques principes assez apparents. La bibliothèque viatique n'est pas également répartie entre les langues européennes : nous avons tenté, sans nous en faire une loi, de diversifier l'origine de nos voyageurs. En les suivant selon les aires géographiques, nous n'avons recherché qu'un principe commode de classement et, à l'occasion, de comparaison.

Tous ces lieux, à des titres divers (et sans qu'il soit toujours question de découverte, qui conduirait à un traitement strictement historique), ont suscité les vives impressions consignées dans nos récits : par là se trouvait écarté le voyage utopique, cependant qu'il n'était pas question de privilégier les explorateurs : certains pourront paraître bien maigrement représentés, quand des voyageurs tard venus voient leur nom reparaitre. Les auteurs retenus ont tous une expérience directe de la pérégrination, même si leurs textes peuvent être parfois distanciés d'elle (Linschoten, Mendoza) ; les quelques exceptions consenties (Bacon, Hall, Chapelain, Du Halde) l'ont été au titre de leur autorité politique et spirituelle, ou de leur familiarité avec la littérature viatique. On pourra enfin considérer que la carte dessinée par les pages retenues comporte bien des blancs : mais ceci n'est pas un panorama. Pas davantage un palmarès : reproduire une fois encore des textes illustres n'aurait guère servi la connaissance du voyage ; aussi ont-ils été parfois écartés au profit d'autres, moins célèbres ou moins accessibles, et n'y a-t-il pas quelque affinité entre la pratique viatique et la tentation de recherche et de découverte ? J'ai tenu à respecter, autant que possible, les unités textuelles (chapitres, notamment), quitte à renoncer

1 Avec une plus faible représentation pour l'Amérique hispanique où, depuis le schisme religieux, les Anglais ne sont pas les bienvenus.

à certaines notations brillantes, mais dont la brièveté conviendrait mieux à un florilège. Ce n'est donc pas seulement là contrainte d'anthologie, même s'il a fallu souvent jouer des ciseaux à contrecœur. Le lecteur n'aura pas trop de peine à relever les absences les plus bruyantes. Qu'il se console encore à la pensée qu'il pourrait, avec ces voyageurs écartés, constituer une anthologie des mieux fournies.

Même s'il s'ordonne selon les lieux visités, pour les raisons que nous avons vues, ce volume est moins une revue des horizons qu'une recollection des expériences. Ce ne sont donc pas les sites qui demandaient à être illustrés ici mais, chaque fois qu'il a été possible, l'aventure singulière qu'il convenait de confirmer ou de nuancer par le témoignage de l'image : contemporaine du voyage et, si la chance le permettait, œuvre du voyageur. Sans rendre un compte toujours satisfaisant de ce qui était offert à l'œil (et le savons-nous toujours ?), elle compose un paysage mental, peut-être appauvri ou déformé, qui complète le texte et, sans toujours l'*illustrer* par son éclat, le confirme dans sa singularité. Et semblable à « l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes » (Baudelaire), le lecteur trouvera par elles matière à renouveler son « immense appétit » d'expérience et de rêve.

On ne pouvait proposer ces pages à la lecture sans préciser à chaque fois, le plus sobrement possible, en quel lieu ou à quel titre elles figuraient dans l'ouvrage. Leurs auteurs ne sont pas également connus : de là ces notices bio-bibliographiques réduites à l'essentiel, et délibérément restreintes pour les plus illustres d'entre eux. Les notes d'accompagnement sont strictement informatives. L'orthographe a été modernisée (sauf exception), les textes en langue étrangère traduits (j'ai fait mon profit des précieuses suggestions d'Isabel Moutinho, les approximations étant miennes). Lorsqu'existait une version ancienne proche de la date de leur rédaction, et satisfaisante, elle a été retenue au profit d'une relative homogénéité de langue.

CINQUIÈME CHAPITRE

La péninsule ibérique

INTRODUCTION

Sa position excentrée sur l'espace européen ne fait d'elle ni une destination ni une voie de passage. Si l'Espagne achève avec éclat, par la prise de Grenade (1492), sa réunification territoriale, il lui reste à réaliser une unité culturelle et religieuse qui se fera par l'éradication de ses composantes judaïque et mauresque : purification et appauvrissement. En s'imposant comme la première puissance militaire européenne et comme la citadelle du catholicisme romain, l'Espagne du xvi^e siècle draine à elle un nombre important d'ambassadeurs et de dignitaires ecclésiastiques, cependant que les pèlerins de condition plus modeste continuent d'emprunter le chemin de Compostelle. Mais sa hantise de l'unité confessionnelle éloigne d'elle les voyageurs réformés qui ont tout à craindre de l'Inquisition, dans le même temps que ses souverains découragent leurs sujets de s'aventurer en des pays où ils pourraient perdre leur âme. Ce repli sur soi, conjugué aux difficultés du relief et du climat et aux faiblesses de ce qu'on ne saurait appeler « infrastructures touristiques », fait du voyage en Espagne une aventure pleine d'inconfort ; et ce n'est guère qu'au milieu du xviii^e siècle, quand la monarchie espagnole s'ouvre aux tentations de l'*iluminismo*, que les visiteurs (surtout anglais) se font plus nombreux, annonçant le très vif intérêt que portera l'époque romantique aux couleurs d'Espagne. Partageant, contre son gré, le destin du royaume voisin entre 1580 et 1640, le Portugal connaît une évolution passablement semblable dans ses grands traits.

R. Foulché-Delbosc, *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*, Paris, H. Welter, 1896 ; Arturo Farinelli, *Viajes por España y Portugal desde la edad media hasta el siglo XX*, Roma, Reale accademia d'Italia, 1942, 3 vol. ; Carlos Garcia-Romeral Pérez, *Bio-bibliografía de viajeros por España y Portugal (siglos XV-XVI-XVII)*, Madrid, Ollero y Ramos, 2001 ; Bartolomé et Lucie Bennassar, *Le Voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1998 ; Alessandro Martinengo, « *La demonizzazione dell'estraneo (e del diverso) nei cronisti e moralisti spagnoli del Cinquecento* », dans *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, p. 425-436 ; Ana Clara Guerrero, *Viajeros británicos en la España del siglo XVIII*, Madrid, Aguilar, 1990.

L'ESPAGNE

L'Espagne au milieu du XVII^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe

Demeurés manuscrits, les *Mémoires* de Lady Fanshawe, épouse de l'ambassadeur anglais à Madrid, étaient-ils destinés à la publication ? Les incertitudes de la rédaction manifestent qu'ils n'étaient pas prêts pour l'impression. On comparera ce panorama avec, pour le siècle précédent, celui de l'ambassadeur vénitien Badoero (texte ci-dessous) et, pour le suivant, celui de Silhouette (voyage de 1729-1730), dans *Voyages de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie*, Amsterdam, s.n., 1770, t. III, p. 150-156.

Je veux dire ici impartialement ce que j'ai observé de la nation espagnole (dans ses coutumes et ses principes) et du pays. C'est une opinion reçue que l'Espagne ne produit pas de nourriture en quantité et en qualité suffisantes. Il est vrai que les étrangers maladroits dans leur choix ou pauvres d'argent n'y trouveront pas leur compte, mais il n'y a pas dans toute la Chrétienté de meilleurs vins que ceux du centre du pays, à part le sherry et le vin blanc sec de Canarie¹. Leur eau a un goût de lait, leur froment, d'une blancheur miraculeuse, et leurs céréales font le pain le plus délicieux et le meilleur du monde. Le bacon y est excellent au-delà du possible, le veau de Ségovie plus grand, et plus gras que le nôtre, le mouton généralement excellent, les chapons bien meilleurs que les nôtres. Ils ont un petit oiseau qui vit et se nourrit de raisin et de grain, et qui a plus de graisse que de chair. Ils ont les meilleures perdrix que j'aie jamais mangées, et les meilleures saucisses, du saumon, des brochets et des daurades, qu'ils expédient à Madrid en marinades dites à l'escabèche², des dauphins, dont la chair est excellente, sans compter des carpes et maintes autres espèces de poisson. La crème, qu'ils appellent *nata*, est beaucoup plus délicieuse et plus épaisse que celle que j'aie jamais vue en Angleterre. Leurs œufs surpassent de beaucoup les nôtres, et ainsi de toutes variétés de salades, de *racines* et de fruits. Ce que j'ai admiré le plus, ce sont les melons, pêches, poires bergamotes, raisins, oranges, citrons, cédrats, figues, grenades. À part cela, j'ai mangé de nombreuses sortes de biscuits, gâteaux, fromages et d'excellente confiserie. Et je ne dis rien du blanc-manger. Et les olives ne sont nulle part aussi bonnes. Le parfum de leur ambre surpasse tout ce qu'on trouve dans le monde pour les vêtements, la

1 « *Now called sack* » (S. Johnson, *Dictionary of English Language*, 1765).

2 « Escabèche » : le mot n'entrera en français qu'en 1870.

maison et l'encens, et il n'y a pas de meilleures eaux d'ambre que celles qu'on prépare à Séville. Les curiosités d'Italie et des Indes sont apportées chaque jour à cette cour qui est après la nôtre, sans parti pris, la mieux réglée que j'aie vue dans toute la Chrétienté, et j'ai eu l'honneur de vivre dans sept d'entre elles. Tous les ambassadeurs y vivent aussi splendidement que la plus haute ambition peut le souhaiter, et s'ils sont justes et bons, entourés de toute l'affection qu'ils méritent. Dans le palais personne d'autre ne sert le roi ou la reine que les principaux de la noblesse ou des plus anciennes familles ; même pas dans les plus bas offices.

232

La nation est d'une dévotion très superstitieuse envers la religion romaine ; ils sont, dans les dépôts qu'on leur confie, d'une fidélité qui tient du miracle, en dépit de toutes les tentations contraires. On l'a souvent vu, et notamment auprès de pauvres hères des environs de Cadix ou de San Lucar, que les marchands engagent pour huit à dix pièces de huit afin de dissimuler leurs argent à l'arrivée des vaisseaux. Quand ils se font prendre par la garde, après qu'ils ont été interrogés et ont refusé de déclarer à qui est cet argent, ou qui les a employés pour voler la douane, ils sont souvent soumis au chevalet, qu'ils endurent avec toute la patience imaginable ; et bien que les officiers exécutent leurs punitions en y mêlant de grandes promesses de récompenses s'ils veulent avouer, il ne s'est jamais vu qu'aucun ait avoué. Et pourtant, ces hommes ne valent pas dix livres dans le monde.

Ils sont également très civils, selon que leur qualité le requiert, avec les plus grands égards, si bien que j'ai vu un grand d'Espagne, un duc, arrêter son cheval alors qu'une femme du peuple traversait un caniveau, parce qu'il ne voulait pas lui salir les vêtements, ôter son chapeau devant la plus humble femme lui faisant la révérence fût-elle celle d'un de ses valets de pied. Ils ne se mêlent pas de la fortune ou de la personne d'un voisin, sauf de celle de leur famille. Ils sont ponctuels dans leurs visites, d'homme à homme, de femme à femme. Ils ne se rendent pas de visite, à l'exception de leurs plus grands ministres d'État aux épouses des ministres envoyés par des princes. S'ils ont quelque friction concernant la préséance, ils éviteront, par discrétion, de se croiser chez un tiers et se rencontreront cependant dans la maison de l'autre tous les jours, avec mutuelle satisfaction. Ils sont généralement de complexion plaisante et facétieuse, mais en cela leurs femmes les dépassent, qui rient rarement, et jamais fort, mais qui sont les plus spirituelles du monde en réparties, anecdotes et inventions. Elles chantent, mais médiocrement, en espagnol et en italien. Elles jouent semblablement de toutes sortes d'instruments et dansent très bien avec des castagnettes. Elles travaillent peu, mais le font bien, notamment dans les monastères. Elles se fardent toutes de blanc et rouge, de la reine à la femme d'un cordonnier, jeunes et vieilles, excepté les veuves, qui observent toujours le grand deuil, ne portent pas de gants, ne montrent jamais leur chevelure après la mort

de leur époux et rarement se remarient. Elles sont les femmes les mieux formées du monde, sans être grandes. Leur chevelure et leurs dents sont très délicates. Il est rare qu'elles aient beaucoup d'enfants. Personne n'aime plus qu'elles la propreté, dans l'alimentation, les vêtements et les maisons. Elles décorent très bien leurs petits oratoires avec des fleurs et des ouvrages de leur main³. Elles ont une graine qu'elles sèment à la fin de mars, comme notre basilic, mais qui pousse dans des pots, qui sont souvent de porcelaine de Chine, larges comme leurs fenêtres, si délicatement qu'il est tout l'été aussi rond qu'une boule et large comme la circonférence du pot, d'un vert plaisant et d'une très agréable senteur.

Ils adorent les fêtes de taureaux et les représentations théâtrales, prennent grand plaisir à voir leurs enfants jouer devant eux, chez eux, ce qu'ils font à la perfection. Mais les enfants des grandes maisons sont tenus à grande distance, ne fréquentant pas leurs relations ou amis, ne mangeant pas avec leurs parents si ce n'est à leurs anniversaires. On les emmène dans un appartement avec un prêtre qui dit chaque jour l'office de leur église, une gouvernante, une nourrice, sous des serviteurs qui reçoivent, selon l'ordre tenu dans les grandes maisons, une allocation de tant de livres de viande, de fruits, de pain, etc., avec semblable quantité de boisson, et de l'argent pour un an. Elles n'en descendent jamais, et ne se marient sous aucun motif en dessous de leur qualité ; pour l'empêcher, si leur fortune ne le leur permet pas, ils préfèrent les faire religieuses. Ils sont magnifiques en maisons, meubles, tableaux de maîtres, bijoux, vaisselle et vêtements, divertissements et équipages ; et quand ils vont en visite, c'est avec grand appareil et escorte. S'ils voyagent, ce sont les plus joviales gens du monde, partageant leurs provisions, quand ils mangent, avec toute sorte de personnes qu'ils rencontrent.

Une chose que j'allais presque oublier de vous dire. Dans le palais, une seule personne dort dans l'appartement du roi : un noble, qui attend ses ordres. Les autres sont logés dans des appartements éloignés, et la demeure du roi, d'être ainsi aérée et fraîche, en devient plus agréable. Le roi et la reine prennent leur repas ensemble en public deux fois par semaine, avec leurs enfants ; ils dorment séparément dans leurs appartements privés. Ils mangent souvent de la viande au petit déjeuner, qui consiste en général, pour les personnes de qualité, en une perdrix et du lard, un chapon ou quelque autre viande rôtie ; beaucoup de chocolat et de sucreries, et des œufs frais ; ils boivent de l'eau, ou bien froide

3 Il semble que lady Fanshawe n'ait pas tenu à s'exprimer sur un sujet qui souvent choque les visiteurs : la moralité des femmes espagnoles. Tout en faisant la part du préjugé qui habite ces voyageurs, masculins pour la plupart, E. S. Bates note (*Touring in 1600*, New York, Constable, 1911, p. 170) qu'elles n'ont (aux yeux des touristes) ni la réserve naturelle des Françaises ni la docilité des Italiennes sévèrement gardées par leurs maris. À la fin du XVIII^e siècle, la pratique du *cortejo* – assez semblable au *sigisbeo* de l'Italie – par laquelle une femme mariée se fait accompagner par un soupirant, surprend les visiteurs.

avec de l'eau ou de la limonade, ou bien une boisson semblable. Tous aiment les fêtes de taureaux et s'efforcent d'y paraître en bel appareil quand ils y vont.

Memoirs, éd. John Loftis, Oxford, Clarendon Press, 1979, p. 171-174.

234



L'espagnol.

Qui veut sçavoir & l'habit & le geste
De l'Espagnol, faut estre tout certain
Que ce pourtrait au vif le manifeste,
Sans l'aller voir en pays plus lointain.

Ill. 10. « L'Espagnol », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

On complétera ce portrait avec celui, contemporain, proposé en 1559 par Marcantonio da Mula, *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato, raccolte, annotate e edite da Eugenio Albèri*, Firenze, Segna di Clío, 1839-1863, 15 vol., 1^{re} série, t. V, p. 394-395, et surtout avec celui que laissera plus tard le même Badoero, en 1578, du souverain vieilli, qui désormais « *deviato da ogni sorte di piaceri* », vit retiré à Aranjuez ou à l'Escorial dans la compagnie de sa reine et de leurs enfants (*ibid.*, p. 275-276).

Le roi Philippe est entré, le 20 mai dernier, dans sa 31^e année. Il est petit de taille, et ses membres sont grêles. Il a le front large et beau, les yeux bleus et grands, les sourcils épais et peu séparés l'un de l'autre, le nez bien proportionné, la bouche grande et la lèvre inférieure grosse : ce qui lui messied un peu. Il porte la barbe courte et pointue [comme le font les Espagnols]. Il est blanc de peau, et a la chevelure blonde, ce qui le fait ressembler à un Flamand ; mais son air est altier, parce qu'il a les manières espagnoles.

Sa complexion est flegmatique et mélancolique ; il souffre de l'estomac et des entrailles : c'est ce qui fait qu'il a commencé d'aller souvent à la chasse, par le conseil des médecins, qui regardent ce moyen comme le plus propre à fortifier le corps, et à éloigner l'esprit de pensées mélancoliques. Autant qu'on peut en juger, il est religieux. Tous les jours il entend la messe, et il assiste au sermon et aux vêpres à chaque fête solennelle. Il fait régulièrement distribuer des aumônes, sans compter celles qu'il donne dans les occasions extraordinaires, comme cela arriva, l'an passé, à Bruxelles où, lorsque les pauvres mouraient dans les rues de faim et de froid, il fit faire des hangars pour recueillir 800 d'entre eux, et ordonna qu'ils reçussent de la viande, de la bière, du pain, du bois et de la paille. On dit, à la cour, qu'il consulte son confesseur, pour savoir si telle ou telle chose peut grever sa conscience, et que, dans ce cas, il prend des résolutions différentes de celles qui lui ont été conseillées.

Sa nature paraît le porter vers le bien. Dans la distribution des honneurs et des avantages à ceux qui le servent, il montre plutôt l'intention d'être juste à leur égard, que l'art de les employer selon leur mérite, ainsi qu'on l'a vu après son accession au trône. On n'a pas appris qu'il ait fait des promesses, sous quelque condition, à des marchands, ou à d'autres, qui n'aient point été accomplies par des circonstances dépendantes de sa volonté ; et il a remplacé des ministres, comme Juan de la Vega en Sicile⁴, et d'autres ailleurs, qui y avaient exercé le gouvernement durant de longues années, au mécontentement des peuples.

4 Son vice-roi en Sicile, qu'il venait de congédier.

De même que sa complexion est faible, son âme est un peu timide, ainsi qu'on put s'en apercevoir à certains signes au cours de la guerre avec le pape et le roi de France⁵. En ce qui concerne la tempérance, il fait un usage immodéré de certains mets, et surtout de pâtisseries. Il est très adonné aux femmes⁶. Un de ses plaisirs est d'aller masqué, la nuit, même au milieu des affaires les plus graves, et il s'amuse de toutes sortes de jeux.

Sa libéralité est incontestable ; elle s'est manifestée, presque chaque jour, dans le temps que j'ai résidé à la cour, en faveur de personnes de toute condition, mais particulièrement pour les Espagnols, et il donnerait encore davantage si cela lui était possible. Quant aux dépenses qu'il fait en vêtements, et à celles qu'il consacre à l'ornement de son palais et de sa chambre, ainsi qu'aux livrées de sa maison, elles n'ont rien qui dénote la magnificence. Hors de chez lui il porte le plus souvent un justaucorps et un manteau et parfois s'habille à la française, avec des boutons et des plumes à la toque.

236

À son premier passage d'Espagne en Flandre par l'Italie et l'Allemagne, on le trouva hautain, et trop animé du désir d'être fait coadjuteur de l'Empire ; mais l'opinion commune est maintenant que sa politesse et sa modestie égalent tout ce qu'on en pourrait dire. Avec les ambassadeurs, il fait profession d'être satisfait des dignités et des États qu'il possède, pourvu qu'il puisse en jouir en paix. Il est plus porté à la douceur qu'à la colère, et aux ambassadeurs, ainsi qu'à toutes personnes qui ont à négocier avec lui, il montre une extrême bonté d'âme, s'accommodant patiemment du caractère de chacun et des étranges demandes qui lui sont faites, de manière qu'il donne beaucoup de satisfaction, et par ses paroles et par ses actes. Il dit quelquefois des bons mots d'une façon très gracieuse, et entend volontiers des facéties ; mais, au temps de ses repas, si des bouffons sont admis en sa présence, il ne s'abandonne pas à l'hilarité comme dans sa chambre, où sa gaieté est sans bornes⁷.

Il a une bonne tête, et est capable de traiter de grandes affaires ; mais il ne possède pas toute cette activité qu'exigeraient les mesures à prendre pour la réformation de tant de cités et de royaumes : néanmoins, il travaille beaucoup, et trop même quelquefois, eu égard à la faiblesse de sa complexion. Il lit les mémoires et discours qu'on lui remet, aussi bien que les suppliques, qu'il reçoit lui-même de tout le monde. Il est très attentif à tout ce qu'on lui dit ; mais ordinairement il ne regarde pas la personne qui lui parle, et il tient les yeux baissés, ou, s'il les lève, c'est pour les promener çà et là. Il répond brièvement, et avec promptitude sur chaque point, sans prendre toutefois de

5 Philippe II hésita longtemps à entrer en guerre contre Paul IV quand celui-ci poussa Henri II à rompre la trêve de Vaucelles (1556).

6 « *et nelli piaceri delle donne è incontinente* ».

7 « *dove svisceratamente s'esilara* ».

résolution par lui-même. Lorsqu'il s'entretient avec des hommes de mérite, on désirerait qu'au lieu de leur parler de généralités, il les interrogeât sur certains points précis.

Il donne audience, aussitôt qu'il est levé, pendant une heure, et, après son dîner, quelques moments encore. Le soir, avant le souper, il se fait lire, par Gonzalo Perez, son secrétaire, les lettres d'importance qui lui sont arrivées, et quelquefois il s'en fait donner la substance. Il assiste au conseil d'État, lorsqu'il s'agit de délibérer sur des affaires de poids : à la moindre occasion, il fait appeler des conseillers ou des secrétaires et souvent des conseillers de justice. Il désire que les emplois soient toujours occupés par des gens de talent et d'expérience ; mais il montre plus de défiance de leur fidélité qu'il ne conviendrait. N'ayant pas de disposition pour les armes, il ne s'est pas encore appliqué à les connaître, comme les princes se plaisent d'ordinaire à le faire dans leur jeunesse : s'il s'est exercé dans les joutes et les tournois, ç'a été moins pour son propre agrément que par respect pour l'opinion du monde, et afin d'être agréable à ses sujets, qui aiment à voir dans leur seigneur le goût de pareils exercices, et la guerre actuelle est la seule à laquelle il ait assisté en personne.

Il fait preuve de prudence, dans le soin qu'il apporte à conserver l'amitié de ceux qui ont été les alliés de l'Empereur. Pour resserrer ses liens avec eux et se créer de nouveaux amis, il a eu recours à des démonstrations inusitées, telles que d'envoyer des ambassadeurs, aussitôt après l'abdication de son père, à tous les princes auxquels il a jugé à propos de donner cette marque de courtoisie. Mais il a peu de connaissances en ce qui concerne les moyens de se procurer des deniers, et la manière d'en régler l'emploi.

Il se plaît à l'étude, et lit particulièrement les ouvrages d'histoire. Il sait la géographie, et a quelques notions de statuaire et de peinture ; même il prend plaisir quelquefois à s'exercer dans ces deux arts. Il parle parfaitement sa langue, qu'il emploie toujours ; il parle très bien le latin pour un prince, entend l'italien et un peu le français. En somme, c'est un prince qui est doué de beaucoup de qualités dignes d'éloges.

Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II, éd. Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Muquardt, 1856, p. 36-40. Contrôlé et corrigé sur ms. de l'édition d'Albèri, 1838, 1^{re} série, t. III, 1853, p. 233-236.

Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint

Les jeux, chasses ou fêtes de taureaux décrits par les anciens voyageurs ne ressemblent que de bien loin à la corrida moderne telle que la famille Romero la codifia au XVIII^e siècle à Ronda. Voir aussi les voyages de Jean Sarrazin (1582), François Bertaut (1659), Jacques Carel

de Sainte Garde (1665) et Madame d'Aulnoye (1679) réunis par B. et L. Bennassar sous la rubrique « Préhistoire de la corrida », dans *Le Voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1998, p. 779-791. Sur le sujet, voir : *Fêtes et divertissements*, dir. Lucien Clare, Jean- Paul Duviols et Annie Molinié, Paris, PUPS, coll. « Iberica », 1997 ; *Des Taureaux et des Hommes. Tauromachie et société dans le monde ibérique et ibéro-américain*, dir. Araceli Molinié-Bertrand, J.-P. Duviols et A. Guillaume-Alonso, et A. Molinié, Paris, PUPS, coll. « Iberica », 1999.

Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »

On observera que, dans le « déduit des taureaux » offert à Charles Quint, ceux-ci ne sont combattus que par des hommes à pied. Mais au siècle précédent, Leo de Rozmital avait pu voir à Salamanque intervenir des chevaux (récit de Tetzel), cependant qu'à Burgos, des chiens étaient eux aussi engagés dans le combat (récit de Schaseck). Au XVIII^e siècle, R. Twiss soulignera la cruauté du spectacle ; pour le Portugal, voir la relation de G. Baretti (*infra*, p. 254).

238

Salamanque

Ils amènent pour la chasse des taureaux sauvages ; montés sur leurs genêts (des chevaux très rapides), ils jettent des lances qu'ils fichent dans le taureau, et celui qui vise le mieux et jette le plus de lances est déclaré vainqueur. Ils font ainsi enrager les taureaux qui les chargent et les attaquent. Ce jour-là deux des hommes furent enlevés et donnés pour morts. Quand cette chasse est terminée, les hommes s'attaquent l'un l'autre, se frappant de leur petite épée et se protégeant de leur bouclier, ou se saisissant comme les païens ont coutume de le faire quand ils combattent. De ma vie je n'ai vu chevaux ni hommes plus habiles. Ils chevauchent très serrés, les genoux dressés contre la selle comme les païens.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467, éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, 1857, p. 94.

Burgos

Nous vîmes également dans cette ville la chasse aux taureaux sauvages, qu'ils font avec des chiens. En Espagne et au Portugal, ces animaux ne sont pas nourris dans des étables, comme dans les autres pays, mais ils les ferment avec la marque du propriétaire puis les laissent paître librement. On n'y fabrique ni fromage ni beurre : les paysans ne savent pas à quoi cela ressemble. Au lieu de beurre, ils utilisent de l'huile d'olive, dont ils ont en abondance. Les jours de fête, ils se divertissent avec les taureaux de la manière suivante. Ils prennent deux ou

trois taureaux du troupeau qu'ils amènent dans la ville, un par un. Les rues sont fermées et des cavaliers entourent les taureaux et leur lancent des dards ou des flèches faites comme des aiguillons, de telle sorte que parfois un taureau a plusieurs dards accrochés à lui. Ainsi excité et enflammé, il court çà et là et attaque quiconque se met sur son chemin. Après que les dards l'ont fatigué et épuisé, deux ou trois chiens sont lancés sur lui, qui, avec leurs dents, le saisissent fermement par les oreilles de manière qu'ils ne peuvent en être détachés par force sinon en coupant les oreilles ou en ouvrant leurs mâchoires avec un fer. La viande du taureau n'est pas vendue aux citadins, mais seulement aux paysans. Dans ce combat, un taureau tua un cheval et blessa un homme et deux chevaux.

Récit de Schaseck, dans Tetzl, *The Travels of Leo Rozmital [...]*, éd. cit., p. 85-86⁸.

Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)

Élevé jusque-là dans les Flandres, Charles I^{er}, le futur empereur Charles Quint, se rend en Espagne pour prendre possession du trône qui vient de lui échoir par la mort de Ferdinand d'Aragon. Il y effectue son premier voyage et, à cette occasion, découvre son royaume.

En la villette de Lyonne [Llanes] ne séjourna le Roy que deux nuits ; et le lendemain qu'il fut arrivé, alla ouïr la messe en la grande église, pour cause qu'il était le jour du saint dimanche ; et l'après dîner, après vêpres, le Roy alla voir chasser les taureaux, où il y eut du grand déduit, pour ce que lesdits taureaux étaient fiers, mauvais et felles [méchants] à merveille, comme bien le montrèrent puis après qu'ils étaient échauffés, là où ils blessèrent plusieurs gens, entre lesquels il y eut un homme mis en danger de mort.

Or, pour ce que plusieurs fois vous ai parlé de la chasse des taureaux, si ne les avez autrefois vus ou autrement ne vous soit déclaré, point ne sauriez comment cette chasse s'exécute. Donc, pour vous donner à entendre que c'est de ce jeu, on choisit quelque place ample et spacieuse, pour mieux voir le déduit et courir les taureaux ; lequel lieu se clôt pour la sûreté des regardants, et être préservés des dangers qui leur pourraient advenir, aussi afin que nul ne entre dedans le parc et clôture, que ceux qui y sont députés, lesquels sont un nombre de rades [agiles] compagnons, bien à pied, tous en pourpoint, pour mieux courir et eux défendre contre lesdits taureaux, allant chacun la rapière en la main. Puis, quand on est prêt à faire courre les taureaux, on en fait sortir un et entrer dans le parc. Et combien qu'il soit étonné de voir tant de gens de tous côtés, parce que partout où il va il trouve le passage clos, encore, pour le plus engaigner [provoquer] et

⁸ Le spectacle est décrit également par Tetzl (*The Travels of Leo Rozmital [...]*, éd. cit., p. 79).

échauffer, les compagnons lui dardent des gaules de dix pieds de long qui ont au bout une pointe de fer bien poignante comme une alène. Quand les taureaux se sentent ainsi pointoyés et huginés [blessés] et abayés [infectés par la foule] de tous côtés où ils fuient, là se courchent [se courroucent] et échauffent tellement et si sont si furieux pour détruire une personne, si ratteindre le pouvaient. Aussi bruyent-ils et courent comme tous forcenés, pour les angoisseuses pointures que ces compagnons leur jettent ; et les verriez courir à la fois avec 15 ou 16 dards qui leur pendent à la peau et les blessent de plus en plus qu'ils courent. Là se met la bête à courir après l'un de ces compagnons qu'elle a remarqué pour lui vouloir nuire, lequel ne sait où sauver, tant rade [roide] le poursuit la dite bête. Et quand les compagnons voient que ce compagnon se commence à fouler et recrandir [se fatiguer], avant que la bête lui vienne à nuire, tous les compagnons la poursuivent en lui donnant des taillades et grands coups de rapières ; en sorte que la bête est contrainte de laisser son homme pour aller sus et après les autres compagnons, là où bien souvent les aucuns tombent par terre, afin de éviter le coup et heurt de la corne de cette bête, quand autrement échapper ne peuvent. Et quand la bête les a bonne pièce ainsi chassé et poursuivi, et qu'ils ont fait aux regardants du déduit assez, de peur que la dite bête ne blesse ou occie vilainement l'un d'iceux, lors ces compagnons de leurs rapières lui coupent les jarrets et donc est contrainte la bête de se traîner et finalement coucher, parce que ne se peut plus tenir sur ses jambes ; et puis l'occident et traînent dehors, pour en faire autant à un autre, et voir lequel sera le pire du lot et qui aura donné à la seigneurie plus beau déduit. Ainsi que avez ouï se exécute la chasse des taureaux.

Voyage de Charles Quint en Espagne de 1517 à 1518, dans Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, 1881, éd. Louis-Prosper Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III, p. 102.

Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles

L'auberge espagnole n'est pas devenue sans quelque raison le lieu commun que l'on sait et les voyageurs en Espagne se plaignent souvent du manque de confort et d'hygiène de son hôtellerie : voir B. et L. Bennassar, *Le Voyage en Espagne*, éd. cit., p. 693-701, les observations de B. Joly (1603-1604), Antoine de Brunel (1655), François Bertaut (1659) et l'abbé Jean Muret (1666). Voir aussi Monique Joly, « Les auberges espagnoles vues par les étrangers : un étrange cas d'altérité », *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, p. 437-445. Sans la contredire tout à fait, Silhouette (voyage de 1729) prend ses distances avec cette vulgate : indice d'un changement d'esprit du voyageur, comme d'une amélioration de l'hébergement. Mais le jugement sévère des voyageurs étrangers sur les *posadas* se rencontre encore au XVIII^e siècle, et sous des plumes espagnoles : voir A. C. Guerrero, *Viajeros británicos en la España del siglo XVIII*, Madrid, Aguilar, 1990.

J'ai fait le voyage d'Espagne avec des muletiers qui conduisaient ma chaise, parce qu'il n'y a point de poste pour les chaises. Les muletiers d'Espagne soutiennent de longs voyages, et sont d'un fort grand service. Il faut porter avec soi ses provisions, c'est une incommodité à laquelle il ne m'a pas beaucoup coûté de m'accommoder. Quand on a un peu d'attention, on ne manque de rien. Il est vrai que la plupart des voyageurs en Espagne, ou du moins de ceux qui ont donné des relations de leurs voyages, paraissent les avoir écrites dans une misérable hôtellerie, où la mauvaise humeur les a pris, et que leur mauvaise humeur a passé jusque dans les mémoires qu'ils nous ont donnés. Les hôtelleries s'appellent *posadas* : si elles sont au milieu de la campagne, on les appelle *ventes*. On ne trouve dans les posades ni pain, ni vin, ni viande : on s'adresse au maître de la posade, et il répond qu'on en trouvera. S'il est de bonne humeur, on l'engage d'en aller acheter, ou bien il faut y envoyer son domestique, ou y aller soi-même. Le prix de chaque chose est réglé, et on ne peut être trompé. On trouve très rarement des couverts et des serviettes. Il est certain qu'à envisager les choses de cette manière, rien n'est plus triste qu'un voyage d'Espagne, et rien n'est plus capable de mettre de mauvaise humeur ; mais aussi rien n'est plus facile que de prévenir toutes ces incommodités, je parle des personnes qui voyagent avec aisance.

On a une chaise, deux mulets, et le muletier, pour six francs par jour, monnaie de France. Les journées ordinaires sont d'environ dix lieues, à une lieue par heure : deux mulets tirent une chaise et deux personnes dedans. On n'a qu'à se faire suivre par deux autres mulets qui tireront le train ordinaire d'une chaise. Sur ce train on y mettra une partie de ses hardes, celles qui n'auraient pas pu tenir derrière la chaise et son lit. Les matelas qu'on trouve dans les posades sont fort mauvais, ce n'est autre chose qu'un grand sac rempli de laine, telle qu'on la prend sur le corps du mouton. Une couple de tels matelas, et son matelas pardessus, feront un fort bon lit pour un voyageur. Il faut porter sa provision de pain, et la renouveler dans toutes les grandes villes. Le pain que l'on trouve dans les villages étant comme de la pâte est fort mauvais et fort lourd ; au lieu que dans les grandes villes on achète du pain français, et en lui donnant une double cuisson, il se conserve à merveille pendant une dizaine de jours. Il faut avoir aussi sa provision de vin, parce que dans tous les endroits il n'est pas également bon, néanmoins en général il est fort passable. On trouve presque partout des poulets ; on en peut acheter, et les faire tuer pour les manger le lendemain. On trouve aussi beaucoup de gibier ; le mouton est d'une très grande délicatesse : on en peut faire sa provision pour deux jours, et même pour trois, ayant soin de le faire cuire, on trouve partout des œufs, et c'est une grande ressource. Il faut porter son couvert, son gobelet, les serviettes, une petite broche (car il y a quelques *posadas* où il n'y en a point) si on ne veut pas se passer de souper. Il faut, ou ne manger que des soupes à l'oignon, qui peuvent se faire dans le moment

qu'on arrive, ou bien il faut avoir une de ces marmites qui ferment exactement. On la met au feu le soir en arrivant, et on fait la soupe pour le lendemain à midi. On trouve dans quelques endroits de très excellents jambons. Il faut, lorsque l'on n'a point de cuisinier, que le domestique que l'on a soit capable de faire de la soupe, et de trusser un poulet. De cette manière, l'on ne regrette point les auberges de France : comme l'on ne compte sur rien, on ne se trouve jamais manquer de rien. La dépense n'est pas fort considérable. Un maître de *posada* se contente d'un ou de deux réaux de plate pour l'usage que vous avez fait de sa maison. Dans les voyages en Espagne les voleurs sont à craindre. Il y en a cependant beaucoup moins qu'il n'y en avait autrefois. L'on obtient facilement une escorte de cavaliers, et pour les endroits où il n'y en a point, des ordres aux justices à donner pour escorte des hommes de la communauté, et de fournir, s'il est nécessaire, des mules pour le même prix que pour le service du roi. L'on ne doit pas négliger de se pourvoir de toutes ces facilités. On ne doit rien payer pour les escortes, mais on les gratifie de quelques pièces d'argent.

Voyages de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie, Amsterdam, s.n., 1770, t. IV, p. 3-8.

Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone

Venant de Montpellier, Thomas Platter le jeune visite les monuments de Barcelone du 28 janvier au 2 février 1599 et séjourne dans la ville jusqu'à son retour en Languedoc à la fin du mois. Il a également vu, les 5 et 6 février, le monastère de Montserrat ; ayant oublié de s'y confesser, il redoutera fort, avant son départ, que l'Inquisition ne s'intéresse à lui. On comparera les appréhensions du jeune réformé bâlois avec celles dont fait état l'anglican Moryson en Italie, et son récit des pratiques de l'Inquisition espagnole avec celui de l'abbé Barthélemy Joly (1604), « Voyage en Espagne », *Revue hispanique*, 20, 1909, p. 572-583, reproduit dans B. et L. Bennassar, *Le Voyage en Espagne*, éd. cit., p. 841-849.

Ce même 2 février, j'ai vu à Barcelone, à l'occasion de la messe de la Chandeleur, une imposante procession de prêtres et de laïcs. Les participants brandissaient d'innombrables cierges de couleur, aux formes bizarres ; ils en ont fait présent, pour finir, aux églises de la ville. Non loin de la cathédrale se trouve l'édifice de l'Inquisition, une construction robuste, haute et large. Embellie d'innombrables fenêtres, elle est située tout près du palais épiscopal. Chaque fois que j'ai regardé cette maison, j'ai pensé à la stricte ordonnance qu'elle devait à une institution religieuse appelée l'Inquisition espagnole, dont le grand livre des martyrs⁹ fait une

9 *Histoire des martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Évangile depuis le temps des apôtres jusques à présent [...]*, œuvre de Jean Crespin, Genève, Apud Jo. Crispinum, 1570.

description si circonstanciée. En bref, elle procède ainsi : s'ils apprennent, que quelqu'un, par ses paroles ou sa conduite, loue les fidèles de l'Évangile, ou même simplement qu'il ne les condamne pas, ou encore qu'il ne prise pas fort les leurs, aussitôt ils le dénoncent aux inquisiteurs jésuites comme luthérien (*luterano*), car ils n'appellent pas autrement les évangéliques ; et le voilà emprisonné comme hérétique dans la maison dont on a parlé. Il peut y passer ensuite beaucoup de jours, voire y rester plusieurs mois sans y être interrogé sur la raison de son incarcération. Et soudain, quand il plaît aux inquisiteurs de l'hérésie, comme ils s'intitulent, ils se mettent à agir ; ils viennent le voir et lui demandent pourquoi il se trouve là. S'il l'ignore, ils le lui apprennent. Ils lui demandent ensuite à quelle religion il appartient. S'il dit qu'il est papiste, ils lui demandent sa date et son lieu de naissance, où il s'est confessé et a communiqué pour la dernière fois. Après qu'il leur a déclaré cela, ils le maintiennent en prison et écrivent aussitôt aux endroits indiqués pour savoir si le tout est bien vrai : car ils ont, entre les jésuites, les capucins et la poste, d'excellents moyens de savoir ce qu'il en est. Apprennent-ils que c'est tout le contraire, ou presque, ils l'examinent ; et s'il se contredit au point de leur manifester qu'il est bien un luthérien, alors ils le conduisent au bûcher comme hérétique, sans chercher plus loin, parce qu'il leur a débité des mensonges.

Mais s'il reconnaît qu'il est de la religion [réformée], et désireux de s'amender et de se faire catholique romain, on lui donne lecture de tous les articles de foi auxquels il doit fermement croire et, pendant une période de temps très longue, on l'en instruit presque une fois par semaine. Puis, quand ils pensent qu'il est maintenant bien affermi dans sa nouvelle foi et qu'il ne rechutera pas, ils le libèrent de sa rigoureuse captivité. Mais il lui faut deux ans encore rester dans ce même lieu et porter une longue robe sur laquelle sont figurés, avec une grande croix, des diables nombreux qui cherchent à l'entraîner en enfer, cependant que, dépeints sur la même robe, les inquisiteurs et les anges l'arrachent de là. C'est en cet appareil qu'il doit être *in actibus* de toutes les processions au cours desquelles d'autres sont brûlés pour matière de foi, afin que chacun puisse voir qu'il a été luthérien et s'est converti.

Mais dans le cas où il se refuse absolument à changer de conviction et adhérer à aucun de leurs articles, ils s'appliquent encore quelque temps à le convertir. Mais enfin, dès qu'ils ont sous la main quelques-uns de ses semblables, ou bien même si l'homme en question est seul de son espèce, ils l'expédient dans une grande ville, où se trouvent déjà de telles gens, voire on le conduit tout seul au bûcher pour y être brûlé publiquement comme hérétique. Il porte alors un vêtement ou une longue robe sur laquelle on a peint toutes sortes de diables qui l'entraînent en enfer, tout en le tourmentant ; puis il est brûlé vif d'une façon tout à fait atroce. Pour finir, son effigie est peinte dans l'église, au milieu des

flammes, avec son nom inscrit dessus : voué, croient-ils, à un éternel opprobre. Mais les suppliciés tiennent cela à grand honneur et s'estiment bien heureux, comme ils le sont de fait, d'avoir au nom du Christ et de la vraie religion, connu la souffrance et le martyr par le feu ; et de tels exemples, tous les livres d'histoire et les martyrologes sont pleins.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968, p. 351-353.

Barthélemy Joly : Monserrat

L'auteur, aumônier d'Henri IV, voit en 1603 le monastère de Montserrat « à la fête Notre-Dame de septembre ». Après avoir décrit le monastère proprement dit, il visite ses treize ermitages.

244 En sortant de la porte du monastère pour aller aux cellules de ces ermites, l'on prend son chemin à main droite, qui se rend en cinquante pas au pied de la roche si droite, si escarpée et taillée à plomb qu'il est presque impossible de pouvoir grimper. Les hommes, à l'imitation de l'autour et autres oiseaux qui s'élèvent en l'air tournoyant à vis, ont appris de faciliter la roideur des montagnes par le circuit qu'ils font doucement alentour en tourbillon, que les Latins appellent *in spiras*, en la même sorte que la corde environne la toupie, par ce moyen allongeant un peu, montant aisément jusqu'au-dessus. Mais ici on ne peut pratiquer cela ; ains faut monter en échelle de fil droit et de vive force, ne le pouvant autrement permettre cette roche qui s'escalade comme par degrés pratiqués en elle sans forme ni continuation certaine, seulement y a de petits bords pour poser le pied et des perches et bâtons plantés aux fentes pour appuyer la main. Avant qu'être bien haut, on n'a pas peur ; mais quand, après avoir beaucoup monté, l'on s'arrête pour prendre haleine et que l'on vient par curiosité naturelle voir combien l'on est haut, à se retourner en arrière c'est une chose effroyable de regarder le bas si droit et se voir comme pendre de la roche à deux doigts de tomber en ce fond. Enfin avec panthoise¹⁰ haleine nous nous rendîmes au premier ermitage, où nous ne trouvâmes le père, pour être demeuré par défaut d'âge au monastère plus long temps à s'en retourner en haut, comme le plus vieil de tous.

Après ceste roide montée, encor que tout le reste le soit assez, si est-il moins et la roche plus couverte de lauriers, arbousiers, romarins, herbes, sortes excellentes et fleurettes de diverses couleurs, comme un jardin curieux dressé à la rustique. Par tels allègres bocages, où nichent oisillons en abondance, arrivâmes au second ermitage qui suffira pour nous représenter tous les autres.

¹⁰ « Panthoise » : haletante.

Une chapelle s'offre, qui est ouverte ; dans icelle on fait la prière ; la joignant, y a un petit oratoire pratiqué et tout joignant un gentil corps de logis de deux chambres et derrière je ne sais quoi à mettre le bois et les choses de ménage, un jardin potager avec fleurs belles et épanouies, une citerne ou deux dont ils boivent, et pour tenir l'eau, qui n'est que de pluie, en mouvement, ils y tiennent des poissons qu'on peut dire se nourrir en l'air. Le logis est meublé d'un châlit, matelas et couverte sans draps, seulement un rideau devant ; les autres côtés sont clos de bois ; sur la table, un cadran et des livres en latin et castillan. Notre bon ermite, ce deuxième nommé de St Dimas, avait aussi des livres français, ce qu'il pouvait bien comprendre, étant natif de Blois, et y en avait encor un autre savant homme, grand théologien et de Carcassonne, outre celui qui nous avait été donné par l'abbé, qui n'est pas peu à ces religieux espagnols de recevoir avec eux des Français. Cette chambrette était aussi parée de tableaux de pieuses représentations, et est à noter qu'au commencement ce bon père ne paraissait point, ayant de coutume, pour n'être diverti par les pèlerins de leurs méditations, de mettre pain et vin devant leurs portes. Mais nous qui avions envie de tout voir, nous nous rendîmes un peu importuns, heurtant et faisant venir le bon homme qui, bien aise de nous voir, nous chérit, entretint et traita de bons discours et de ses biens autant humainement qu'on saurait faire au monde, nous donnant figues, olives, gros raisins verts et secs, bon pain et bon vin, qui nous donna force pour de là (sortant à regret) monter au troisième et quatrième ermitage par des fentes de rochers de jaspe et pierres tavelées, et nous entretenant en chemin sur les bons discours de ces pères, sur la grandeur de cette montagne, qui a quatre lieues de tour et est de deux évêchés qui la séparent par le fleuve Lobregat. Nous arrivâmes enfin au septième ermitage, où est un père italien peintre, qui nous entretint gentiment du divertissement manuel de son art et d'autres choses aussi et nous donna de la marmelade. Je le suppliai de me contenter en une chose, s'il était en lui de faire venir manger de ces petits oiseaux du bois en sa main ; soudain il prit un pignon et appelant un oiselet le vint aussitôt becqueter. Ils étaient bien aises, ces bons pères, de voir des pèlerins de France de notre mine, parce qu'aujourd'hui les gros messieurs se dédaignent d'y aller. Nous ne passâmes pas le septième ermitage, n'ayant assez de jour pour aller jusqu'au bout et revenir ; mais choisîmes là près un rocher bien découvert, ce nous sembla, pour voir à perte de vue tout ce que l'œil peut remarquer de plus loin. Le premier arrêt de notre vue fut contre les monts Pyrénées, fort proches, et le mont Royo d'Aragon, environ à quatre lieues ; rien ne nous empêcha la vue de Majorque et Minorque que le temps un peu obscur, étant à soixante lieues en mer. Mais au reste me voyant plus haut que je n'avais jamais été, mes pieds sur les nues paraissant comme grosses fumées, au-dessous et sous icelles tant de plaines et campagnes de terre et de mer, épandant ma vue sur tout

cela, abstrait un temps et comme hors de moi par les yeux, mon âme bénissant Dieu en ses merveilles se ravissait en admiration, tant que rappelé deux fois par ma compagnie, je m'en revins et les priaï de nous arrêter encore un peu pour louer Dieu. Enfin, nous nous mîmes sur le retour, passant par les autres ermitages, dont celui de S. Benoît était en son jardin, orné et rempli de belles et fragrant fleurs, distinctes par cellules comme carreaux. Ce bon père, prié de moi, fit venir plus d'une douzaine d'oiseaux du bocage prendre des miettes en sa bouche, à sa barbe, sur ses mains. Ils nous reconnaissent, dit-il, parce que nous leur sauvons souvent la vie en les recevant en nos cellules, quand les oiseaux de rapine, ordinaires en ces montagnes, les poursuivent.

L'autre ermite nous dit quelques mots de la spiritualité et de la grotte, à présent chapelle, où fut trouvée¹¹ l'image de N. Dame, près S. Jacques, sixième ermitage ; nous conta la forme de leur vœu et leur coutume de se lever à minuit pour prier Dieu, ce qu'ils témoignent l'un à l'autre par le son de leurs clochettes, qui leur servent aussi pour appeler du secours en cas de maladie ou autrement. Ce ne serait jamais fait, qui voudrait décrire toutes les rares particularités de ces lieux et ce qui nous arrivait à tout propos, qu'ayant devant nous des rochers comme inaccessibles où avions à passer, néanmoins parce que les croix se voyaient au-dessus (et y en a partout), nous savions par ce moyen qu'il y avait chemin, ce qui nous ôtait de peine ; mais étant dessus et considérant comment avions pu aller là et assurer les pieds où à peine les oiseaux peuvent voler, cela semblait un enchantement.

Nous revînmes par un chemin moins roide, mais beaucoup plus long, près la fin duquel ayant fait une pause pour achever notre voyage et payer ces pères d'un bon souhait, leur donnâmes notre bénédiction.

Nous voilà enfin de retour au monastère et en nos chambres, où un Espagnol bien vêtu, à longue fraise, qui nous avait fait caresse et désiré beaucoup à l'église, nous vint voir, et le point concluant de sa harangue, après avoir extollé¹² les ouvriers de France, fut de dire qu'ils faisaient de braves souliers ; il m'en avait vu aux pieds ; si je l'en pouvais accommoder d'une paire, qu'il m'en donnerait l'argent. Moi qui n'avais que ceux que je venais de déchausser pour prendre mes pantoufles, les lui fis montrer et les lui offris¹³ tels qu'il les voulait. Il les prit de bon cœur, puants et suants à cause de la longue descente de ces ermitages, et faisant mine de m'en donner argent, je le lui rebutai, n'étant vendeur de vieux souliers ; alors il extolla ma libéralité et se retira tout orgueilleux de sa conquête.

« Voyage en Espagne », *Revue hispanique*, 20, 1909, p. 492-495.

11 Selon la légende. Il s'agit de la Vierge noire, sculpture de bois polychrome (xii^e siècle).

12 « Extollé » : loué.

13 B. Joly : « et les lui offre », dans « Voyage en Espagne », art. cit.

Philip Thickness : les routes d'Espagne au XVIII^e siècle

Sa position sur la carte de l'Europe, son relief, la politique de ses rois et le jeu de l'histoire : autant de facteurs qui concourent à maintenir l'Espagne hors des échanges humains et commerciaux qui marquent les XVI^e-XVIII^e siècles, et l'état de son réseau routier ne rachètera pas l'impression laissée par ses *posadas*. Éloquent, à cet égard, le rapprochement effectué par Thickness avec la catholique Irlande.

Les routes d'Espagne sont, comme celles d'Irlande, très étroites, et les lieues très longues. Comme je me plaignais à un soldat irlandais de la longueur des miles entre Kinsale et Cork, il reconnut la vérité de mon observation ; mais il ajouta malicieusement que, bien qu'elles soient longues, elles n'étaient pas étroites. Trois lieues d'Espagne font environ douze milles anglais. Et, par conséquent, dix-sept lieues d'Espagne font environ un degré. Les mauvaises routes, les montagnes escarpées, les rivières rapides contraignent à transporter à dos de mule la plupart des marchandises qui voyagent d'une partie à l'autre du royaume ; chaque mule a d'ordinaire un conducteur, et comme ces conducteurs ont leurs étapes fixées d'une *posada* à l'autre, les gentilshommes en voyage doivent faire de même, parce qu'il n'y a sur les routes d'autres logis que ceux-là. En conséquence, dans les *posadas*, les étables ne sont pas seulement très grandes, mais représentent la meilleure partie du bâtiment, et servent de logis aux bêtes comme aux gens. Tous les muletiers dorment en effet là, tout habillés, sur une botte de paille. Mais alors qu'on prépare votre souper, la cuisine est remplie d'une foule de ces individus crasseux avec leurs vêtements pleins de vermine. Il serait donc impossible, même à un bon cuisinier, de préparer un plat convenablement et proprement, si toutefois on pouvait trouver un tel cuisinier ; car, indépendamment du nombre, il surgit généralement une dispute entre eux, et toujours bruyante, ce qui est non seulement fastidieux, mais bien souvent inquiétant. Ces gens, toutefois, portent souvent de grosses sommes d'argent sur eux et malgré leur saleté, ne sont ni pauvres ni malhonnêtes. On m'avait dit, en France, de me méfier des Catalans ; en fait, j'ai fréquemment laissé beaucoup d'affaires en désordre, à l'intérieur et autour de ma chaise, là où se trouvaient cinquante personnes, et je n'ai jamais rien perdu.

A Year's Journey through France and part of Spain, Dublin, J. Williams, 1777,
t. I, p. 335-337.

LE PORTUGAL

Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)

Leo de Rozmital, prince de Bohême, fait avec sa suite un voyage difficile, par les montagnes qui bordent la vallée du Douro. Ils arrivent à Freixo, première forteresse du roi de Portugal.

Le récit de Schaseck

Dans les montagnes environnantes, on trouve de nombreux serpents, scorpions et lézards. Les premiers sont courts mais gros. Ils ont des ailes comme les chauves-souris et des têtes armées de pointes courbes. S'ils voient un homme ou un animal, ils peuvent le poursuivre sur quatre cents mètres et davantage, et le blessent de leurs pointes. Les scorpions sont aussi gros que des chiens de chasse de taille moyenne, avec sur le dos des bigarrures et des taches comme nous n'en avions jamais vu. La tête des lézards ressemble à celle des chats et ils ne sont guère plus petits qu'eux. Ils sont de couleur verte. Ceux qui désirent traverser ces montagnes doivent le faire par une extrême chaleur et il leur faut avoir de la thériaque sous la main, sinon ces insectes venimeux leur interdisent le voyage. Si on ne l'applique pas sur la blessure empoisonnée, on meurt immédiatement, sauf si toute la partie infectée est excisée. On voyage par ces montagnes pendant dix milles et plus, et il faut le faire, je l'ai dit, par une chaleur intense. C'est pourquoi les insectes se cachent dans des rochers ou des grottes. Mais si elle baisse, ils en sortent pour aller sur les rochers ou sur la terre.

Nous arrivâmes au Portugal après avoir traversé ces montagnes. À leur pied nous trouvâmes aussitôt de nombreux arbres portant une sorte de fraise appelée fraise de mer. L'été où nous étions là, on en fit grande récolte et quiconque le veut peut en prendre sans encombre. La région regorge de figes, d'amandes et de vin fait de raisins ou de raisins secs, que nous appelons vin grec. Quoique dépourvu de mines d'or ou d'argent, le pays est riche de choses pour lesquelles les étrangers envoient de l'or et de l'argent en abondance.

Après avoir vu, disent-ils, la tombe de saint Dominique à Lanusa (près d'Arco de Baulhe), les voyageurs arrivent à Braga.

À Braga, nous trouvâmes le roi de Portugal, qui reçut fort honorablement Monseigneur et son train, car il avait avec lui des lettres de sa sœur, la veuve de

l'Empereur, écrites de sa propre main. Nous demeurâmes huit jours en cette ville. Quand nous fûmes sur le point de partir et de prendre congé du roi, il s'adressa très obligeamment à Monseigneur en ces mots, prononcés d'abord par lui-même puis par le héraut : « Je sais, dit-il, que vous êtes de la plus haute naissance. C'est pourquoi je vous prie de nous faire à ce royaume l'honneur de nous demander ce qu'il vous plaira, et vous l'obtiendrez ». Ayant entendu ces propos, Monseigneur exprima au roi ses remerciements pour l'honneur et l'affabilité qu'il lui avait manifestés, et le pria de lui donner deux Éthiopiens. « Mais puisque vous ne demandez rien d'autre, je vous prie d'accepter de moi un troisième présent, qui est un singe, et vous pourrez ainsi vous en retourner chez vous richement doté. Peut-être, poursuivit-il, les Éthiopiens et les singes sont rares dans votre pays, puisque vous en avez fait votre premier choix ». Quand Monseigneur eut réparti qu'ils y étaient en effet très rares, le duc déclara : « Ces choses abondent chez nous. Le roi mon frère a trois villes en Afrique¹, dans lesquelles il conduit chaque année des troupes ; et après chaque expédition, il ne revient jamais les mains vides, car il ne rapporte pas moins de cent mille Éthiopiens qui sont vendus douze ou treize pièces d'or du Portugal. Quand ils sont adultes, ils rapportent davantage ». Dans le pays l'usage veut que, si l'on acquiert un Éthiopien vigoureux, bon pour le travail et baptisé, son maître ne peut le vendre ou se séparer de lui qu'en le donnant à un ami. Mais tant qu'il n'est pas baptisé, il peut le vendre au prix qu'il veut. Après notre départ, le roi envoya à monseigneur deux élégants chevaux, appelés genêts, dont on trouve difficilement les pareils pour la rapidité et l'agilité dans toute la Chrétienté.

The travels of Rozmital [...], éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, 1857, p. 104-107.

En traversant le fleuve [le Douro], on arrive au royaume du Portugal. C'est au premier regard un pays très pauvre et peu développé, et il en va de même des habitants. On ne trouve rien à manger ni à boire, pour homme ou pour animal. C'est parce qu'il n'y a pas de routes. Il arrive souvent qu'on ne voie pas de voyageur pendant quatre ou cinq ans. Le peuple vit dans des cavernes de montagnes ou sous la terre. Ils sortent rarement, et surtout pas à midi, à cause de la forte chaleur, mais travaillent et conduisent leurs affaires pour l'essentiel pendant la nuit. Ils se nourrissent surtout de fruits et ne boivent pas de vin. Nous avons souffert beaucoup de la faim et des privations avant d'atteindre une ville appelée Braga, une grande ville qui appartient au royaume du Portugal

1 En Mauritanie : Alcaçar Quirir, Alcaçar Ceguer et Ceuta.

et dont l'évêque, très riche², est ami du roi. Il reçut Monseigneur avec grand honneur, envoya à son hôtel tout ce dont il avait besoin et le fournit d'un gentilhomme qui le conduisit à Saint-Jacques³ et lui prêta deux mules.



Ill. 11. « La rustique du Portugal », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Dans cette ville, Monseigneur perdit son cuisinier qui ne nous retrouva qu'à Saint-Jacques. Nous endurâmes de grandes privations et il nous fallut faire nous-mêmes notre cuisine ; parfois nous en fûmes au point de devoir coucher sous un arbre et d'attacher les chevaux près de nous, comme le font les gitans. L'un de nous dut aller chercher un mouton, un autre le dépouiller, d'autres faire

2 Jorge da Costa qui mourut en 1508 à 102 ans, selon Pastor, dans *Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...]*, Brigau, Herder, 1905, t. IV, p. 411 (note de M. Letts).

3 Saint-Jacques de Compostelle.

un feu et le mettre à cuire. Notre vie fut difficile et misérable jusqu'à ce que nous arrivions à Saint-Jacques. Monseigneur y envoya Frodner⁴ et Gabriel Tetzl pour obtenir un sauf-conduit. La guerre était alors partout. [...]

252

Le pays de Portugal a d'étranges coutumes. Quand des filles naissent, ils veillent à ce qu'elles survivent. Il est des lieux où l'on circonçoit les hommes. Les jeunes filles ne boivent pas de vin avant leur mariage. En certains endroits, les prêtres ont des épouses légitimes. Ils ignorent le latin et ne prêchent l'Évangile que pour répéter les Dix commandements et observer les fêtes religieuses⁵. Souvent il n'y a de confession que pour réciter le *Confiteor* devant l'autel. Quand les prêtres chantent la messe pour la première fois, ils le font en compagnie des joueurs de trompette, des femmes et de filles avec qui ils sont plus particulièrement liés d'amitié. Ils dansent par toute la ville et festoient deux ou trois jours durant en menant joyeuse vie. Si quelqu'un meurt, ils portent à l'église le corps, dans ses plus précieux habits à bout de bras, le cercueil ouvert. Le corps est suivi par les femmes, la veuve ou les sœurs, etc. Elles pleurent très fort, s'arrachent les cheveux, frappent leurs joues sous les yeux jusqu'au sang et engagent d'autres femmes, qu'elles paient, pour pleurer et se frapper avec elles. Quand on arrive à l'église, on dépose le corps sur un lit surélevé au centre de l'église et les femmes font cercle en pleurant très fort, en traînant les pieds et se griffant elles-mêmes⁶. On offre ensuite dans l'église du vin, du pain, et aussi du mouton et du veau. On allume un grand feu dans l'église et l'on y fait brûler le vin et le pain et certains veaux et moutons vivants. Ensuite ils prennent le corps et le mettent en terre. Les femmes viennent alors et se jettent dans le tombeau. Les amis proches sont là. Ils extirpent les femmes, les prenant par les bras et les ramènent à leurs maisons.

Ibid., p. 100 et 113-114.

Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)

Les Portugais sont basanés : c'est l'effet du climat, et encore plus de leur mélange avec les noirs, qui est fort ordinaire dans le vulgaire. Cette opinion se justifie par la noblesse, qui n'étant pas sujette à ce mélange, conserve entre elle un fort beau sang : « Ils sont, dit l'auteur de la *Description de Lisbonne*⁷, jaloux au suprême

4 Un ami de Tetzl.

5 Voyageant en Espagne en 1481, Nikolaus von Papplau confirme que le clergé n'était pas instruit, ignorait le latin et que sa morale (pratiques contre nature incluses) laissait beaucoup à désirer (note de M. Letts qui renvoie à *Scriptores rerum silesicarum*, III, p. 368).

6 Andrew Borde évoque ces lamentations funèbres dans son *Introduction of knowledge* (note de M. Letts, pour qui cette pratique a été introduite par les Maures).

7 Anonyme, *Description de la ville de Lisbonne [...]*, Paris, Prault, 1730, que Silhouette dit exploiter. On y trouve la dernière description de la ville avant le tremblement de terre de 1755.

degré, dissimulés, vindicatifs, railleurs, vains, et présomptueux sans sujet, n'ayant, si l'on en excepte la noblesse, qu'une éducation très médiocre, la lecture y étant peu en usage, et ne voyageant presque pas ailleurs qu'au Brésil, en Afrique, et aux Indes orientales. Ces défauts sont balancés par d'autres qualités estimables : ils ont avec beaucoup de vivacité et de pénétration, un attachement extraordinaire pour leur Prince : ils sont secrets, fidèles, amis généreux, charitables envers leurs parents, et sobres dans leur manger : ils sont magnifiquement habillés, surtout les femmes, dont les unes s'habillent à la française, les autres en amazones, et dans une diversité d'autres goûts riches et galants ». La bonté du climat et la douceur de la vie y rend les habitants paresseux. Ils travaillent peu, et se bornent à une fortune médiocre. « Les Portugais, dit M. l'abbé de Vertot⁸, sont pleins de feu, naturellement fiers et présomptueux, attachés à la Religion, mais plus superstitieux que dévots. Tout est prodige parmi eux, et le Ciel, si on les en croit, ne manque jamais de se déclarer en leur faveur d'une manière extraordinaire ». On peut juger, par le caractère que l'abbé de Vertot a fait de cette nation, qu'il ressemble beaucoup à celui des Espagnols : j'ajouterai ici pour dernier trait du caractère des Portugais, la haine implacable et le souverain mépris qu'ils ont pour les Espagnols ; je tracerai ces sentiments par des traits tirés de l'excellent ouvrage des *Révolutions de Portugal*, par M. l'abbé de Vertot : « Tel fut le succès de cette entreprise, dit-il, en parlant de la révolte des Portugais contre les Castellans, qu'on peut dire qu'elle fut un miracle du secret, soit que l'on considère le grand nombre et les diverses qualités des personnes à qui il fut confié ; mais ce fut une suite naturelle des sentiments d'aversion que chacun d'eux avait conçu depuis longtemps contre le gouvernement espagnol ; sentiments que les guerres fréquentes que ces peuples, comme voisins ont toujours eues entre eux, firent naître dès le commencement de cette monarchie, que la concurrence dans les découvertes des Indes, et de fréquents démêlés dans le commerce avaient fort augmentés, et qui étaient dégénérés dans une haine violente, depuis que les Portugais avaient été soumis à la domination de la Castille. La haine, dit M. l'abbé de Vertot dans un autre endroit, que les Portugais portaient aux Espagnols était si générale, qu'il n'y avait point de Portugais qui ne fût capable d'un secret qui avait pour objet la perte d'un Espagnol. Il représente les Portugais tous fermes, intrépides, pleins d'ardeur et d'impatience de se venger des Espagnols ». Le double mariage qui s'est fait entre les deux nations⁹ rend aujourd'hui ces sentiments moins vifs ; c'est un effet de l'intérêt qu'elles avaient réciproquement de vivre en paix et en bonne intelligence.

8 *Histoire des révolutions de Portugal*, Paris, s.n., 1689.

9 Marie-Thérèse de Portugal venait d'épouser (1728) le futur Ferdinand VI, roi d'Espagne de 1746 à 1750.

La langue portugaise n'est qu'un dialecte de la langue castillane. Elle semble avoir emprunté quelque chose du français, s'être en quelques endroits plus éloignée du latin, et en d'autres s'en approcher davantage¹⁰. Elle a beaucoup de terminaisons en *aon*. « Par exemple, ils lisaient se dit *lian*, de sorte, dit un auteur, qu'au lieu de prononcer ces mots, il semble qu'on veuille les avaler, tant il faut ouvrir la bouche pour les exprimer ».

Voyages de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie, Amsterdam, s.n., 1770
t. IV, p. 181-185.

Jean Mocquet et Giuseppe Baretti : les Portugais et les taureaux

Jean Mocquet : le *toro de fuego*

254

Entreprenant un voyage « en Maroc et autres lieux d'Afrique », il quitte Saint-Nazaire en avril 1605.

Arrivâmes à Lisbonne, lors qu'on y faisait les ébattements et réjouissances pour la naissance d'un des enfants d'Espagne¹¹, ce qu'il faisait fort beau voir. Car après avoir couru longtemps les taureaux, selon leur mode de passe-temps, où il y eut force chevaux étripés et cavaliers renversés par terre, l'on chargea un taureau de pétards : mais il y en avait telle quantité qu'il tomba sous le faix, et fut-on contraint de chercher un grand et fort bœuf pour les porter, et encore fléchissait-il sous un si pesant fardeau. Ces pétards étaient attachés les uns aux autres, le tout faisant une grande couverture qui couvrait tout le corps de ce bœuf, puis y en avait d'autres attachés à ses cornes. Quand la fête fut achevée, l'on mit le feu à ces pétards, et lors vous eussiez dit que le bœuf volait en l'air, par telle impétuosité qu'il semblait un foudre ; car dix mille mousquets n'eussent pas fait plus de bruit que cela, chaque pétard répondant les uns après les autres, tant que le bœuf demeura tout rôti.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet [...],
Paris, Jean de Heuqueville, 1617, livre III, p. 162.

Giuseppe Baretti : corrida à Lisbonne

Baretti séjourne à Lisbonne en 1760 (lettre datée du 31 août) et dénonce la cruauté de ce divertissement, comme le font d'ordinaire les Anglais qui visitent la péninsule. S'il éprouve surtout de la sympathie pour les « *poor bulls* », « *noble animals* », ses compatriotes (à l'exception notable

¹⁰ De Jaucourt venait d'écrire (1765) : « La langue portugaise est un composé de la latine, de la française et de la castillane » (*Encyclopédie*, art. « Portugal »).

¹¹ Le Portugal est alors réuni à l'Espagne.

d'E. Clarke, dont le voyage à Madrid date de la même année, *Letters* de 1763) sont davantage indignés par le traitement réservé au cheval, exposé sans protection à la fureur du fauve, ce qui n'est pas le cas ici, puisque les cornes du taureau portent à leur extrémité un pommeau (*knob*) de bois. Sur les voyageurs anglais et la corrida, voir A. C. Guerrero, *Viajeros británicos en la España del siglo XVIII*, et la relation par R. Twiss d'une corrida à Por S. Maria, près de Cadix (trad. française *Voyage en Portugal et en Espagne fait en 1772 et 1773*, Berne, Société typographique, 1776).

Après le dîner, je montai dans le cabriolet, accompagné comme je l'ai dit, et le nègre trotta jusqu'à une place appelée Camp Pequeño, à quatre milles (ou peut-être cinq ou six) de la ville, où je devais voir ce qu'ils appellent la Fête du taureau ou la Chasse au taureau. Mais avant que je tente de la décrire, je dois avertir qu'arrivant tout juste d'un pays où l'on ne profane pas ouvertement le jour du Seigneur¹², je ne pus m'empêcher d'être choqué de voir tant de chrétiens, et notamment tant de prêtres et de religieux, assister à un divertissement qui me parut être le plus inhumain qui ait jamais été inventé par des hommes, presque à l'égal des combats de gladiateurs dans l'ancienne Rome.

Au Campo Pequeño un édifice en bois a été construit pour le seul propos de présenter ces divertissements barbares. C'est un amphithéâtre octogonal comportant deux rangs de loges, l'un au-dessus de l'autre, et le diamètre de l'enceinte est, selon mon estime, d'environ deux cents pas ordinaires.

Aucune des loges n'a la moindre décoration, sauf celles de la famille royale, qui sont doublées de soie. Le rang supérieur est pour les personnes distinguées, et celui du rez-de-chaussée pour la populace, qui est également admise dans l'enceinte, quoique le danger ne soit pas mince d'y être encornée ou piétinée par les taureaux, dont je tiens les marches et les évolutions pour aussi rapides que celles des troupes prussiennes¹³.

Dans la loge où j'avais mon siège, il n'y avait que trois personnes à part moi, bien qu'elle eût pu en contenir dix ou douze. Deux d'entre elles avaient l'apparence de gentilshommes, l'autre était un frère dominicain mince comme un lézard.

Avant le début du spectacle, je tentai d'engager avec eux quelque conversation ; mais l'humble religieux lui-même semblait me considérer avec dédain et mépris. Tous répondirent à mes premières paroles d'un air si revêché que je n'insistai pas et, comme eux, je restai silencieux la plupart du temps.

Comment je devis aussitôt pour eux un objet de dégoût, je n'en sais rien ; mais par les regards fréquents et affectés qu'ils lançaient à mon manteau, que, non sans ressentiment je tendis à la fin au frère afin qu'il pût l'inspecter de plus près, je soupçonnai qu'ils concevaient une très piètre opinion de moi pour n'être pas

¹² L'auteur arrive de Grande-Bretagne, où il réside depuis 1751.

¹³ Ces lignes sont écrites au lendemain des éclatants succès de l'infanterie de Frédéric II dans la guerre de Sept Ans.

habillé de soie comme les autres gentilshommes. Mais je n'y étais pour rien, n'ayant pas encore eu le temps de faire ce qu'il fallait en cette canicule.

Le roi, dont la loge n'était pas très loin de celle où je me trouvais, était tout habillé en bleu ciel, et portait quelques diamants. Avec lui se trouvait son propre frère, l'infant dom Pedro, qui a récemment épousé sa fille aînée, la princesse du Brésil.

La reine était dans une autre loge avec cette princesse et ses trois autres filles tout étincelantes de bijoux.

Dans l'enceinte et juste au-dessous de la loge de la reine était un homme à cheval : une sorte de héraut, j'imagine, habillé un peu comme notre Napolitain Coviello¹⁴ sur le théâtre, qui tenait un long bâton en sa main.

256

Quand le roi fit son entrée, deux chars triomphaux chichement décorés parurent dans l'arène, chacun tiré par six mules. Sur l'un d'eux se tenaient huit noirs d'Afrique, et sur l'autre huit Indiens couleur de cuivre. Ils caracolèrent plusieurs fois en rond, tous descendirent ensuite des chars et les deux camps s'opposèrent vaillamment dans un combat obstiné, avec des épées de bois. Les Indiens furent bientôt abattus par les Africains, et restèrent un instant étendus sur le sol, remuant leurs jambes en l'air comme pour d'ultimes convulsions et roulant dans la poussière comme s'ils étaient aux portes de la mort. Ensuite, comme les troupes de Bays lors de la *Répétition*¹⁵, morts et vivants se mêlèrent à la foule, cependant que les chars se retiraient au milieu des acclamations, et laissaient la place aux deux chevaliers qui devaient affronter les taureaux.

Ils entrèrent, tous deux à cheval, avec un beau costume à l'antique mode espagnole, des rubans de toutes les couleurs, des plumes à leur chapeau, chacun brandissant une longue et fine épée. Les chevaux étaient magnifiques, fougueux, et galamment accoutrés. L'un des héros était vêtu d'écarlate, l'autre de jaune. Tous deux paraissaient très vifs, et firent la révérence au roi, à la reine et au peuple, faisant agenouiller par trois fois leurs chevaux ; puis, faisant claquer leurs éperons, passèrent leur cape et caracolèrent quelque temps parmi l'enceinte avec une surprenante habileté.

Quand tout cela fut terminé, le champion jaune alla se placer lui-même contre la porte par laquelle les taureaux allaient sortir et l'écarlate se tint à quelque distance de lui dans la même direction. Un homme ouvrit la porte depuis l'extérieur et se

14 Coviello : personnage de la *commedia dell'arte*, créé à la fin du XVI^e siècle, représentant le brave fanfaron.

15 Bays, personnage de *The Rehearsal*, pièce de Georges Villiers, deuxième duc de Buckingham, qui connut un durable succès populaire (création en décembre 1671), et que Garrick joua jusqu'en 1777. Bays y est l'auteur d'une pièce dans laquelle quatre soldats s'entretuent, mais quand la musique joue « *a certain note* », tous les morts se relèvent, en désordre toutefois (acte II, scène 5, éd. D. E. L. Crane, Durham, Durham University Press, 1976). Au XVIII^e siècle encore, on l'imite : Sheridan (1779, *The Critic*) et Fielding (*Tom Thumb the Great*).

protéger en se jetant derrière. Le taureau jaillit et s'adressa au chevalier jaune qui se tenait prêt à le recevoir, l'épée haut levée. Les cornes du taureau avaient des pommeaux de bois à leur extrémité, afin de ne pas encorner le cheval si elles le touchaient. Le courageux chevalier jaune plongea son épée dans l'animal jusqu'à la moitié du cou et fit aussitôt faire un écart à son cheval. Le taureau blessé courait en beuglant derrière lui ; mais le chevalier, tournant autour de lui, lui porta encore deux ou trois coups d'épée dans le cou et les épaules. Comme vous pouvez l'imaginer, la fureur du taureau monta à un degré qui remplissait d'horreur. Ce fut maintenant le tour du chevalier écarlate : car la bête vint sur lui, mais ne gagna rien à changer de cible, sauf quelques autres coups d'épée en différentes parties du corps, de sorte que le sang jaillissait en plusieurs ruisselets.

Quand la fureur du taureau se mit à diminuer par la perte de sang, un des deux champions brandit une lourde épée à deux mains et lui donna un tel coup sur le dos entre les côtes qu'il le fendit presque par le milieu. La pauvre bête s'écroula dans un beuglement qui s'entendit, je crois, jusqu'à Lisbonne. Ensuite l'homme habillé en Coviello, voyant le coup final, galopa droit jusqu'à la porte par laquelle les chars triomphaux étaient entrés, et fit venir quatre mules qui tirèrent la bête agonisante hors de l'amphithéâtre, suivie d'une partie de la populace qui chevauchait à califourchon sur la carcasse sanglante et mutilée. Une clameur d'applaudissements monta des spectateurs.

Mais je ne dois pas oublier de dire que les deux chevaliers n'étaient pas les seuls ennemis que le pauvre taureau devait affronter. Il y avait deux autres *Cavalliero's* à pied, tenant ferme la queue des chevaux, courant avec eux ou s'arrêtant avec eux, chacun agitant une grande cape de soie rouge pour effrayer ou plutôt exaspérer le taureau pendant que d'autres, également à pied, lui lardaient sournoisement de leurs dagues les flancs et les fesses.

L'agilité de ces combattants à pied est incroyable. Quand la bête furieuse fonçait sur l'un d'eux, ils sautaient de côté et se mettaient hors de danger. L'un d'eux, saisissant une des cornes du taureau, toléra d'être traîné un moment avant de lâcher sa prise, lui donnant pendant ce temps plusieurs coups de couteau ; ensuite, se laissant tomber, se redressa en un instant, et s'échappa. Mais un petit nègre fut même plus hardi. Il se dressa sur la route du taureau qui courait avec une extrême furie, et je pense qu'il était sur le point d'être soulevé quand il fit un bond sur le cou du taureau et sauta sans encombre par-dessus lui.

Lors de cette fête ou chasse, on abattit dix-huit taureaux, et chacun avec quelque forme de cruauté gratuite. On planta des épées dans certains qui portaient des pétards¹⁶ dont le feu et le crépitement étaient encore plus affolants

16 « *Squibs and crackers* » : un couple fréquent dans la langue (« *Hudibras et Swift* » dans Johnson, *Dictionary of English Language*, 1765).

que la blessure. Un des plus féroces sauta par-dessus la barrière d'une loge juste au-dessous de la mienne, et je m'attendais à quelque malheur, mais les Portugais sont très habitués à de tels accidents, et les gens de cette loge eurent tôt fait de quitter leurs sièges, certains se jetant eux-mêmes dans l'arène par-dessus la barrière et d'autres par-dessus les cloisons des loges voisines. On chassait ensuite avec de nombreuses épées le taureau embarrassé dans les bancs.

Le dernier taureau fut cependant bien près de venger tous les autres sur le chevalier écarlate et son cheval. Il les renversa tous deux dans un choc terrible ; et n'eussent été les pommeaux sur ses cornes, le cheval pour le moins eût été vilainement encorné. Cheval et chevalier étaient à un doigt d'être piétinés, lorsque l'autre chevalier donna au taureau un grand coup à travers le cou, pendant que tous les autres combattants à pied enfonçaient leurs dagues les uns dans sa gueule et d'autres dans ses yeux. Le cheval se releva, courut effrayé parmi la foule, en jetant plusieurs à terre, tandis que son malheureux chevalier, qui n'avait pas gagné grand chose par sa chute, répandait ses jurons et ses malédictions sur le cheval, le taureau et sur lui-même.

258

Ainsi s'acheva le massacre de ces nobles animaux, un massacre encouragé tout au long par le plus scandaleux des tumultes, et conclu par une approbation universelle, sous un tonnerre d'applaudissements.

Quel effet ces spectacles cruels (donnés presque chaque dimanche, m'a-t-on dit) peuvent-ils avoir sur les mœurs et la religion de ce peuple, je laisse le dire à de meilleurs spécialistes que moi. Ils me paraissent en tout cas parfaitement bestiaux et indignes de chrétiens. Ils jouissent toutefois de la sanction des lois du pays ; et le gouvernement qui les autorise et les régleme doit avoir pour agir ainsi des raisons qui dépassent mon entendement. Aussi, au lieu de céder à la tentation de blâmer ce qui me semble blâmable, permettez-moi de m'en tenir aux faits, et de rapporter un incident qui interrompit pour une demi-heure environ cet horrible divertissement.

Le septième ou huitième taureau venait tout juste d'être abattu et traîné dehors et l'homme de faction à la porte des taureaux allait en introduire un autre, quand les spectateurs du rez-de-chaussée, du côté opposé au mien, se levèrent tous ensemble et, au milieu des cris les plus horribles, descendirent précipitamment dans l'arène, courant autour de la place comme des insensés.

Ce désordre soudain emplit l'assemblée de terreur, et bien peu avaient pu garder leur sang-froid. Tous désiraient savoir de quoi il s'agissait, mais au milieu des cris d'une telle multitude on n'aurait pas reconnu le bruit d'une cataracte. Le roi, la reine, la princesse et dom Pedro levaient les mains, les éventails et la voix, à en juger par l'ouverture de leurs bouches, mais un temps considérable s'écoula avant qu'on pût entendre un mot sur l'origine d'une agitation aussi violente. Enfin l'impatience de cette curiosité universelle fut satisfaite, quand

le bruit circula que là où le tumulte avait commencé, certains avaient crié « Tremblement de terre, tremblement de terre ! »

En un pays dont les habitants gardaient encore à la mémoire les effets d'un tremblement de terre¹⁷, il ne faut pas s'étonner si un tel cri, qui s'éleva de plusieurs endroits à la fois, pouvait être terrifiant, et si ceux qui l'avaient entendu, sans s'accorder un instant de réflexion, sautèrent par-dessus les barrières pour éviter d'être écrasés par la chute de l'édifice.

Le fait est cependant que personne n'avait ressenti la moindre secousse d'un tremblement de terre. Le cri avait été organisé par une bande de *pickpockets* pour jeter les gens dans la confusion et se créer une occasion de voler. Le plan réussit à merveille. Beaucoup d'hommes perdirent leurs mouchoirs et de nombreuses femmes leurs capes, pour ne rien dire des épées, montres, colliers et boucles d'oreilles.

Monter un tel coup et l'exécuter avec tant d'assurance me sembla une prouesse aussi brillante que celles de l'*Orlando*. J'eus souvent à Londres l'occasion d'admirer l'audace et l'intrépidité des *pickpockets* britanniques, et je les croyais les plus adroits de toute la création¹⁸. Mais qu'on ne me parle plus d'eux ! Ils ne sauraient supporter la comparaison avec les héroïques *pickpockets* de Lusitanie.

Il va sans dire qu'après avoir appris la vraie cause de ce désordre, toute l'assistance se rassit paisiblement ; la plus grande partie, ceux qui n'en avaient pas été victimes, riaient de l'astuce des filous et de voir qu'un nouveau taureau avait été lâché dans l'arène.

A Journey from London to Genoa [...], London, T. Davies, 1770, t. I, p. 86-94.

Richard Twiss : Lisbonne en 1772

Le tremblement de terre qui avait détruit la ville (1^{er} septembre 1755) avait soulevé en Europe émotion et interrogations philosophiques. Dirigée par le futur marquis de Pombal, la reconstruction de la ville sur la Baixa, selon un plan géométrique, après le « désastre de Lisbonne » avait toutefois été menée rapidement, sans pour autant faire disparaître toutes les ruines.

Lisbonne est encore à peu près dans l'état de destruction causé par le tremblement de terre de 1755. Quoiqu'on y construise journellement de nouveaux édifices, un grand nombre de rues sont encore embarrassées par les ruines¹⁹ ; cette vue

17 Le tremblement de terre du 1^{er} novembre 1755 et le raz-de-marée qui le suivit avaient détruit la ville. La lettre de Baretti est datée du 31 août 1760.

18 Leur réputation est bien établie dès la fin du XVI^e siècle au moins : voir la riche note de W. Rye à son édition de P. Hentzner, *England as seen by foreigners [...]*, London, R. J. Smith, 1865, p. 268, n. 123.

19 La reconstruction ne sera achevée qu'après 1850.

me rappelle l'état déplorable où j'avais vu Dresde, après la désolation où le feu et la rage des ennemis l'avaient plongée pendant la dernière guerre. Lisbonne est bâtie sur sept collines rapides. Les rues sont pavées de petites pierres pointues, qui les rendent presque insupportables pour les gens à pied ; elles ne sont point éclairées, de sorte qu'un étranger ne saurait y marcher de nuit sans péril ; peu de jours après mon arrivée, un Italien fut assassiné et dépouillé au milieu des ruines de cette ville.

La cinquième partie des habitants, à peu près, sont nègres et mulâtres ; la plupart des maisons n'ont que deux ou au plus trois étages, sans autre cheminée que celle de la cuisine ; elles sont construites de marbre bâtard, et garnies de balcons de fer ; les rez-de-chaussée ont des contrevents de bois ; et l'architecture en général en est assez mauvaise.

260

On bâtit actuellement plusieurs rues parallèles, dont quelques-unes se coupent à angles droits, vers le quartier de l'ancien palais royal, qui a été renversé par le tremblement de 1755. La principale de ces rues s'appelle *Augusta*. On a élevé des marchepieds garnis de poteaux des deux côtés ; les maisons neuves ont quatre à cinq étages. On vient de bâtir aussi une *exchange*, ou bourse, avec des portiques, où les marchands s'assemblent. Ce bâtiment fera face à une belle place carrée où sera élevée une statue équestre du roi. Le piédestal sera d'une seule pierre, qu'on a amenée de deux lieues de Lisbonne avec huit paires de bœufs. L'arsenal, qui n'est pas achevé, sera très considérable ; on y emploie des criminels, attachés avec des chaînes aux pieds, à amener des pierres, du mortier et autres matériaux. Le marché aux poissons n'en est pas éloigné ; il est supérieur à ceux de Hollande ; on n'y voit ni morue ni saumon, mais en échange, un grand nombre d'espèces de poissons inconnus dans nos mers. Les habitants de Lisbonne qui veulent manger des morues les font venir de Porto à charge d'hommes, qui font le trajet en quatre jours par des chemins de traverse. Chaque morue revient à un moydor. Le *john dory* et le *mulet rouge* sont plus grands que dans les mers d'Angleterre. J'ai vu ici de grandes anguilles de mer, et de raies qui avaient sept pieds de la tête à la queue. Près de ce marché se trouve celui des légumes, où l'on vend aussi des fruits, des tortues, des singes, des perroquets et d'autres oiseaux du Brésil.

Voyage en Portugal et en Espagne fait en 1772 et 1773, Berne, Société typographique, 1776, p. 1-5.

BIBLIOGRAPHIE

On ne cherchera pas ici une bibliographie, même choisie, de « la littérature de voyage », mais seulement l'indication des ouvrages qui ont plus spécifiquement servi au projet de ce livre. Les titres relatifs aux voyages particuliers sont répertoriés dans les notices relatives aux voyageurs ; ceux qui intéressent une aire géographique figurent dans le préambule correspondant.

RÉPERTOIRES ET RECUEILS

- Atkinson, Geoffroy, *La Littérature géographique de la Renaissance*, Genève, Droz, 1927-1936.
- Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, Treuttel et Würtz, 1808, 6 vol. ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Cox, Edmund Godfrey, *A Reference-guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, University of Washington Press, 1949, 3 vol.
- Eden, Richard (éd. et trad.), *The Decades of the Newe World or West Indies*, London, G. Powell, 1555.
- Hakluyt, Richard, *Divers Voyages*, éd. D. B. Quinn, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967, 2 vol.
- , *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, 3 vol. ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1903-1905, 12 vol.
- Newby, Eric, *A Book of Travellers' Tales*, London, William Collins Sons, 1985 ; réimpr. London, Picador, 1986.
- Pennington, Loren (éd.), *The Purchas Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1997, 2 vol.
- Purchas, Samuel, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625 ; réimpr. Glasgow, Mac Lahose, 1905-1907, 20 vol.
- Quinn, David. B. (éd.), *The Hakluyt's Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1974, 2 vol.
- Ramusio, Giovan-Battista, *Navigazioni et viaggi*, Venezia, Giunti, 1550-1559 ; éd. moderne Marica Milanesi et coll., Torino, Einaudi, 1978-1988, 6 vol.
- Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967.

ÉCRITS SUR LE VOYAGE

- Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1680*, Berkeley, California University Press, 1962.
- , *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973.
- Ascham, Robert, *The Scholemaster*, London, J. Daye, 1570 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1968.
- Babeau, Albert, *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot, 1885 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Barket, Francis (éd.), *Europe and Its Others: Proceedings of the Essex Conference on the Sociology of Literature*, Colchester, Essex University Press, 1984.
- Bates, Ernest S., *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, New York, Constable, 1911.
- Batten, Charles L., *Pleasurable Instruction. Form and Convention in 18th Century Travel Literature*, Berkeley/London, University of California Press, 1978.
- 692 Baudelot de Dairval, Charles-César, *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- Berghoff, Hartmut et coll., *The Making of Modern Tourism. The Cultural History of the British Experience, 1560-2000*, Houndmills/New York, Palgrave, 2002.
- Bernard, Jean-Frédéric, « Essai d'instruction pour voyager utilement », dans *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1715-1727, 3 vol., t. I, préface.
- Bishop, Elizabeth, *Questions of Travel*, New York, Straus and Giroux, 1965.
- Bonnaffé, Edmond, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Borde, Andrew, *The Breviary of Healthe*, London, 1547 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1971.
- , *Introduction to knowledge*, London, s. n., 1542 ; réimpr. Cambridge, 1994.
- Botero, Giovanni, *The Traveller's Breviat*, London, s. n., 1601 ; réimpr. London, Da Capo Press, 1969.
- Botton, Alain de, *The Art of Travel*, New York, Pantheon, 2002 ; *L'Art du voyage*, trad. J.-P. Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.
- Bourne, William, *A Regiment for the Sea*, London, T. Hackett, 1574 ; éd. E.G.R. Taylor, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- , *A Book Called the Treasure for Travailers*, 1578 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1979.
- Boyle, Robert, *General Heads for a Natural History of a Countrey, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators [...]*, London, John Taylor, 1692.
- Cardan, Girolamo, *Proxenetia, seu de prudentia civile*, Leyde, Elzevier, 1627 ; trad. fr. A. Choppin, *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 2^e éd., Paris, Antoine de Sommerville, 1661.

- Carey, Daniel, « Compiling Nature's History: Travellers and Travel Narratives in the Early Royal Society », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 269-293.
- (dir.), « Asian Travels in the Renaissance », *Renaissance Studies*, sept. 2003, numéro spécial.
- Dodd, Philipp (éd.), *The Art of Travel: Essays on Travel Writing*, London, Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand, *L'Art du voyage*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Domenichelli, Mario et Fasano, Pino (éd.), *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, 2 vol.
- Elsner, Jas and Joan-Pau Rubiés (éd.), *Voyages and Visions: A Cultural History of Travel*, London, Reaktion Books, 1999.
- Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 2001.
- Göllnitz, Abraham, *Ulysses belgico-gallicus [...]*, Leyde, Elzévir, 1631.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVII^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 2000.
- Goodall, Baptist, *The Trial of Travel*, London, John Norton, 1630.
- Grataroli, Guglielmo, *De regimine iter agentium*, Bâle, s.n., 1561.
- Greenblatt, Stephen, *Marvellous Possessions: the Wonders of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; trad. fr. F. Regnot, *Ces merveilleuses possessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Griffiths, Sir Percival, *A License to Trade: The History of English Chartered Companies*, London, Ernest Benn, 1974.
- Gruber, Daniel, *Discursus de peregrinatione studiosorum*, dans Hentzer, Paul, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg, s.n., 1612.
- Hall, Joseph, *Quo Vadis?*, London, H. Fethustone, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W.J. Johnson, 1975 ; trad. fr. Th. Jaquemot, *Quo Vadis? ou Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes*, Genève, P. Aubert, 1628.
- Howell, James, *Instructions for Forreine Travell*, London, s.n., 1642.
- Hulme, Peter et Young, Tim (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998.
- Maczack, Antoni, *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Editori Laterza, 1994 ; Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1976 ; trad. angl. *Travels in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Maignan, Éloi, *Petit Discours de l'utilité des voyages ou pèlerinages*, Paris, Roger, 1582.
- Maria Alzira Seixo et Graça Abreu (éd.), *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, Lisbonne, Cosmos, 1998.
- Meierus, Albertus, *Methodus describendi regiones, urbes et arces [...]*, Helmstadt, 1587 ; trad. Philip Jones, *Certain briefe and speciall instructions for gentlemen, merchants, students, soldiers, mariners, etc.*, London, s.n., 1589.

- Mezciems, Jenny, « This is not to Divert the Reader: Moral and Literary Determination in some early Travel Narratives », *Prose Studies*, 5.1, 1982, *The Art of Travel*, p. 1-19 ; voir aussi *Art of Travel*, éd. Ph. Dodd (*infra*).
- Mills, Sara, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- Monga, Luigi (éd.), « Hodoeporics Revisited/Ritorno all'odeporica », *Annali d'Italianistica*, 21, 2003.
- Moureau, François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005.
- Pagden, Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.
- Palmer, Thomas, *An Essay on the Means how to Make your Travels Profitable*, London, H. Lownes, 1606 ; réimpr. New York/Amsterdam, Da Capo et Theatrum Orbis terrarum, 1972.
- Pasquali, Adriano, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- Porter Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1991.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- Profitable instructions describing what special observations are to be taken by travellers in all nations, states and countries*, London, B. Fisher, 1633.
- Rose, Gillian, *Feminism and Geography: the Limits of Geographical Knowledge*, Minneapolis, Minneapolis University Press, 1993.
- Shermann, William, « *Travel and Trade* », dans *A companion to Renaissance Drama*, dir. Arthur Kinney, Oxford, Blackwell, 2002, p. 109-120.
- Stagl, Justin, « *The Methodising of Travel in the 16th Century: A Tale of Three Cities* », *History and Anthropology*, 4, 1990, p. 303-308.
- , *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur (Suisse), Harwood Academic Publishers, 1995, p. 47-94.
- Stoye, John Walter, *English Travellers abroad, 1604-1667*, London, J. Cape, 1952.
- Turlerus, Hieronymus, *De peregrinatione [...]*, Argentorati, Bernhardum Jobinum, 1574 ; trad. William Howe, *The traveler of Jerome Turler*, London, Abraham Veale, 1575 ; réimpr. Gainesville (Fl.), Scholars' Facsimiles & Reprints 1951.
- Warnecke, Sara, *Images of the educational Traveller in early modern England*, New York, E. J. Brill, 1995.
- Wheeler, Valeire, « *Travelers tales: Observation on the Travel Book and Ethnography* », *Anthropological Quarterly*, 59, 2 avril 1986, p. 52-63.
- Youngs, Tim, voir Hulme, Peter.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Alvares, Francisco (1490-après 1540)

Né à Coimbra, cet ecclésiastique part en 1515 pour les Indes orientales, et accompagne l'ambassadeur portugais Rodrigo de Lima dans une ambassade en Éthiopie, le mystérieux royaume de Prêtre Jean (1520-1526). En 1533, il présente à Clément VII l'acte d'allégeance de l'empereur d'Éthiopie et sa relation, traduite en latin par Paul Jove, imprimée à Lisbonne par L. Rodrigues en 1540 (*Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam das Indias*). En 1550, Ramusio l'insère dans le premier volume de ses *Navigazioni*.

L'*Historiale Description de l'Éthiopie [...]*, Anvers, chez Jehan Bellere, 1556-1558 (notre texte) procède (édition piratée) de l'*Historiale Description de l'Afrique* (Lyon, Jean Temporal, 1556), qui traduit le premier volume des *Navigazioni* (1550) de Ramusio (voir l'éd. de M. Milanese, I, XXXVII).

Mentionner, au XVIII^e siècle, l'ouvrage du P. Jérôme Lobo, portugais, traduit par Joachim Le Grand (*Relation d'Abyssinie*, 1728) et Samuel Johnson (*Father's Lobo's Voyage to Abyssinia*, 1735). Édition anglaise moderne par C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, *Prester John of the Indies [...]*, London, The Hakluyt Society, 1961.

Anonyme (Pratolino)

Relation d'un voyage accompli en Italie par un gentilhomme avec des compagnons au nombre et à l'identité variables (Paris, 21 septembre 1588-inachevé) ; Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, ms. 222 (424), f^o. 31^v°-35^v°. Édition par Luigi Monga, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile* (1588-1589), Genève, Slatkine reprints, 1983.

Anonyme (Japon, XVI^e siècle)

The Kingdom of Japania est une brève description ouvrant une série de relations réunies par Thomas Rundall dans le volume *Memorials of the Empire of Japan in the XVIth and XVIIth centuries*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963. Source ms. : *The First Booke of Relations of Moderne States*, BL, ms. Harleian 6249, s. d. (sous Elizabeth I^{re}) ; quelques extraits dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625, t. II, pages 1696-1702.

Bacon, Francis (Londres, 1561-1626)

On ne saurait résumer ici la carrière de l'homme d'État (il fut chancelier d'Angleterre) et l'auteur d'une œuvre philosophique qui joua un rôle décisif dans le développement de la science expérimentale. Son opuscule sur les voyages, paru en 1625, est traduit par Jean Baudoin, dans *Œuvres morales et politiques de messire Francis Bacon*, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, p. 275-280.

Badoero, Federico (1514-1575)

Issu d'une famille patricienne vénitienne (son père était sénateur), il occupa d'abord d'importantes charges politiques et administratives avant de se voir confier, auprès de Charles Quint, puis de Philippe II, une ambassade qui, de 1554 à 1557, le fit séjourner aux Pays-Bas et en Espagne.

696 La relation de Badoero est la première des sept *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, publiées par Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Mucquardt, 1856, sur des ms. de Madrid, Paris et Bruxelles et sur l'édition vénitienne de E. Albèri, 1839-1863, série I, t. III.

Baretti, Giuseppe (1719-1789)

Poète et traducteur, il quitte Turin en 1751, obtient un engagement à l'Italian Opera House de Londres. Par Samuel Johnson, il devient familier de la famille Thrall et sera tuteur de sa fille aînée. Il publie à Milan la relation de son voyage à Gênes de 1760 et entreprend un second voyage en 1768-1769, d'où procède la relation anglaise, plus développée, de 1770.

A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France, London, T. Davies, 1770 ; réimpr. Fontwell (Sussex), Centaur Press, 1970, 2 vol. ; Lacy Collison-Morley, *Giuseppe Baretti. With an Account of his Literary Friendships and Feuds in Italy and in England in the Days of Dr. Johnson*, London, J. Murray, 1909 ; G. C. Rossi, « Gentes y paisajes de la España de 1760 en las cartas de Giuseppe Baretti », *Actas del Primer Congreso Internacional de Hispanistas*, Oxford, The Dolphin Book, 1964, p. 437-446.

Bartram, William (1739-1823)

Après avoir été négociant et dirigé des plantations d'indigo, Bartram accompagne son père, le botaniste américain John Bartram, lors de son exploration de la St John's River en Floride (1765-1766) et se dédie ensuite à l'étude de l'histoire naturelle (ornithologie notamment).

Travels Through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791 ; *Travels and other writings*, éd. Thomas P. Slaughter, New York, Library of America, 1996. *Le Voyage de*

William Bertram. *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*, trad. et prés. Yvon Chatelin, Paris, Khartala/Édition de l'ORSTOM, 1991.

Beatis, Antonio de

En mai 1517, le cardinal Louis d'Aragon quitte Ferrare pour une mission diplomatique qui doit lui faire rencontrer l'empereur Maximilien, le jeune roi Charles I^{er} d'Espagne (futur Charles Quint), qui réside alors dans les Flandres. Il passe au retour à Paris, pour y rencontrer François I^{er}, rend visite à Léonard de Vinci à Amboise. L'itinéraire français est assez insolite : Normandie, Bretagne, Massif central, puis Provence et retour à Ferrare en mars 1518. Relation due au chanoine Antonio de Beatis, chapelain et secrétaire du cardinal ; comparer à celle d'un anonyme marchand milanais qui, entre 1517 et 1519, voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Espagne (*Un mercante di Milano in Europa. Diario di viaggio del primo Cinquecento*, éd. Luigi Monga, Milano, Edizioni universitarie Jaca, 1985).

Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Freiburg in Brisgau, Herder, 1905, établie sur un manuscrit aujourd'hui disparu. Nous n'avons pas retenu la traduction française, médiocre et lacunaire, de Madeleine Havard de la Montagne, *Voyage du cardinal d'Aragon [...]*, Paris, Perrin. Édition anglaise : *The Travel Journal of Antonio de Beatis [...]*, éd. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979.

Bell, John (1691-1780)

Fils d'un pasteur écossais d'Antermony ; après des études à Glasgow, il arrive en Russie en 1714 et devient pendant trois ans médecin de l'ambassadeur russe en Perse. À son retour, il obtient d'exercer la même fonction auprès de l'ambassadeur Izmailov, envoyé par Pierre le Grand à l'empereur de Chine K'ang Hsi. Ils quittent Moscou en juillet 1719, arrivent à Pékin le 29 novembre 1720, sont de retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1722. Après un retour probable en Écosse en 1724, on retrouve Bell (au service de l'Angleterre cette fois) en Russie et en Turquie, où il sera quelque temps marchand avant de se marier, regagner son domaine d'Antermony (1746) et publier à Glasgow (1763) sa relation, *A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722)*.

Édition moderne par J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965.

Belon, Pierre (vers 1517-1565)

Né près du Mans ; un intérêt précoce pour la flore et la faune lui vaut d'importantes protections ecclésiastiques : Guillaume du Prat, René du Bellay,

le cardinal de Tournon, dont il devient l'apothicaire en 1542. Il voyage pour le compte de ce dernier en Allemagne et en Suisse, avant de faire partie (décembre 1546) de l'ambassade d'Aramon auprès du Sultan, puis de la suite de François de Fumel, ambassadeur extraordinaire, ce qui lui permet de visiter l'Égypte et la Palestine (arrivée à Jérusalem le 29 octobre 1547). Le retour à Paris est suivi d'un voyage à Rome en 1549, puis en Angleterre. Il se consacre ensuite à la rédaction de ses trois grands ouvrages : *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins [...]*, Paris, Regnaud Chaudière, 1551 ; *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Égypte [...]*, Paris, Cavellat, 1553 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux [...]*, Paris, Cavellat, 1555. Il meurt mystérieusement assassiné en avril 1565.

Édition moderne par Alexandra Merle, *Voyage au Levant. Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (1553), Paris, Chandeigne, 2001.

698

Bergeron, Pierre (vers 1570- vers 1637)

Avocat et homme de lettres, comme son père Nicolas Bergeron. On lui doit un important *Traicté de la navigation et des voyages de découverte et conquête moderne, et principalement des François* (Paris, Heuqueville et Soly, 1629), l'édition des *Relations des Voyages en Tartarie* (1634) et des *Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais* (1648). Sur les voyages de Bergeron lui-même, deux séjours en Italie (1601-1603 et 1611-1612) ; à son *Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas en 1619* (éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder 1875) ajouter un *Voyage d'Italie et d'Espagne* (deux ms. à la BnF, éd. Ch. Claverie, *Revue hispanique*, 1923, p. 359 sqq.), passablement tributaire, pour l'Espagne, d'informations livresques. Luigi Monga, disparu en 2004, n'a pu achever l'édition critique à laquelle il travaillait.

Venanzio Amoroso, « Les voyages de Bergeron » dans *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, actes du colloque CMR, Marseille, 1979, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 173-179 ; Lindsay, Robert O., « Pierre Bergeron: A Forgotten Editor of French Travel Literature », *Terrae incognitae*, 7, 1975, p. 31-38 ; Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur Pierre Bergeron et l'Écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Rédigé sous forme de lettres, son *Voyage à l'île de France* (1773) est le fruit d'un séjour (juillet 1768-novembre 1770) à l'île Maurice. La lettre XII, « Des noirs » est un témoignage ému sur le traitement réservé aux esclaves noirs importés de Madagascar pour travailler dans les plantations de sucre de l'île. Elle est suivie

d'un post-scriptum, « Réflexions sur l'esclavage ». La lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages », datée de Paris, 1^{er} janvier 1773, est tout entière une petite dissertation sur la pratique du voyage.

Voir *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

Boswell, James (1740-1795)

Fils aîné de Lord Auchinleck, avocat et juge écossais, il se destine au barreau où il est admis en 1766. Il ne cessera de pratiquer, avec plus ou moins de succès. Mais la rencontre de Samuel Johnson en 1763 ouvre sa carrière littéraire et le début d'un Grand Tour, accompli entre 1763 et 1766, que suivra en 1773 un voyage en Écosse, en compagnie de son illustre aîné, dont le récit paraîtra en 1775. Boswell attendra la mort de S. Johnson pour publier le sien (*Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*, London, Ch. Dilly, 1785 ; édition moderne de F. A. Pottle) ; mais ce dernier pouvait prendre connaissance du texte de son compagnon de voyage dès le soir, à l'étape. On doit à J. Boswell une monumentale *Life of Johnson* (1791 ; édition moderne G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, 6 vol.). L'édition a bien servi son voyage en Corse : deux éditions anglaises (février et avril 1768) s'étaient vendues à 7 000 exemplaires et la troisième paraît dès mars 1769, la même année que deux traductions françaises :

An Account of Corsica. The Journal of a Tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli (1768).

– *État de la Corse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon (sur l'édition de 1769) ; reprise dans *L'Île de Corse. Journal d'un voyage*, Paris, Hermann, 1991.

– *État de la Corse*, éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition).

Relation de l'isle de Corse [...] et mémoires de Pascal Paoli, trad. de l'anglais sur la seconde éd. par J.-P.-I. Du Bois, La Haye, Staatman, 1769 ; réimpr. Neuilly, Altaïr, 1992.

En défense des valeureux Corses, trad. Béatrice Vienne, précédé de « La campagne de Corse de J. Boswell », éd. F. A. Pottle, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 2002.

Sur le voyage en Écosse : Pat Rogers, *Johnson and Boswell. The Transit of Caledonia*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; *Voyage dans les Hébrides*, trad. Marcel Le Pape, introd. Maurice Denuzière, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Bouchard, Jean-Jacques (Paris, 1606 – Rome, 1641)

Appartenant à une famille aisée de magistrats, il est un collégien précoce épris de curiosités et d'expériences (rapportées dans ses *Confessions*) qui l'amènent à fréquenter les milieux libertins. Tout en l'aidant à se détacher de la passion conçue pour une femme de chambre, son départ pour l'Italie (1631) lui

permet de compléter une culture et une connaissance des hommes acquises, notamment grâce à la médiation de son ami Peiresc auprès des milieux cultivés d'Italie. *Confessions et Journal de Paris à Rome* ne seront édités (partiellement) qu'au XIX^e siècle, par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1881. Riche édition du *Journal*, mais restée incomplète des notes, par Emanuele Kanceff, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, Torino, G. Giappichelli, 2 vol., 1976-1977, t. I, *Les Confessions. Voyage de Paris à Rome. Le Carnaval de Rome*, t. II, *Voyage dans le royaume de Naples. Voyage dans la campagne de Rome*.

Bougainville, Louis-Antoine de (Paris, 1729-1811)

Après avoir combattu les Anglais au Canada, Bougainville tente d'implanter une colonie française aux Malouines ; mais il doit les rendre à l'allié espagnol. La mission se prolonge par un tour du monde (1766-1769) que rendra célèbre son évocation de Tahiti (*Voyage autour du monde*, Paris, Saillant, 1771), même si Wallis l'y avait devancé. Mais les résultats du voyage sont scientifiquement décevants (il n'a pas trouvé le continent austral que la lecture du livre du président de Brosses – ci-dessous – lui faisait espérer) et le contexte politique ne permettra pas au navigateur d'entreprendre une nouvelle expédition dans le Pacifique.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons, éd. Étienne Taillemite, Paris, Imprimerie nationale, 1977, 2 vol. ; *Voyage autour du monde*, éd. Jacques Proust, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982 (réimpr. 1996) ; éd. critique par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

Bougrenet, Jacques-Louis de, chevalier de la Tochnaye

Officier de cavalerie français, émigre en 1792. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (1795), puis *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797, rééd. Brunswick, chez l'auteur, 1801), traduit en 1798 par John Stevenson, *A Frenchman's Walk through Ireland*, éd. John A. Gamble, Belfast, Blackstaff ; réimpr. de l'édition Dublin, Hodges, Figgins/Belfast, McCaw, Stevenson & Orr, 1917.

Brosses, Charles de (Dijon, 1709-1777)

Premier président du parlement de Dijon, né d'une famille de parlementaires, il mène de front activité de juriste et intérêts de lettré. Voyage en Italie (1739-1740) avec Sainte-Palaye et Le Gouz de Gerland pour des recherches sur Salluste, qui ne verront le jour qu'en 1777. Lue attentivement par les navigateurs français et traduite en 1766 par l'Anglais Callander pour ceux de sa nation, son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, Durand, 1756,

2 vol.) marque une date dans la conquête du Pacifique. Ses *Lettres familières sur l'Italie*, (rédigées, en fait, pour l'essentiel, entre 1745 et 1755), après deux éditions incomplètes en 1799 et 1836 (celle-ci due à Romain Colomb) ne seront publiées qu'en 1928 (Dijon) sous le titre de *Lettres d'Italie*, et d'après l'exemplaire personnel de l'auteur, par Yvonne Bézard.

Éditions modernes par Romain Colomb et préface de M.-Th. de Brosse, Grenoble, Roissard, 1971, 2 vol. ; Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 2005, 2 vol. Sur de Brosse, voir Hermann Harder, *Le Président de Brosse et le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; éd. Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux terres australes de Charles de Brosse*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Busbecq, Ogier Christian de (1522, Flandres-1591, Rouen)

Ambassadeur impérial auprès de Soliman II (1554-1562), puis gouverneur des fils de Maximilien II et intendant de l'archiduchesse Élisabeth (épouse de Charles IX). Adressées à Nicolas Michault, qui fut son condisciple en Italie avant de devenir ambassadeur impérial au Portugal, ses *Lettres sur la Turquie*, écrites en latin, publiées en 1589, seront souvent rééditées et traduites, en français (*Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...]*, Paris, P. David, 1646), anglais (*Turkish Letters*, éd. F. E. Seymour, Oxford, Clarendon Press, 1927), allemand et hollandais.

Caminha, Pêro Vaz de (Porto-Calicut, 1500)

Né à Porto, Pêro Vaz de Caminha y était contrôleur des monnaies, ayant repris la charge de son père. Quand Pedro Alvares Cabral prend en mars 1500 la route de l'Inde avec treize vaisseaux, il emmène Caminha qui doit, avec Aires Correia, fonder une factorerie à Calicut. La flotte découvre le 22 avril le Brésil et y reste dix jours avant de repartir pour la destination prévue. Mais à Calicut, Caminha, qui exerçait sans doute la fonction d'« *écrivain* », sur le navire amiral, est massacré au cours d'un conflit avec les autochtones, comme Correia et une soixantaine de Portugais. Par sa « Lettre au roi Don Manuel », datée du 1^{er} mai 1500 (et découverte seulement en 1807 dans les archives de Torre do Tombo), Caminha signe la plus ancienne relation de la découverte du Brésil, que les Portugais avaient d'abord appelé « île de la vraie Croix ». La flotte de Cabral retrouvera Lisbonne en juin 1501.

Éd. Jaime Cortesao, *A Carta de Pêro Vaz de Caminha*, 2^e éd., Lisboa, Portugalia Editore, 1967.

Traduction française de Ternaux-Compans (voir *infra*, à Gandavo), de Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, dans *Lisbonne hors les murs*, Paris,

Éditions Autrement, série « Mémoires », 1, sept. 1990, p. 167-192, repris dans Leila Peyronne-Moisés, *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par des Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 159-181 ; Silvio Castro, *La Lettera di Pero Vaz de Caminha sulla scoperta del Brasile*, Padova, Università di Padova, 1984 ; Isabel Moutinho, « Portuguese Perceptions of the New World: Caminha's *Carta* (1500), Gandavo's *Historia* (1576) and Manuel Alegre's *Nova do Achamento* (1979) », *Antipodas (Place, Memory, Identities. Australia, Spain and the New World)*, 15, 2003/2004, p. 145-155.

Cardan, Girolamo (Pavie, 1501-1576)

Mathématicien, médecin et philosophe, docteur de Padoue, il enseigne la médecine à Milan, Pavie et Bologne, et en Écosse, après avoir décliné une invitation du roi du Danemark.

702

Proxeneta, seu De prudentia civili Liber, Leyde, Elzévir, 1627 ; trad. fr. *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 4^e éd., Paris, Antoine de Sommaville, 1661.

Cartier, Jacques (1491-1557)

Après avoir exploré l'entrée du golfe du Saint-Laurent en 1534, le navigateur malouin repart l'année suivante, pour remonter le fleuve à la recherche de métaux précieux et du passage du Nord-Ouest conduisant à la Chine. Il découvre les sites actuels de Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga) et connaît un hivernage difficile avant le retour en France (août 1536). Une troisième expédition, sous le commandement de Roberval, échouera piteusement (1542-1544). François I^{er}, qui avait financé les trois voyages, n'avait pas trouvé ses Indes et, pendant un demi-siècle, ses successeurs se désintéresseront de la Nouvelle-France (voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1964, t. I). La relation du deuxième voyage avait connu une édition parisienne, médiocre, en 1545, mais le récit des deux premiers se trouve dans le tome III des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio (1556).

Édition critique de l'ensemble – on ne possède qu'un fragment pour le troisième voyage – par Michel Bideaux, dans Jacques Cartier, *Relations*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1986.

Castañeda, Pedro de

En 1540, le vice-roi Antonio de Mendoza envoie une expédition au nord du Mexique ; le manuscrit original de la relation qu'en a laissée Pedro de Castañeda (dont la vie est très mal connue) est perdu. G. P. Windship a traduit en 1899 (texte reproduit par Hodge) une copie manuscrite faite à Séville en 1596 (aujourd'hui à la New York Public Library, direction générale Lennox). La copie

de 1596 avait précédemment été traduite par H. Ternaux-Compans, *Voyages*, t. IX, 1838.

The Journey of Coronado de Pedro de Castañeda et coll., éd. George Parker Winship, introd. Frederick Webb Hodge, San Francisco, Graborn Press, 1933 et New York, Dover Publications, 1990 ; F. W. Hodge, *Spanish Explorers in the Southern United States, 1528-1543. The Narrative of Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*, New York, Barnes and Nobles, 1965.

Challe, Robert (Paris, 1659- Chartres, 1721)

Avant d'être l'auteur des *Illustres Françaises* (1713), il avait servi Colbert et son fils, marquis de Seignelay, comme *écrivain du navire* et accompli avec une escadre française (1690-1691) le voyage dont il publia en 1721 la relation à Rouen, chez J. B. Machuel, en 3 vol. : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* (éditions modernes par Frédéric Deloffre et Melhâhat Menememcioglu, Paris, Mercure de France, 1979 (réimpr. 1983) ; *Journal du voyage des Indes orientales*, éd. Jacques Popin et F. Deloffre sur ms. olographe, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998 ; J. Popin, « Challe contre Choisy », dans *Miroirs de textes*, dir. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Moussa Sarga, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998, p. 59-72.

Champlain, Samuel de (Brouage, 1567 ?- Québec, 1635)

Champlain joint à une expérience précoce de la navigation celle de la guerre, apprise dans les combats contre la Ligue, qui lui valent la confiance d'Henri IV. Après avoir publié (1601 ?) un *Brief Discours*, récit d'un voyage en Amérique d'authenticité très douteuse, il est envoyé au Canada (Tadoussac) pour une exploration préluant à une entreprise coloniale (*Des sauvages*, Paris, Claude de Monstr'œil, 1603). Le prochain voyage sera en Acadie (1604-1606). En 1608, Champlain repart, fonde Québec, combat les Iroquois. De nombreux voyages suivront, pour développer la colonie installée, s'engager à l'intérieur du continent et affronter les entreprises concurrentes des Anglais. Ses *Voyages* connaissent plusieurs éditions, toujours augmentées (1613, 1619, 1632). On lui doit aussi un *Traité de la Marine* (1632).

Édition critique bilingue par H. P. Biggar et coll., Toronto, The Champlain Society, 1922-1936, 6 vol. ; *Les Voyages de Samuel de Champlain*, éd. Hubert Deschamps, Paris, PUF, 1951.

Chapelain, Jean (1595- 1674)

Fils d'un notaire de Paris, il se tourna vite vers les lettres : ouvert aux littératures étrangères (traduction du *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, préface à l'*Adone* de Batista Marini), curieux également des anciens textes français, il fut

remarqué de Richelieu, qui en fit son homme de confiance lors de la création de l'Académie française. Il fut aussi celui de Colbert. Tant d'honneurs devaient lui attirer des inimitiés. La médiocrité de sa *Pucelle*, restée inachevée en 1656, fit le reste. Il n'en est pas moins un acteur important des débats littéraires de son temps.

Chappe d'Auteroche, Jean (1722-1769)

Envoyé en Russie pour y observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, l'abbé Chappe d'Auteroche a rapporté sur le pays une brassée d'informations (sur la Russie plus que la Sibérie) qui font de son livre une source très documentée sur le pays, mais très critique sur ses institutions et ses mœurs. Diversemment reçu en France et éreinté par la *Correspondance littéraire* de Grimm (mars 1769), l'ouvrage provoqua la colère de Catherine II qui, estimant que son auteur avait écrit un livre anti-russe, suscita contre lui un *Antidote* (anonyme, 1770). S'étant embarqué pour la Californie afin d'y observer le nouveau passage de Vénus, prévu pour le 3 juin 1769 (celui que Cook choisira d'étudier à Tahiti), Chappe y meurt quelques jours plus tard d'une fièvre contagieuse.

704

Publié en 1768 en édition de luxe (planches de Le Prince), le *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...]*, réimpr. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, 2 vol. (allégé de l'édition de Paris de quelques observations scientifiques) ; éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, 2 vol. ; Catherine Claudon-Adhémar et Francis Claudon, « *Le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche* », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 61-71.

Chardin, Jean (Paris, 1643-Londres, 1713)

Fils d'un riche joaillier parisien, il s'embarque en 1664 pour les Indes orientales, par Constantinople et la mer Noire. Arrivé en Perse en 1666, il devient bijoutier du chah Soliman III, voyage en Inde en 1667, retourne en Perse en 1669 et à Paris, en 1670. Il repart l'année suivante, arrive à Ispahan en 1673 après un voyage mouvementé, y demeure quatre ans, suivant le souverain dans ses déplacements. Le retour s'effectue par Le Cap en 1681. Mais Chardin, protestant, décide, devant la montée des persécutions, de s'installer en Grande-Bretagne, où il devient joaillier de Charles II (qui le fait chevalier) et se marie. En 1684, il part en Hollande pour plusieurs années et finit sa vie en se consacrant à la rédaction de ses mémoires : nombreuses éditions, dont la plus complète est *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, éd. Louis Langlès, Paris, Le Normant, 1811, 10 vol. Extraits dans éd. S. Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol. ; Dirk van der Cruyse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.

Choisy, François-Timoléon, abbé de (1644-1724)

Abbé de Sainte-Seine (Bourgogne) à dix-huit ans, mais fantaisiste, joueur et travesti, Choisy mène une existence dissipée jusqu'à ce qu'une grave maladie décide de sa conversion : pieuse retraite et publication, avec son ami l'abbé de Dangeau, de *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Providence, la religion* (1684). Désireux de participer en bonne place à la christianisation du Siam, Choisy est de la suite du chevalier de Chaumont, qui conduit la première ambassade française en ce pays (1685-1686). Mais la suffisance des Occidentaux et les manigances du favori Constance Faucon qui, pour sa cause personnelle, soutient les projets français d'implantation religieuse et militaire, dressent la population contre le pouvoir du roi thaï Phraï Naraï. En 1688 éclate une révolution qui débouche sur sa destitution, la mise à mort de Faucon et, pour un siècle et demi, la fermeture du pays à l'influence française.

Sur ces événements voir abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687 ; La Loubère, *Du royaume de Siam*, (1691) ; *Mémoires* du comte de Forbin (1729) ; récit du jésuite Guy Tachard, *Voyage au Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roi au Royaume de Siam* (Paris, Seneuze et Horthemels, 1686) ; Dick van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

Éditions modernes par Maurice Garçon, *Journal de Choisy*, Duchartre et Van Buggenhondt, 1928 ; réimpr. Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1999 ; Michael Smithies, trad. anglaise, Kuala-Lumpur, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Dirk van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995.

Clarke, Edward Daniel (1769, Willingdon, Sussex-1822)

Antiquaire et minéralogiste, il entreprend de 1790 à 1800 de longs voyages, comme tuteur de deux jeunes *gentlemen*, en Grande-Bretagne (1790) et en Italie (1792). De 1799 à 1802, il voyage en Europe du Nord et au Proche-Orient en compagnie de T. R. Malthus.

Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, London, T. Cadell & W. Davies, 1810-1823, 6 vol. ; *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, Buisson, 1813.

Colomb, Christophe (Gênes, vers 1451- Valladolid, 1506)

Très jeune, il prend la mer, sert des corsaires catalans. Au terme d'un engagement contre ses compatriotes génois, il se retrouve au Portugal, s'y marie, navigue de l'Islande aux postes portugais sur la côte de Guinée. Surtout, il lit (voyages de Marco Polo, *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly), connaît les travaux de l'astronome florentin Toscanelli, propose vainement au roi Jean II de chercher par l'Ouest une route vers la Chine. Mais son projet obtient en Espagne le

soutien d'Isabelle de Castille et, avec trois caravelles, il débarque le 12 octobre aux Lucayes, puis découvre Cuba et Haïti. Son retour triomphal (mars 1493) est suivi d'un deuxième voyage (1493-1496), où il découvre notamment la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais les conflits entre Espagnols et Indiens minent son autorité. Au cours d'un troisième voyage (1498-1500), il découvre la côte du continent sud-américain et les sources de l'Orénoque, mais il est arrêté par Bobadilla, qu'Isabelle avait envoyé enquêter sur son administration, et rentre à Cadix enchaîné. Il entreprend un quatrième voyage de 1502 à 1504 et longe la côte de l'Amérique centrale, mais fait naufrage à la Jamaïque. Il rentre trois semaines avant la mort de la reine, discrédité, malade, abandonné. Les journaux de bord de Colomb nous ont été conservés par la version résumée due à Bartolomé de Las Casas. L'édition de Martin Fernandez Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos* (Madrid, Imprimerie nationale, 1825-1837, 5 vol.) a été aussitôt traduite à Paris sous le titre de *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

Éditions françaises par Alexandre Cioranescu, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961 et Michel Lequenne, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1979, 3 vol.

Cook, James (1728-1779)

Combattant les Français au Canada, le lieutenant James Cook exécute aussi des travaux de cartographie et rédige un mémoire sur une éclipse de soleil, ce qui le qualifie pour une importante mission scientifique : observer le passage de Vénus en 1769 et statuer sur l'existence de ce continent austral que recherchent alors les deux nations rivales. Le retour de Wallis lui permet de situer son observatoire à Tahiti. Il explore ensuite la Nouvelle-Zélande, découvre la côte orientale de l'Australie et rapporte de son premier tour du monde (1768-1771) une incomparable moisson scientifique. Le suivant (1772-1775) a pour objet l'exploration systématique du Pacifique : le continent austral n'existe pas. Cook repart en 1776 pour un troisième voyage, à la recherche de ce fameux passage du Nord-Ouest qui, au nord de l'Amérique, ferait communiquer les deux océans. Mais il trouve la mort aux îles Hawaï, lors d'un affrontement avec les autochtones.

Récit du premier voyage dans l'édition (peu fidèle) faite par John Hawkesworth, des voyages de Byron, Wallis, Cook et Carteret, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. II et t. III ; trad. fr. par J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774 ; *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770 [...]*, 1774, t. II à IV. Récit du deuxième voyage : *A Voyage to the South pole, and Round the World. Performed in His Majesty's Ships the Resolution and*

Adventure, in the years 1772, 1773, 1774 and 1775. In which is included Captain Furneaux's Narrative [...], éd. John Douglas, London, Strahan and Cadell, 1777, 2 vol. ; trad. J.-B. Suard, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux d[u] Roi, L'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775 [...]*, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol.

Édition critique des journaux des trois navigations par J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1955-1967, à qui on doit aussi une *Life of Captain Cook*, Stanford, Stanford University Press, 1974. Extraits dans *Relations de voyages autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, 2 vol. L'édition anglaise du troisième voyage (1776-1780) au cours duquel le navigateur trouvera la mort (février 1779) paraît en 1785, également par les soins de J. Douglas.

Coronado : voir Castañeda

Cortés, Hernán (Medellin, 1484 ou 1485-1547)

La première des cinq lettres (*Cartas de relación*) qu'il écrivit à Charles Quint entre 1519 et 1526 pour relater sa conquête du Mexique est perdue ; les trois suivantes furent aussitôt imprimées (Séville, puis Tolède) et vite connues de toute l'Europe : traductions parfois condensées en français (1522), latin, italien. La dernière ne sera publiée qu'en 1844 par Navarrete. Les quatre lettres connues sont réunies pour la première fois par l'édition de Pascual de Gayangos, *Cartas y Relaciones de Hernán Cortés*, Paris, A. Chaix, 1866.

Édition moderne par Manuel Alcalà, Mexico, s. n., 1943. Riches notes dans l'édition anglaise, *Letters from Mexico*, éd. J. H. Elliott et A. R. Pagden, Oxford, Oxford University Press, 1972. Éditions françaises, *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique*, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896 ; Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1982.

Coryat, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du recteur d'Odcombe, Somersetshire, études à Gloucester Hall (Oxford), puis familier d'Henry, prince de Galles et bouffon (« *comic attendant* ») à la cour de Jacques I^{er}. 14 mai–3 octobre 1608 : voyage en Europe. *Coryat Crudities. Hastly gobled up in Five Moneths Travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons Country, Helvetia alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands [...]*, London, William Stansby, 1611 (réimpr. London, Scholar Press, 1978) ; *Coryat's Crudities*, Glasgow, James Mac Lehosé, 1905, 2 vol. ; Michael Strachan, *The Life and Adventures of Thomas Coryate*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

William M. Schutte (préface de l'édition de 1978) tient le livre pour le premier guide de voyage imprimé en Angleterre et suggère que le titre a pu être inspiré par la préface de Dallington : « *Our memories are so surcharged with the multiplicity of [...] books, and our understanding so weakened with their unseasoned crudities (like stomachs with rawe fruities), that we are not able to digest them into any good blood either of knowledge or vertue* ». À son retour, Coryat pendit ses chaussures utilisées depuis Venise dans l'église d'Odcombe, où elles restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle. Dans ses *Crudities*, il insère « *An Oration made by Hermannus Kirchnerus, in Praise of Travel* » (*op. cit.*, t. I, p. 122-148) et une autre, du même auteur « *that the travell of Germany is to be preferred before all other travels* » (*ibid.*, t. II, p. 71-86). Un deuxième voyage, commencé en 1612, le conduit à Constantinople, Smyrne, Égypte, Jérusalem, Alep, Perse, puis en Inde : il y passe quatorze mois, rencontre l'ambassadeur Thomas Roe (voir *infra*, p. 734) en décembre 1615 et meurt à Surate en décembre 1617. Pas de relation, mais des lettres publiées par S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. II, livre X, chap. XII et William Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 234-287.

Dallam, Thomas (vers 1570-après 1626)

Né dans le Lancashire, souche d'une dynastie de facteurs d'orgues qui construira celles de la cathédrale de Worcester (1613) et de King's College à Cambridge (1615), il est dès 1599 assez réputé pour qu'Elizabeth le charge d'en construire un qu'elle offrira au sultan Mahomet III afin de se ménager son amitié, dans le combat qu'elle mène contre les puissances catholiques comme pour faciliter les activités marchandes de la jeune Compagnie du Levant (1582). Dallam se rend ainsi à Constantinople (voyage de février 1599-mars 1600) ; au palais de Topkapi, il peut, par ruse, voir le harem. À Athènes, il sera victime d'une agression.

Relation dans *Voyages and Travels in the Levant*, t. I, *The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600*, t. II, *Extracts from the diaries of Dr John Covel, 1670-1679*, éd. J. Theodore Bent, London, The Hakluyt Society, 1893. Sur Th. Dallam, voir Stanley Mayes, *An Organ for the Sultan*, London, Putnam, 1956, qui reproduit p. 96 une gravure « *The Organ Made by Thomas Dallam for the Grand Signior* » parue dans *The Illustrated London News*, 20 octobre 1860, « *said to be taken from the original specification* ».

Dallington, Robert (Geddington [Norfolk], 1561- Londres, 1637)

À la sortie de l'université de Cambridge, il devient *schoolmaster* à Norfolk, ce qui lui procure les ressources pour entreprendre un long voyage d'agrément en France. De retour en Angleterre, il est secrétaire de Francis Manners, futur 6^e Earl of Rutland, puis gentilhomme de la chambre privée des princes Henry et

Charles, et enfin *Master of the Charterhouse* et chevalier en 1624. Son livre associe heureusement compilation, information historique, expérience personnelle et réflexion critique. Il apparaît, dans sa deuxième édition, comme la mise en pratique d'un art de voyager, tout comme l'ouvrage qu'il consacra peu après à la Toscane (*A Survey of the Great Dukes state of Tuscany, in the yeare of our Lord 1596*, London, Edward Blount, 1605).

The View of Fraunce, London, Symon Stafford, 1604 ; réimpr. et introd. W. P. Barrett, Oxford, Oxford University Press, 1936. Édition piratée d'un ouvrage presque achevé en 1598, qui avait circulé en manuscrit. Dallington protesta dans l'introduction de l'ouvrage qu'il fit imprimer presque aussitôt sous un nouveau titre : *A Method for Travel. Shewed by Taking the View of France. As It Stood in the Yeare of our Lord 1598*, London, Thomas Creede ; trad. fr. par É. Emérique, « The view of Fraunce ». *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, Versailles, Impr. de Cerf, 1892.

Dampier, William (1652-1715)

Tour à tour boucanier et chef d'expéditions régulières, il accomplit quatre tours du monde ; au cours du deuxième, il rencontre les Aborigènes d'Australie (*A New Voyage Round the World*, London, James Knapton, 1697 ; trad. fr., *Nouveau Voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Marret, 1698).

Édition moderne par Mark Beken, « *A New Voyage Round the World* ». *The Journal of an English Boucaneer*, London, Hummongbird Press, 1998 ; extraits dans *Le Grand Voyage*, trad. J.-Y. Prate et préface de Michel, Le Bris, Phébus, 1993.

Davis, John (Sandrige, 1550 ?-Bornéo, 1605)

Très jeune, il navigue avec Adrian Gilbert. Toujours à la recherche du passage du Nord-Ouest, malgré les échecs précédents, l'Angleterre lui confie en 1585 une expédition au cours de laquelle il double le cap Farewell, arrive à la côte qu'il nomme *Desolation*, découvre le détroit qui porte son nom. Deux autres voyages ont lieu (1586 et 1587) ; il atteint la latitude de 73°, mais les bancs de glace lui imposent le retour. Il participe à la bataille contre l'*Armada* espagnole et continuera à naviguer, notamment sur les côtes sud-américaines avec Cavendish, à Cadix et aux Açores avec Raleigh, et aux Indes orientales, où il sera massacré par des pirates japonais.

R. Hakluyt avait inséré la relation de ses voyages dans l'Arctique (la seconde par lui-même, les deux autres par le marchand John Janes) dans ses *Principal Navigations* (London, G. Bishop, 1600), réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 381-445 ; édition moderne par A. H. Markham, *The Voyages and Works of John Davis*, London, The Hakluyt Society, 1880 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1970.

Defoe, Daniel (1660-1731)

S'engage en 1685 dans l'armée protestante de Monmouth. Après le succès de la révolution orangiste, Robert Harley lui confie des missions d'espionnage en Angleterre et Écosse (1705). Elles lui donnent une connaissance précise du pays, dont il célèbre la prospérité présente et les espérances. La publication de *Robinson Crusoe* (1719) et de *Moll Flanders* (1722) l'avait déjà rendu célèbre quand il fait paraître en 1724-1726 *A Tour through Great Britain*, 3 vol. : un livre très documenté, tant par les informations de première main (on en a parfois contesté l'importance) que par les lectures qui l'alimentent. Jeune homme, il avait rêvé, au cours d'un voyage en Angleterre accompli avec un ami, d'une circumnavigation de l'ensemble des îles Britanniques, comme le fit le général romain Julius Agricola.

710

Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962 ; extraits illustrés, par P. N. Furbank et W. R. Owens, London, Yale University Press, 1991. Sur D. Defoe et C. Fiennes, voir E. Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540 to 1840*, London, Routledge et K. Paul, 1964, p. 42-45.

Della Valle, Pietro (Rome, 1586-1652)

En 1614, il s'embarque pour Constantinople. De là, il se rend en Égypte, Terre sainte, Alep (juin 1616), puis en Perse et à Bagdad (octobre 1616), où il épouse une jeune chrétienne. Il rencontre Abbas I^{er}, reste deux ans à Ispahan. En septembre 1621, il part pour Ormuz, mais sa femme meurt en chemin, le 30 décembre 1621. Inconsolable, il fait embaumer le corps, qu'il porte avec lui, en Inde, à Goa, pour l'ensevelir dans le caveau familial lors de son retour à Rome en mars 1626. Relations sous forme de lettres (effectivement envoyées à son ami Mario Schipano) publiées à Rome : Turquie (1650), Perse (1658), Inde (1663). Nombreuses traductions : françaises (*Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s. n., 1661-1665 ; Paris, G. Clouzier, 1670 ; Rouen, chez Robert Machuel, 1745), anglaise (1664), néerlandaise (1664-1665), allemande (1674). Pour les années 1615-1629, voir le journal inédit à la Bibliothèque vaticane (Ottoboniano Latino 3382).

I Viaggi di Pietro della Valle. Lettere dalla Persia, éd. F. Gaeta et L. Lockart, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, coll. « Il Nuovo Ramusio », 1972, t. I ; *In viaggio per l'Oriente. Le mummie, Babilonia, Persepoli*, éd. Antonio Invernizzi, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001.

De Marees, Pieter

Neveu d'un marchand d'Amsterdam à qui il dédia la relation de son voyage en Guinée, entrepris en novembre 1600. Peu intéressante pour la flore et la faune (elle

recopie souvent des textes relatifs à l'Asie), elle l'est davantage pour l'ethnologie : sans indulgence pour certaines coutumes ou superstitions des Africains, Pieter de Marees est toutefois plus ouvert à leur égard que la plupart de ses contemporains.

Description et recit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, traduction française (peut-être par lui-même). Épître au lecteur du 16 avril 1602 ; traduction anglaise, *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea* (1602), trad. de l'allemand et éd. Albert von Dantzig et Adam Jones, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Des Hayes, Louis, baron de Courmenin (?-1632).

Conseiller de Louis XIII qui lui confie une mission au Levant (avril 1621-mai 1622), dont il s'acquittera avec succès : obtenir la restitution aux cordeliers des Lieux saints, que leur disputent les Arméniens (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632 ; la rédaction est l'œuvre d'un secrétaire ; exempl. BnF Richelieu, Ge. FF. 8531). Des Hayes livre des informations précieuses sur les Balkans, Constantinople et Jérusalem. Ses *Voyages au Danemarck*, publiés en 1664 seulement, rapportent des missions effectuées en 1629. Il se joint ensuite aux ennemis de Richelieu, ce qui lui vaut d'être arrêté en Allemagne, puis décapité à Béziers.

Díaz del Castillo, Bernal (vers 1492-1581)

Né à Medina del Campo, où son père était *regidor*, il s'embarque à la mort de ce dernier, en 1514, pour le Nouveau Monde. Gouverneur de Tierra Firme, il suit Diego Velazquez à Cuba, puis s'engage dans l'expédition de Cortés en 1519 et sera récompensé de sa fidélité par une *encomienda* au Guatemala. Il continue sa carrière militaire puis, en 1568, met la dernière main à sa *Verdadera historia de la conquista de la Nueva Espana* (publiée seulement en 1632), destinée à répondre à la *Cronica de la conquista de Nueva España* (1552), version « officielle » rédigée par Gomara, qui fut chapelain de Cortés. *Verdadera historia [...]*, éd. critique Carmelo Saenz de Santa Maria et Ramon Iglesia, Madrid, Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, CSIC, 1982.

Diderot, Denis (Langres, 1713-Paris, 1784)

Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* n'a guère voyagé avant sa visite à Catherine II, et ses deux séjours à La Haye (juin-août 1773 et avril-octobre 1774) encadrent son voyage en Russie.

Drake, Francis (1540 ?-1596)

Il a déjà effectué des raids contre Panama quand Elizabeth I^{re} lui confie en 1577 une flotte de cinq navires pour harceler les colonies espagnoles sur la

côte du Pacifique. Mais conflits internes et désertions dans la zone du détroit de Magellan la réduisent bientôt à un seul bâtiment avec lequel il achèvera en novembre 1579 le premier tour du monde après celui de Magellan. Il participe à la victoire contre l'Invincible Armada en 1588 mais ses entreprises océaniques connaissent des succès divers et il meurt de la dysenterie dans les Antilles espagnoles. Compilant deux relations manuscrites (voir *Hakluyt's Handbook*, t. I), R. Hakluyt publie en 1600 le récit de sa circumnavigation dans le tome III de ses *Principal Navigations* (réimpr. de 1904, *op. cit.*, t. XI, p. 48 sq.).

Études modernes par David B. Quinn, *Sir Francis Drake as seen by his Contemporaries*, Providence, John Carter Library, 1996 ; Harry Kelsey, *Sir Francis Drake. The Queen's Pirate*, London, Yale University Press, 1998.

Ducket, Geoffrey

712 Agent anglais de la Muscovy Company, il accompagne avec Bannister l'ambassade de Thomas Randolph en Russie (1568 : voir Turberville, p. 347 et 741) ; ils y passent l'hiver avant de repartir pour la Perse en juillet 1569 pour le compte de la Moscovy Company, sous le commandement de Thomas Bannister, auquel il succède après sa mort (29 juillet 1571). Blessé par des pirates cosaques sur la Caspienne, il revient à Moscou, puis à Londres (octobre 1574). R. Hakluyt publie dès 1589 la relation du voyage qui, selon le *Hakluyt's Handbook*, t. II, p. 356, a été tirée par Philip Jones d'une narration faite par Lionel Plumtree (BL Add. Ms. 481 51, f. 161-174). Elle figure également dans ses *Principal Navigations* (t. III, p. 162-166) et dans *Early Voyages and Travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, 2 vol. (t. II, p. 436-440).

Du Halde, Jean-Baptiste (Paris, 1674-1743)

Homme de lettres et géographe, il poursuit pour ses supérieurs jésuites la publication des *Lettres édifiantes*. Il en tira également un ouvrage remarquablement informé : sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol.

Dunton, John (1659-1733)

Libraire. Il venait de se remarier en 1697 quand des querelles avec sa belle-mère l'amènent à quitter le foyer pour voyager en Irlande. Son existence mouvementée donnera lieu à une autobiographie, *Life and Errors of John Dunton*, London, s. n., 1705. Lié à Defoe et aux membres du parti politique britannique Whig, il attendra vainement la gratitude de George I^{er} et sa mort passera inaperçue. Il

laisse de l'Irlande une image dépourvue de complaisance, mais n'est pas hostile à son peuple : « *I take the Irish to be a people well humor'd and open hearted, and verie capable of good impressions if a prudent care be taken to manage them* » (p. 27) ; mais font obstacle à cette promotion des Irlandais leur religion et leur pauvreté. Dunton pensait publier le manuscrit (Bodleian, Rawl. D.71) de son *Teague Land or a Merry Ramble to the Wild Irish. Lettres from Ireland* (1698), éd. Edward Mac Lysagh, Dublin, Irish Academic Press, 1982 (paru d'abord en appendice à son *Irish Life in the 17th Century*, Cork/London, Longmans, 1939).

Evelyn, John (Wotton, 1620-1706)

Issu d'une puissante famille du Middlesex. Il abandonne des études en dilettante pour s'engager dans l'armée hollandaise (1641) après la mort de son père, rentre en octobre à Londres, « *studying a little, but dancing and fooling more* », embrasse la cause royaliste, reçoit du roi le congé de voyager et part pour un Grand Tour en France, Italie et Suisse (1643-1647). Il arrive en France le 11 novembre 1643, en Italie en octobre 1644, séjourne à Rome, Naples, Venise, Padoue (études de médecine). En avril 1646, il quitte Venise avec le poète Edmund Waller, visite Vérone et Milan, franchit le Simplon. Il épouse en 1647 Mary Browne, douze ans, fille unique de l'ambassadeur anglais à Paris (elle ne le rejoindra qu'en 1652). De retour à Londres en septembre, il publie en 1649 une traduction de François de La Mothe Le Vayer. Les vicissitudes des guerres civiles lui font traverser plusieurs fois la Manche. La cause royaliste perdue, il s'installe à Deptford. Après la Restauration, Evelyn participe à la fondation de la Royal Society, dont il devient secrétaire en 1672. Toujours royaliste convaincu, il n'occupe cependant que des emplois mineurs. Il est curieux de jardins et d'architecture, laisse une œuvre variée et abondante, mais sans autre pièce majeure que son *Diary*, imprimé en 1818-1819 par William Bray.

Édition moderne de E. S. de Beer, *The Diary*, Oxford, Clarendon Press, 1955 (réimpr. 1966), 6 vol.

Fanshawe, Lady Ann (Londres, 1625-1680)

Ann Harrison épouse en 1644 sir Richard Fanshawe, très fidèle aux Stuarts pendant la guerre civile et qui, après la Restauration, devient ambassadeur en Espagne (1664) ; rappelé en 1666, il meurt la même année. Poétesse lettrée, elle le suit dans ses voyages, accompagnée de ceux de leurs nombreux enfants en âge de les suivre. Tout en étant soucieuse de ne pas gêner les affaires de son mari, et curieuse des réalités quotidiennes, elle jette sur l'Espagne un regard personnel, qui échappe aux stéréotypes. Ses *Mémoires*, écrits en 1676 à l'intention de son seul fils encore en vie et restés manuscrits jusqu'en 1829, sont consacrés pour l'essentiel à ses années espagnoles.

Édition moderne par John Loftis, *Memoirs*, Oxford, Clarendon Press, 1979 (avec les mémoires de Lady Anne Halkett).

Fiennes, Celia (1662-1741)

Fille d'un colonel de Cromwell, hardie et non-conformiste, elle parcourt à cheval l'Angleterre entre 1685 et 1710. *The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712*, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982.

Fletcher, Giles (vers 1549 -1611)

714 Poète et diplomate, fils d'un vicaire du Hertfordshire, étudie à Cambridge ; il conduit en 1588-1589 une mission commerciale qui, en dépit de certaines avanies, est un succès pour les marchands anglais. En 1610, il est engagé dans des négociations commerciales avec le Danemark. Sa relation, *Of the Rus Common Wealth; or Manner of Government by the Russe Emperour [...], with the Manners and Fashions of the People of that Countrey* (London, Thomas Charde, 1591), fut vite retirée de la vente à la requête de marchands anglais alarmés par des passages qui pouvaient offenser le tsar, et réimprimée, abrégée et épurée, par R. Hakluyt (*Voyages*, t. I, p. 542 *sqq.*), qui semble avoir eu accès à la relation manuscrite (BL Sloane Ms. 61) : voir *Hakluyt's Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 228 et S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. III, p. 413 *sq.*

Fonvazine, Denis (1744 ou 1745-1792)

En 1777-1778, ce noble russe d'ancienne famille, qui venait par son mariage de se soustraire à une existence besogneuse, quitte Saint-Pétersbourg pour un voyage avec son épouse en Pologne, Allemagne et France. À son retour, il continue son activité d'auteur dramatique et entreprend un nouveau voyage en Allemagne et Italie (1784-1785). Les lettres qu'il adressa lors de son premier séjour à sa sœur, au comte Piotr Ivanovitch Panine et au diplomate écrivain Iakov Boulgakov ont été traduites de l'édition en russe de Moscou-Léningrad (1959, t. II) et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov (*Lettres de France, 1777-1778*, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995 ; l'édition ajoute, pour Panine et Boulgakov, des manuscrits autographes).

Nous remercions les éditions du CNRS d'avoir autorisé gracieusement la reproduction d'un extrait de ce livre.

Forrest, Thomas (1729 ?-1802 ?)

Ce marin entre après 1748 au service de l'East India Company. Une longue expérience de la navigation dans l'océan Indien lui vaut de se voir confier une mission d'exploration en Nouvelle-Guinée (1774-1776), que suivront

d'autres voyages dans le Pacifique jusqu'à sa mort (sans doute en Inde, vers 1802). *A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776*, London, G. Scott, 1779 ; 2^e édition, *id.*, avec index, 1780 (fac-similé, Oxford University Press, 1969) ; traduction française *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780.

Frobisher, Martin (vers 1535-1594)

1544 : premier voyage en Guinée. 1577 : capitaine général et amiral de la flotte de la Company of Cathay. 1576-1578 : voyages infructueux en quête du passage du Nord-Ouest. Accompagne Drake dans son expédition de 1585. Il commande un vaisseau contre l'*Armada* en 1588. Blessé en 1594, dans un nouveau combat contre l'Espagne, près de Crozon, il meurt à son retour à Plymouth. R. Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* une relation des trois voyages, par Christopher Hall, Dionise Settle et Thomas Ellis, et une autre, de l'ensemble, par George Best (celle-ci dans *The Three Voyages of Martin Frobisher [...] 1576-78*, éd. Richard Collison, London, The Hakluyt Society, première série ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963 ; Sur les expéditions dans l'Arctique, voir les *Recueils des voyages au Nord*, Amsterdam, Bernard, 1724-1731.

Gage, Thomas (Angleterre, vers 1603-Jamaïque, 1656)

Envoyé par son père en 1612 étudier chez les jésuites en Espagne, il les quitte pour les dominicains de Valladolid. Il veut être missionnaire aux Philippines en 1625, mais demeure au Mexique et au Guatemala (1626-1637). Assailli de doutes religieux, il rentre en Espagne. Le spectacle des dévotions de Lorette le fait retourner en Angleterre (1641), où il abjure et se marie (1642), choisit le camp des parlementaires, devient un virulent prédicateur anti-catholique et publie *A New Survey of the West-Indias* (London, 1648) ; *Travels in the New World*, éd. J. Eric S. Thompson, Norman, Oklahoma University Press, 1958. Bien informé des faiblesses des défenses de l'Amérique espagnole, il s'engage comme chapelain dans l'expédition du général Venable, mais meurt lors de la prise de la Jamaïque.

Dans le t. IV de sa *Relation de divers voyages curieux* (1674), M. Thévenot insère des extraits du livre, qui est traduit (expurgé) sur ordre de Colbert (*Voyages dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.). Également traductions allemande et hollandaise.

Gama, Vasco de (1469-1524)

En 1487, Jean II de Portugal confie à ce navigateur la direction d'une flotte destinée à contourner l'Afrique pour atteindre l'Inde, mais le départ n'aura lieu

qu'en 1497. Il atteint le cap des Tempêtes, déjà doublé par Bartolomeu Dias en 1487 et l'appelle cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale de l'Afrique puis, aidé d'un pilote du Gujerat, fait voile vers Calicut, où il aborde le 19 mai 1498 et signe un avantageux traité de commerce. Nommé à son retour amiral des Indes, il entreprend un deuxième voyage (1502-1503) et consolide en Inde et à Cochin les résultats du précédent, établissant une puissance militaire et jetant les fondements de l'empire portugais dans l'océan Indien. Jean II le nomme vice-roi des Indes en 1524, avant que Camoens ne fasse de lui le héros de ses *Lusiades* (1572). Relation de ses voyages par Castanheda en 1551, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, selon un ms. anonyme attribué à Alvaro Velho. Une copie contemporaine de l'original perdu du récit d'Alvaro Velho a été découverte en 1834 (aujourd'hui à la Biblioteca Pública Municipal de Porto, 804). Première édition par Diogo Köpke et Antonio da Costa, *Roteiro da Viagem que em Descobrimto da India pelo Cabo da Boa Esperança fez Dom Vasco da Gama em 1497*, Porto, Typogr. commercial portuense, 1838 ; Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, trad. Ferdinand Denis, Paris, s. n., 1855, t. III, reprise par J. Cassou, *La Découverte du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 1966. Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, bureaux du « Magasin pittoresque », 1863, t. III, édite le *Roteiro* (qu'il attribue à Alvaro Velho) trouvé dans le monastère de Santa Cruz de Coimbra et déjà passé à la Bibliothèque publique de Porto : une copie du début du xv^e siècle, qu'il juge fidèle ; mais il déclare *in fine* qu'il a fait sa traduction « d'après » l'édition de Diogo Köpke, Porto, 1838 ; édition française moderne par Paul Teyssier et Paul Valentin, Chandeigne, 1995. Sur la rencontre avec les Hottentots, lire A. Margarido, « La vision de l'autre (africain et indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, actes du XXI^e colloque international d'études humanistes (Tours, juillet 1978), Paris, Fondation Gulbenkian, 1984, p. 507-555 ; Malvern Van Wyk Smith, « "The most wretched of the human Race": The iconography of the Khoikhoi (Hottentots), 1500-1800 », *History and Anthropology*, 5, 3-4, 1992, p. 285-330 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (xv^e-xix^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; *Fureur et Barbarie. Récits de voyage chez les Cafres et les Hottentots (1665-1721)*, éd. Dominique Lanni, Paris, Cosmopole, 2003.

Gandavo, Pero de Magalhães de

Né à Braga et fils d'un Flamand de Gand, il passe quelques années au Brésil, ouvre à son retour une école publique et livre aux presses de Antonio Gonçalves son *Historia da Provincia de Santa Cruz* (Lisboa, 1576), précédée de tercets et d'un sonnet de Camoens. Édition rarissime, réimprimée en 1922 à Sao Paulo

par Assis Cintra, *Nossa primeira historia*. Traduction par H. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II ; republiée sous le titre *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, Nantes, Éditions Le Passeur, 1995.

Gmelin, Jean George (Tübingen, 1709-1755)

Au terme de ses études de médecine en 1727, il part pour Saint-Petersbourg où il est admis à l'Académie des sciences. Il fait partie d'une expédition scientifique envoyée par l'impératrice Anna pour explorer la Sibérie et le Kamtchatka ; ils atteignent Irkoutsk et le lac Baïkal et ne retrouvent la capitale russe qu'en janvier 1743. À son retour en Allemagne, Gmelin devient professeur de botanique et de chimie à Tübingen en 1749. On lui doit une *Flora sibirica [...]*, Sankt-Peterburg, 1747-1750, 4 vol. et, en allemand, un *Voyage en Sibérie de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-1752. Ce dernier, relation minutieuse surchargée de détails, n'existe en français que dans les extraits donnés par l'abbé Prévost, *Histoire des voyages* (t. XVIII) et la traduction abrégée de Kéralio, *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables [...]*, Paris, Dessaint, 1767, 2 vol.

Goethe, Wolfgang (1749-1832)

Quand il quitte Weimar pour l'Italie en septembre 1786, Goethe a depuis une dizaine d'années congédié l'époque de *Werther* et du *Sturm und Drang* pour se convertir à une esthétique résolument classique. L'Italie n'est pas pour lui, comme elle l'est pour les voyageurs du Grand Tour, une étape de la formation, mais le terme d'une quête : celle de l'antiquité classique. Retour : mars 1788. On peut lire *Italienische Reise* dans la traduction de Jacques Porchat, *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1862, t. IX.

Göllnitz, Abraham

Ce géographe allemand né à Dantzig quitte l'Allemagne en 1628 pour voyager en Europe (Pays-Bas espagnols, France, royaume de Piémont) : relation dans son *Ulysses belgico-gallicum*, Leyde, Elzévir, 1631, in-12 (traduction libre en 1643 par Louis Coulon, *L'Ulyse français*). On le retrouve en 1642 à Copenhague (secrétaire du roi), avant de perdre sa trace.

Graaf, Nicolas de

Ayant achevé son apprentissage de chirurgien à Alkmaar, l'auteur s'embarque pour les Indes Orientales sur un vaisseau de la V.O.C. et naviguera de 1639 à 1687. Édition originale néerlandaise, *Reisen [...]*, Horn, 1701 ; traduction

française, *Voyages aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie [...]*, Amsterdam, Bernard, 1719.

Grataroli, Guglielmo (Bergame, 1516-1568)

Médecin de Padoue, qu'il quitte pour des raisons religieuses, il devient le collègue de Turler à Marbourg et celui de Zwinger à Bâle. Voyages en Italie, Suisse, Savoie, Bourgogne. Son *De regimine iter agentium [...]*, Basileae, s.n., 1561 est exploité par de nombreux traités postérieurs (dont le *Brevarium* de S. Zwicker en 1638 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970).

Gallizioli, Giovanbattista Conte, *Della vita, degli studii e degli scritti di Guillelmo Grataroli Filosofo e medico*, Bergame, 1788 ; Bietenholz, Peter, *Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel*, Bâle/Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1959, p. 131 sq.

718

Gray, Thomas (1716-1771)

La tutelle de son oncle le soustrait à un père violent et l'envoie comme pensionnaire à Eton. Il quitte Cambridge en 1738, sans un diplôme. Ami de Richard West et d'Horace Walpole, il part avec ce dernier pour un Grand Tour (mars 1739-septembre 1741) : deux mois à Paris, puis Reims, Lyon, la Grande Chartreuse, Turin, Florence (onze mois, où s'arrêtent les lettres conservées de ce voyage, dans *Correspondence*, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935 [t. I, p. 99-182] : Venise, Padoue, Vérone, Milan, Turin, Lyon, etc.).

Hall, Joseph (1574-1656)

Évêque d'Exeter et de Norwich, théologien puritain profondément engagé dans les conflits religieux de son temps, il laisse une œuvre abondante : traités doctrinaux, méditations, sermons, satire, poésie (première édition complète par Josiah Pratt, London, 1808, 10 vol.). Il publie à Londres en 1605 (à l'adresse de Francfort et sous le nom de Mercurius Britannicus) un voyage imaginaire, *Mundus alter et idem Sive Terra Australis hac semper incognita [...]*, éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981. Dans *Quo vadis? A Just Censure of Travell as it is commonly undertaken by the Gentlemen of our Nations*, London, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W. Johnson, 1975 ; traduction par Théodore Jaquemot, *Quo Vadis ? ou Censure des voyages [...]*, Genève, Pierre Aubert, 1628, des arguments empruntés aux stoïciens et aux Pères de l'Église servent au « Sénèque anglais » à dénoncer le voyage de formation pratiqué par l'élite sociale d'Angleterre comme un « *private and publike meschiefe* ». Nul besoin, selon lui, de chercher à l'étranger ce qu'offre l'Angleterre : le meilleur

régime politique, les meilleures universités. Les mêmes arguments serviront aux critiques anglaises du Grand Tour. Voir J. Locke, *Some thoughts concerning education*, London, 1693, p. 189-201, et Richard Hurd, *Dialogues on the uses of foreign Travell...*, 1764. Sans contester l'intérêt des voyages pour le commerce ou le service de l'État, Hall s'en prend seulement au voyage de curiosité : trop de parents, selon lui, envoient à l'étranger des enfants immatures, qui s'y corrompent sans profit, surtout en pays papiste. Mais il s'élève au-dessus de cette polémique pour déplorer la curiosité futile qui aboutit au mépris de la patrie. Le voyage est désormais inutile : le monde est connu, et tant de bons auteurs nous instruisent sur lui.

Hentzner, Paul (mort en 1623)

Juriste de Brandebourg, il voyage comme tuteur de Christoph Rehdiger, jeune noble silésien en Allemagne, France, Suisse, Italie et Angleterre de 1596 à 1600. Édition latine de son *Itinerarium* à Nuremberg, 1612. Les pages anglaises du livre sont les plus personnelles, les autres relevant souvent d'une érudition de seconde main (voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, p. 43-44) ; édition anglaise par William Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, London, R. J. Smith, 1865 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Herbert, Thomas (York, 1606-1682)

De 1627 à 1629, il fait partie de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton auprès d'Abbas I^{er}, roi de Perse. Il resta loyal à Charles I^{er} qui l'avait fait gentilhomme de la chambre. *A Relation of some Years Travaile into Afrique, Asia, Indies*, London, 1634, réédité en 1638 sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Asia and Afrique* ; ainsi qu'une édition de 1677, sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Africa and Asia the Great*, London, R. Scot, T. Basset, J. Wright and R. Chiswell, laquelle nous a servi à illustrer notre ouvrage. Traduction hollandaise de son livre en 1658, sur laquelle est établie une version française peu fidèle, que nous n'avons pas retenue (*Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, Jean Du Puis, 1663). Réimpr. de l'édition de 1634, Amsterdam/New York, Theatrum orbis Terrarum/ Da Capo Press, 1971.

Ides, Evert Ysbrand (1657, Schleswig-Holstein-1708)

Né d'une famille de marchands hollandais, il est dès 1677 à Arkhangelsk et, dix ans plus tard, exerce le commerce entre Hambourg et la Russie, avec assez de succès pour devenir familier de Pierre le Grand, qui lui confie une mission diplomatique à Pékin. Parti en mars 1691, il voit Kama, Tobolsk, Irtysh et traverse les grands fleuves sibériens avant d'arriver à Pékin en novembre 1693. La méfiance des Chinois et sa propre inexpérience ne lui permettent pas

d'atteindre ses objectifs politiques ; mais il obtient des avantages commerciaux et s'enrichit dans ce voyage, dont la relation parut à Londres en 1706 : *The Three Years Travels from Moscow over-land to China* [...].

Édition moderne par David N. Collins, dans *Siberian Discovery*, Richmond, Curzon Press, 2000, t. I ; éd. allemande par Michael Hundt, *Beschreibung der dreijährigen Chinesischen Reise*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.

Johnson, Samuel (1709-1784)

Une des figures majeures des lettres britanniques du XVIII^e siècle : œuvres poétiques, littérature narrative (*Rasselas*), travaux de critique, journalisme, et surtout son grand *Dictionary of English Language* (1755) et son édition de Shakespeare (1765). Il a déjà soixante-quatre ans et sa santé est déclinante quand il se rend à l'invitation de son cadet admiratif, James Boswell : entreprendre la découverte de l'Écosse et des Hébrides (voyage d'août à novembre 1773). Le récit de S. Johnson, publié en 1775, connaît un vif succès.

720

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971. Thomas M. Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, Athens, Georgia University Press, 1976.

Joly, abbé Barthélemy

De l'auteur, nous ne savons que ce qu'il nous livre de lui dans la relation de son voyage en Espagne, conservée dans le ms. fr. 24917 de la BnF. (« Voyage fait par M. Barthélemy Joly, conseiller et ausmonier du Roy, en Espagne, avec M. Boucherat, abbé et général de l'ordre de Citeaux », f^o 1r^o-67r^o), publié dans la *Revue hispanique* (20, 1909, p. 460-618) par L. Barrau-Dihigo (R. Foulché-Delbosc) sous le titre de *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*. B. Joly manifeste à l'égard des Espagnols des préventions exaspérées par l'intervention de leur pays dans les affaires françaises lors de la Ligue.

Kaempfer, Engelbert (1651-1716)

Médecin allemand de Westphalie, il voyage en Pologne, Suède, Perse, s'installe à Batavia en 1689 pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. En 1690, il s'embarque sur la flotte de la V.O.C. qui, une fois l'an, rend visite à la cour impériale du Japon. Il ne quitte le pays qu'en novembre 1692, pour un bref séjour à Batavia, et le retour en Europe. En avril 1694, il est reçu docteur à l'université de Leyde et, à l'occasion de sa thèse inaugurale, ruine la légende de l'*Agnus scythicus*.

To History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam, 1690-1692, est la traduction du manuscrit original allemand faite par John Gaspard Scheuchzer et publiée par Hans Sloane (London, 1727 ; trad. fr. François Nannet, *Histoire véritable [...] du Japon*, La Haye, 1729, 2 vol.) ;

édition moderne, Glasgow, MacLehose, 1906, réimpr. New York, AMS Press, 1971. Réimpr. *A Description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1987 puis 1998.

Kalm, Pehr (1716-1779)

Botaniste suédois, élève de Linné à Uppsala, à l'initiative duquel il s'embarque pour un séjour en Angleterre dans les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord (1748-1751) ; nommé à son retour professeur à Abo (1752). De la relation de son voyage, *En resa till Norra America*, seuls les trois premiers volumes furent publiés ; les quatre autres disparurent dans l'incendie de l'université d'Abo. Kalm fonda le jardin botanique de cette ville.

Édition anglaise : London, s. n., 1770-1771, 3 vol. Traduction partielle en français (textes relatifs au Canada) par L. W. Marchand, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

Kelly, Michaël (1764 ?-1826)

Acteur, ténor et compositeur, fils d'un marchand de vin et maître de cérémonie au château de Dublin. S'embarque en 1799 pour Naples. Chante à Florence et Venise (1780), puis à Vienne (quatre saisons, dont le rôle de Don Basilio à la création des *Nozze di Figaro*, en 1786). Il fut bien reçu de Mozart et Salieri et confia à Theodore Hook la rédaction de ses *Reminiscences* (London, s. n., 1826, 2 vol. ; réimpr. New York, B. Blom, 1969).

La Barbinais Le Gentil

Né près de Saint-Malo, il quitte Cherbourg pour le Chili en août 1714. Dans les années suivantes, il est au Pérou, à Guam, en Chine, à l'île Bourbon, au Brésil, en Galice, puis à Gênes (1718) et au Chili. Il achève son voyage (un tour du monde) en 1724 et en édite la relation sous forme de lettres adressées au comte de Morville, ministre et secrétaire d'État.

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de la Chine, Paris, François Flahault, 1725-1727, 3 vol. ; Amsterdam, P. Mortier, 1728 ; l'édition faite à Paris, chez Briasson, en 1728 est la plus complète.

Labat, Jean-Baptiste (1663-1738)

Ce dominicain s'embarque à la fin de 1693 pour les Antilles (Martinique et Guadeloupe) et devient bientôt procureur général de la mission de son ordre dans l'archipel. En 1705, on l'appelle en Espagne (Andalousie), à La Rochelle, puis en Italie. Il ne revient à Paris qu'en 1716, et travaille à la rédaction de ses voyages ainsi qu'à d'autres textes de littérature viatique dont on lui confie l'édition (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale [...]*, Paris, G. Cavalier,

1728, d'après les mémoires d'André Brue). Labat est un conteur enjoué, proluxe, très tenté par l'anecdote, avec une nette propension à s'installer au centre de la toile.

Voyages du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Caienne [...], 4 vol. ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale [...]*, 1732, 5 vol.

Ses voyages : *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. et surtout *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays [...]*, Paris, G. Cavelier, 1722, 6 vol.

Lafitau, Joseph-François (Bordeaux, 1681-1746)

722

Entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, il fit deux séjours missionnaires au Canada, qui lui inspirèrent un ambitieux essai d'ethnologie comparée, *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, 2 vol. (extraits dans éd. Edna Hindie Lemay, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol). On lui doit aussi une *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, J.-B. Coignard, 1733, 2 vol.

Andreas Motsch, *Lafitau et l'Émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers de CELAT »/Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.

Laudonnière, René Goulaine de (?- 1574)

Coligny, qui veut fonder en Amérique un refuge pour les huguenots, envoie le capitaine dieppois Jean Ribault et son adjoint Laudonnière, gentilhomme réformé breton, en Floride (1562), dont les indigènes avaient chassé les Espagnols. La richesse du pays et l'accueil favorable des Indiens firent naître une entreprise coloniale qui se termina tragiquement en septembre 1565, quand l'Espagnol Menendez de Aviles fit massacrer à Matanzas Inlet les Français (dont Ribault) qui s'étaient rendus à lui. En 1566, Laudonnière rentre, fraîchement accueilli à la Cour, et meurt dans l'obscurité, sans avoir publié *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* qui rapportait ces événements. En 1586, le manuscrit, devenu la propriété du cosmographe A. Thevet, lui est subtilisé par R. Hakluyt, qui en confie l'édition à Martin Basanier : *Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* mise en lumière par M. Basanier, Paris, Guillaume Auvray, 1586.

Laujardière, Guillaume Chenu de (1672, Bordeaux- 1731, Magdebourg)

Fils cadet d'une famille huguenote de Bordeaux ; les persécutions contraignent son père, procureur, à renoncer à sa charge en 1682 et à s'exiler en Brandebourg, sous la protection de la famille d'Anhalt-Dessau. Le jeune Guillaume, qu'on

avait envoyé à Madère pour attendre l'occasion de l'y rejoindre, doit au contraire, pour échapper aux jésuites, s'embarquer sur un vaisseau anglais en partance pour les Indes orientales. Sa destinée aventureuse se confirme quand, à la suite d'un naufrage qui le jette sur la côte des Cafres, il échappe au massacre que ceux-ci font de ses compagnons. Employé comme bouvier et bien considéré du roi, il vivra une année (février 1686-février 1687) avec ce peuple dont il découvre l'humanité. Il sert ensuite trois ans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, rejoint sa famille en Allemagne (1689) pour y poursuivre une paisible carrière militaire.

Écrite entre 1689 et 1696, sa relation a été conservée par trois manuscrits – Magdebourg, édité en 1748 et 1900 en traduction allemande, mais disparu entre 1940-1945, Berlin et Halle – et une publication par N. Weiss dans le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1921, t. 70 (ms. Halle). Édition moderne d'Emmanuelle Duguay, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, présentée par F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1995.

Léon l'Africain (Grenade, 1476 ? - après 1554)

Hasan-al-Wazzan, né à Grenade, d'où le chasse la prise de la ville par les Rois catholiques (1492), réside à Fez où il est docteur de la loi coranique et diplomate. Il accomplit pour le sultan des voyages, notamment à Tombouctou et en Tunisie. En 1517, des pirates siciliens le capturent près de Djerba. Baptisé à Rome en 1520, il devient Giovanni Leone Africano. Écrit en italien, le manuscrit de sa *Description de l'Afrique* est achevé en 1526. On perd ensuite la trace de son auteur : il a pu profiter de la période troublée qui a suivi le sac de Rome (1527) pour retourner en terre d'islam ; on signale sa présence à Tunis en 1554. G. B. Ramusio insère l'ouvrage dans le premier livre de ses *Navigazioni et Viaggi* (Venise, 1550 ; réédition moderne par Marica Milanesi, Torino, Einaudi, 1978, vol. I, p. 19-460). Il est traduit en français par Jean Temporal (*Historiale description de l'Afrique* [...], Lyon, 1556 (réédition Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1896-1898) et en anglais par John Pory, à l'initiative de R. Hakluyt. Traduction moderne par Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, rééd. 1980.

Études critiques : Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe. Fortunes de Jean Léon à la Renaissance*, Genève, Droz, THR, 1991 ; Nathalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; éd. Pouillon, F., Zhiri, O. et Rauchenberger, D., *Léon l'Africain*, Paris, Karthala, 2009 (actes du colloque, Paris, EHESS, mai 2003).

Léry, Jean de (Bourgogne, 1534-Genève, 1613)

Cordonnier de son métier, il étudie la théologie à Genève et fait partie de la mission des calvinistes envoyés au Brésil (novembre 1556) par l'amiral de

Coligny pour soutenir l'implantation française de Villegaignon. Il séjourne dans la baie de Rio de Janeiro de mars 1557 à janvier 1558. À son retour, il termine sa formation théologique à Genève, s'y marie et devient pasteur à Nevers en 1564. Fuyant les massacres qui prolongent en province la Saint-Barthélemy, Léry se réfugie à Sancerre qui, assiégée et affamée, capitule (*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574).

Son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* paraît à Genève en 1578. Édition moderne par Frank Lestringant, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* (1578), Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque classique », 1994 ; éd. Gisèle Mathieu-Castellani, actes de la journée d'études de l'université Paris VII sur *L'Histoire d'un voyage [...]*, *Cahiers Textuel*, 21, décembre 1999.

Lescarbot, Marc (Vervins, vers 1570 – Presles-la Commune, 1642)

724

Après des études de droit à Paris, il retourne à Vervins pour y exercer la profession d'avocat. Il prononce en 1598 des harangues remarquées lors des négociations franco-espagnoles et, en 1606, s'embarque pour le Canada avec l'expédition de Jean de Poutrincourt. Il passera un an à Port-Royal (Acadie) et, à son retour, publiera plusieurs pièces réunies sous le titre *Les Muses de La Nouvelle-France* en 1609, année où paraît également son *Histoire de La Nouvelle-France*, rééditions augmentées en 1612 et 1617 ; *The History of New France*, texte français et traduction par W. L. Grant et H. P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1913-1914, 3 vol. De plusieurs séjours dans les cantons suisses naîtra en 1620 son *Tableau de la Suisse*.

Paolo Carile, *Le regard entravé. Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur La Nouvelle-France*, Sillery, Les Éditions du Septentrion/Rome, Arcane Editrice, 2000. *Un homme de plume au service de La Nouvelle-France*, Paris, Champion, 2001. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot et la littérature géographique de la Renaissance », *Nouvelle Revue du XVII^e siècle*, 1, 2004, p. 91-93. *Id.*, *Marc Lescarbot. Voyages en Acadie*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2007.

Lewis, Meriwether et Clark, William

Secrétaire du président Jefferson, Lewis se voit confier (avec Clark comme second) une mission d'exploration qui veut atteindre la côte du Pacifique. L'expédition part de Saint-Louis en mai 1804, franchit le Missouri, puis les montagnes Rocheuses et passe l'hiver 1805 sur la côte du Pacifique avant de repartir vers l'Est et de retrouver Saint-Louis le 23 septembre 1806. Clark deviendra gouverneur du Missouri et Lewis de la Louisiane, mais ce dernier trouvera une mort tragique trois ans plus tard dans des circonstances obscures.

Instructions par Jefferson, 20 juin 1803, dans *Original Journals of the Lewis and Clark Expedition*, éd. Frank Bergon, New York, Penguin Books, 1989 ; autre sélection par Bernard de Voto, Boston, Houghton Mifflin, 1953, sur éd. de R. G. Thwaites, 1904-1905 : voir p. 483-487 et surtout l'introduction. Denis Vaugeois, *America, 1803-1853. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Lippomanno, Jérôme

J. Lippomanno fut ambassadeur de Venise à Paris de 1577 à 1580. La relation est l'œuvre de son secrétaire.

Lithgow, William (1582-1645)

Écossais né à Lanark, où il était « *Cut-lugged Willie* », quatre frères lui ayant coupé les oreilles après l'avoir trouvé avec leur sœur. Assure avoir couvert 36 000 milles de 1610 à 1629 en Europe, Asie et Afrique. Dévalisé en Moldavie (1616), agressé en Lybie, soumis au supplice du chevalet par l'Inquisition à Malaga.

The Totall Discourse of rare Adventures, and painful of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632 ; éd. Glasgow, MacLehose 1905. Voir aussi *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Locke, John (Somerset, 1632-London, 1704)

Le philosophe effectua un long séjour en France de 1675 à 1679, à la suite de Lord John Berkeley, ambassadeur extraordinaire à la Cour, puis en compagnie d'un ami d'Oxford, George Walls. Il passa quinze mois à Montpellier, dont l'air était réputé guérir la consommation dont il souffrait, et séjourna également à Paris et Bordeaux. L'ampleur de son *Journal* n'a pas permis jusqu'ici qu'il soit édité complètement : on peut en lire l'essentiel dans l'édition de John Lough, *Locke's Travels in France, 1675-1679*, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, à laquelle on ajoutera les pages « philosophiques » publiées en 1936 par R. I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay on the Human Understanding together with Excerpts from his Journal*, Oxford, Clarendon Press, 1936. La richesse des observations politiques, économiques et scientifiques font de ce texte un document essentiel pour la connaissance de la France de Louis XIV.

Magellan, Ferdinand de, vers 1480-1521

L'Espagne, qui cherche par l'Ouest une route plus rapide pour atteindre les épices que viennent de se procurer les Portugais aux Moluques, envoie avec cinq navires Magellan, navigateur portugais confirmé, mais que son roi a congédié. Il maîtrise habilement une rébellion, puis contourne l'Amérique du Sud par

le détroit qui porte son nom, entre dans un océan dont on connaît tout juste l'existence (Balboa, 1513) et auquel il donne le nom de « Pacifique ». Après trois mois d'une traversée épuisante, il parvient à Guam, puis aux Philippines où il trouve la mort en s'immiscant dans une guerre entre autochtones (avril 1521). Un seul navire reviendra en Espagne, *La Victoria*, conduite par El Caño, riche d'une cargaison d'épices.

Deux relations ont été conservées : *De Moluccis Insulis* (1523), œuvre de Massimiliano Transilvano, secrétaire impérial, et surtout le journal de Pigafetta, *Primo viaggio attorno al mondo*, traduction française conservée par trois ms. et *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536 ; éd. moderne par Léonce Peillard, *Premier Voyage autour du monde*, Paris, Taillandier, 1983. Éditions italiennes des deux relations à Venise (1536), insérées dans Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, Venise, 1550 (éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978, t. II). Éditions modernes du *Journal* de Pigafetta : Mario Pozzi, *Il primo viaggio intorno al mondo*, Vicence, N. Pozza, 1994 ; Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luis Filipe Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*. *La Relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007, 2 vol.

726

La vie d'Antonio Pigafetta, patricien de Venise (né entre 1480 et 1491) est très mal connue ; on perd sa trace en 1525. Il participe à l'expédition de Magellan comme domestique et parle toujours de lui avec affection. Au retour à Séville avec El Caño (septembre 1522), il présente sa relation à Philippe de Villiers, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont Pigafetta était chevalier.

Maupertuis, Pierre-Louis Moreau de (Saint-Malo, 1698- Bâle, 1759)

Mathématicien, l'Académie des Sciences lui confie une expédition en Laponie, destinée à mesurer la longueur d'un arc de méridien terrestre d'un degré : son rapport (1737) conclut à l'aplatissement de la Terre auprès du pôle. En 1746, il se rend à l'invitation de Frédéric II qui le fera directeur de la Bibliothèque royale de Prusse. Voltaire l'avait favorisé, avant de se brouiller avec lui et de le brocarder dans *Micromégas* et la *Diatribes du docteur Akakia*. Malade, Maupertuis rentre en France et 1756 et meurt à Bâle chez son ami Bernouilli.

Œuvres de Maupertuis, Lyon, J.-M. Bruyset, 1768, 4 vol., réimpr. Hildesheim, Georg Olms, 1965 ; t. III, p. 177-206, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument*.

Mendes Pinto, Fernão (vers 1510 -1583)

Une existence tumultueuse et la carrière atypique de son livre, *Peregrinação*, n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Au cours de ses vingt-et-une années de voyages en Asie (1537-1558), il est tour à tour soldat, pirate, marchand,

esclave (vendu seize ou dix-sept fois), docteur, ambassadeur et missionnaire, tour à tour riche et ruiné. Il fut un des premiers Occidentaux à fouler le sol du Japon, où il aida François-Xavier à bâtir sa première église. En 1554, alors qu'il se dispose à rentrer au Portugal pour y fonder une famille, une crise mystique le jette dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitte en 1556. À son retour, il se marie, attend vainement des subsides royaux qui ne lui parviendront qu'à la veille de sa mort. Dans l'intervalle, le Portugal a été absorbé par l'Espagne. Son livre paraît à Lisbonne en 1614 : grand succès, mais on en dénonce les mensonges, la chronologie incertaine. Cette lenteur à paraître peut s'expliquer : la *Peregrinação* contient d'incisives critiques contre les institutions du Portugal et les pratiques de ses sujets. Dès la fin du XVII^e siècle, on accorde davantage de crédit à l'ouvrage, très vite traduit en espagnol (1620), français (1628), néerlandais (1652), anglais (1653), allemand (1671).

Peregrinacão de Fernam Mendez Pinto, Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1614 (édition moderne de 1961-1962 en 2 vol.) ; trad. fr. Bernard Figuiet, *Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Paris, Mathurin Hénault, 1628. Éditions modernes et traductions par Rebecca D. Catz, *The Travels of Mendes Pinto*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, et Robert Viale, *Pérégrination*, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Mendoza, Juan Gonzalez de (Logrono, 1545- Popayan, 1614)

À dix-sept ans, il s'embarque pour le Mexique, puis entre dans l'ordre des Augustins et y poursuit pendant neuf ans ses études de théologie. Cet ordre est engagé dans l'évangélisation des Philippines, afin de pourvoir aussi Philippe II d'informations fiables sur la Chine. Divers contretemps (exposés à la fin de son livre III) empêcheront Mendoza d'accomplir le voyage et c'est sans avoir mis le pied sur le sol chinois qu'il publiera en 1585 à Rome son *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*. Mais il s'inspire très fidèlement des relations laissées par les missionnaires augustins qui s'y rendirent en 1577, 1579 et 1581.

Édition moderne : *Historia del gran reino de la China*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1990 ; traduction française (1588) par Luc de la Porte, *Histoire du grand royaume de la Chine [...] Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581*. Nouvelle édition : Lyon, François Arnoullet, 1608.

Mésenge, Pierre

Prêtre-chanoine de Rouen, il quitte la ville le 8 avril 1507, en compagnie de prêtres et de marchands, pour se rendre en Terre sainte. En Dauphiné, ils redoutent les gens de guerre et aventuriers qui suivent l'armée du roi Charles VIII (expédition de Gênes). Inachevée et restée inédite, la relation de P. Mésenge est

conservée par deux manuscrits de la Bibliothèque municipale d'Amiens : voir M.-Ch. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, p. 928. Notre texte : *Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte* (Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c).

Methwold, William (?-1653)

Neveu du Chancelier de l'Échiquier, il fait son apprentissage de marchand à Middleborough, s'embarque en 1615 pour Surate, au service de l'East Indian Company, visite en 1622 les mines de diamant de Golconde. Nouvelle mission à Surate et en Perse (1633-1636). En 1650, il est fait gouverneur de l'East Indian Company.

728 *Relations of the Kingdome of Golchonda and other neighbouring Nations within the Gulfe of Bengala*, 1626, dans *Purchas Pilgrims*, t. V ; *Relations of Golconda in the early Seventeenth century*, éd. W. H. Moreland, The Hakluyt Society, 2^e sér., 66 (réimpr. Kraus, 1967).

Middleton, Henry (?- 1613) : voir Scott, Edmund.

Misson, Maximilien (vers 1650-1722)

Protestant français que la révocation de l'Édit de Nantes, en lui faisant perdre sa charge de conseiller au Parlement de Paris, condamne à l'exil en Angleterre. Au terme d'un Grand Tour accompli en 1687-1688 (Hollande, Allemagne et Italie) comme tuteur de Charles Butler, futur comte d'Arran, il publie son *Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vol. ; de nombreuses rééditions (avec des *remarques* par Addison, Utrecht, 1722) en feront pour le siècle suivant un guide très apprécié du public, en dépit de sa sévérité pour l'Église de Rome ; il y montre plus d'esprit critique que dans son *Théâtre sacré des Cévennes* (1707). On lui doit aussi des *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, Van Bulderen, 1698, et l'édition des *Voyages et aventures de François Leguat* (1708).

Mocquet, Jean (1575 - après 1617)

Né en Île-de-France, « apothicaire ordinaire du roi », familier d'Henri IV qui s'intéressait à ses expéditions et à ses récits, il entreprit six grands voyages et devint garde du « Cabinet des Singularités du Roi » constitué à partir des collections d'objets (artefacts, animaux, minéraux) qu'il en avait rapportés. Très discret sur ses sympathies religieuses.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichiz de Figures [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, dédicace à Louis XIII (livre IV dans l'éd. Xavier de Castro et D. Couto), *Voyage à Mozambique et Goa*, Paris, Chandaigne, 1996. Rééditions Rouen (1645 et 1665), traductions hollandaise (1656), allemande (1668), anglaise (1696).

Montagu, Lady Mary Wortley (1689-1762)

Fille du premier duc de Kingston, elle accompagne fin juillet 1716 son mari Edward Wortley Montagu, nommé ambassadeur en Turquie. Après leur retour en octobre 1718, elle mène une vie de femme de lettres et accomplit de longs séjours en Italie. Ses *Lettres* ne paraîtront qu'en 1763. Ainsi que le souligne la préface de Mary Astell (écrite en 1724 pour une édition de *Letters from the East* qui ne vit pas le jour), elles ont le mérite de présenter sur la Turquie musulmane un point de vue féminin qui renouvelle le sujet. Lady Montagu s'employa avec succès à diffuser en Angleterre la vaccination anti-variolique, qu'elle avait observée en Turquie.

Letters [...] during her travels in Europe, Asia and Africa, London, 1763, 3 vol. Éditions modernes : Robert Halsband, Oxford, 1966-1967, 3 vol ; Jack Malcolm, London, W. Pickering, 1993. Trad. fr. *Lettres de M. de Wortley Montagu, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, etc. Traduites de l'anglais sur la seconde édition* (qui est un choix de lettres), Amsterdam, J. F. Boite, 1763.

Montaigne, Michel de (1533-1592)

Montaigne venait de publier les deux premiers livres de ses *Essais* quand il entreprit un voyage en Suisse, Allemagne et Italie (juin 1580-novembre 1581). Non destiné, semble-t-il, à la publication, le journal qu'il rédigea (avec le concours d'un secrétaire) ne paraîtra qu'en 1774 (éd. Meunier de Querlon). L'original est perdu, mais une copie (copie Leydet), découverte par François Moureau, a permis de lui apporter quelques compléments. Riches annotations dans l'éd. Alessandro d'Ancona, 1889. Éditions modernes : Fausta Garavini (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983) ; François Rigolot (Paris, PUF, 1992).

Montesquieu, Charles Secondat, baron de (1689-1755)

Rendu célèbre par ses *Lettres persanes* (1721), élu à l'Académie française (1728), il voyage en Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre de 1728 à 1732. L'ensemble des notes qu'il laissa ne sera publié qu'en 1894, à Bordeaux dans *Voyages de Montesquieu*, chez G. Gounouilhou en 2 volumes.

Édition moderne par Roger Caillois et Marion Lièvre, dans Montesquieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I.

Morrison, James (1760-1807)

Il entre dans la marine royale en 1779, participe à l'expédition de Bligh à Tahiti ; entraîné dans la révolte de la *Bounty*, il est condamné à mort par la cour martiale (1792), mais obtient le pardon du roi. Le journal qu'il tenait échappa au naufrage de la *Pandora* qui ramenait les mutins en Angleterre. Morrison servira de nouveau dans la Navy et trouvera la mort en 1807, dans une tempête, au large de Madagascar. *Journal of James Morrison [...]*, éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935. Les Éditions Ouest-France ont publié en 2002 la partie proprement narrative du *Journal*.

Moryson, Fynes (Lincolnshire, 1566-1630)

730

Bachelier de Cambridge en 1584, maître ès arts en 1587, il interrompt ses études en 1589 pour séjourner à Londres et voyager en Europe de mai 1591 à mai 1595. À la fin de 1591 il est à Prague ; en janvier 1593, il s'inscrit à l'Université de Leyde, se rend ensuite à Vienne par le Danemark et la Pologne. Il est en Italie en octobre 1593, visite Naples, puis Rome et l'Italie du nord (avril 1594-début 1595) ; il rencontre Th. de Bèze à Genève au début du printemps. En France, il est dépouillé par des soudards, entre Metz et Châlons, et entrevoit Henri IV à Fontainebleau. Il repart (décembre 1595) avec son frère cadet Henry, traverse l'Allemagne et s'embarque à Venise (avril 1596) pour Jaffa, Tripoli, Antioche, où meurt Henry en juillet 1596. Il est à Constantinople l'hôte de l'ambassadeur Edward Barton (1600) et retrouve Londres en juillet 1597. Novembre 1600 : il part pour l'Irlande afin d'y exercer des fonctions administratives et devient secrétaire du lord-deputy Charles Blount qui s'emploie à mater la rébellion de Tyrone ; il le suit lors de son retour en Angleterre (mai 1603) et le servira jusqu'à sa mort (1606). Il entreprend alors la rédaction de son *Itinerary* ; l'ouvrage paraît, inachevé, en 1617 (notes manuscrites jusqu'en 1619-1620, partiellement publiées en 1903 par Ch. Hugues) En 1626, Moryson avait obtenu une permission pour faire imprimer son manuscrit. Le gros in-folio de 1617 constitue un témoignage capital sur l'Europe de la fin du xvi^e siècle, en dépit de certaines redites et des limites de l'observation (à quatre jours de visite des monuments de Rome correspondent cinquante pages de texte, mais rien sur l'édification de la nouvelle basilique de Saint-Pierre).

An Itinerary, London, John Beale, 1617. Réédition 1907, Glasgow et réimpr. anast. de 1617, New York/Amsterdam, Da Capo Press et Theatrum Orbis Terrarum, 1971. Après le récit détaillé de ses voyages vient une deuxième partie presque indépendante, consacrée à la rébellion irlandaise, suivie d'une

troisième (« *Of Travelling in general* ») riche d'observations concrètes sur la pratique quotidienne du voyage, l'économie et les mœurs des principales nations européennes.

Shakespeare's Europe. A Survey of the Condition of Europe at the end of the 16th Century. Being unpublished chapters of F. M.'s Itinerary, éd. Charles Hugues, London, s. n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967 avec les extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College.

Mundy, Peter (vers 1596-1667 ?)

Sa vie est très mal connue. En 1611, il quitte sa Cornouaille natale et s'embarque pour apprendre le commerce. Des voyages en France, Espagne et Portugal précèdent de plus lointaines expéditions : Turquie, Inde, Japon, Chine, Russie, etc. Son retour en Angleterre en 1656 lui permet de consigner l'expérience d'une quarantaine d'années de pérégrinations dans un manuscrit achevé en 1667, mais qui ne sera publié qu'au xx^e siècle : *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 2^e série, 1907-1919, t. II, XVII, XXXV, XLV - XLVI, LV, LXXXVIII ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Nicolay, Nicolas de (Dauphiné, 1517-Paris, 1581)

Diverses missions secrètes l'amènent à voyager dans les Îles britanniques et en Méditerranée. Au retour d'un voyage accompli sur la côte africaine et à Constantinople, il est nommé géographe du roi (1552), puis premier cosmographe royal en 1570. Ses *Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* (Lyon, G. Rouillé, 1568) sont des études de mœurs qui ne dévoilent rien de ce qu'ont été les activités diplomatico-militaires de leur auteur. Réédition G. Sylvius, Anvers, 1576. Édition moderne : *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yerasimos, Paris, CNRS Éditions, 1989.

Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes), 1478-1557

Né de vieille famille asturienne, il est en 1491 page du prince héritier don Juan. Il va en Italie (1497) comme page et soldat *di ventura*, voyage, se dote d'une culture humaniste et traduit (*El laberinto de amor*) une œuvre de Boccace restée manuscrite, *Il Corbaccio*. De retour en Espagne en 1502, il se met l'année suivante au service de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. En 1514, il suit en Amérique Pedrarias Davila gouverneur de Tierra Firme, rentre en Espagne en 1515, y publie *Claribalte*, roman de chevalerie (Valence, 1519). 1520 : nouveau départ pour les Indes (receveur fiscal à Antigua). Dès 1515, il entre en conflit avec Davila, coupable d'exactions contre les Indiens ; il regagne l'Espagne pour

protester devant le Conseil des Indes (1523) et publier un *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (Tolède, 1526). Il occupera désormais des fonctions civiles et militaires (Panama, Saint-Domingue) coupées de séjours en Espagne.

1535 : il publie à Séville sa *Primera Parte de la Historia natural y general* (trad. française *Histoire naturelle*, 1556), 19 livres suivis d'un « *libro de los naufragios* », destiné à conclure l'ensemble de l'œuvre, envoie des notices sur le progrès des découvertes à Bembo, Fracastoro et surtout Ramusio, qui traduit le texte de 1535 dans le livre III de ses *Navigazioni* (1556, traduction fidèle, qui élague quelque peu le texte espagnol). 1546-1549 : il est en Espagne et réédite (1547) l'ouvrage précédent, y ajoutant une *Historia del Peru*. 1556 voit son retour définitif en Espagne où il publie, l'année de sa mort, une édition revue de l'ouvrage de 1535. L'édition complète (49 livres), établie par José Amador de Los Rios ne paraîtra qu'en 1851-1855 à Madrid. Édition J. Natalicio Gonzales, Ascension, Editorial Guarania, 1944-45, 14 vol. ; éd. Juan Perez de Tudela Bueso, *Historia natural y general de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959, BAE, 117-121.

732

Paré, Ambroise (début du XVI^e siècle- 1590)

Créateur de la chirurgie française, il eut à affronter les médecins jaloux de ses succès et les persécutions que lui valurent ses convictions réformées. La protection de Charles IX, qui appréciait ses compétences, lui permit d'échapper à la Saint-Barthélemy. Le voyage en Bretagne ne représente qu'un mince épisode au début de sa longue carrière. On en trouve le récit au vingt-neuvième livre de ses œuvres : « Une Apologie, avec les voyages faicts par l'Autheur », dans *Œuvres complètes*, Paris, Buon, 1598, p. 1200 sq.

Pigafetta, Antonio : voir Magellan

Pigafetta, Filippo (1533-1604)

De la famille du précédent, né et mort à Vicenze, il choisit d'abord le métier des armes, combat avec Condé au siège de Paris, participe à la bataille de Lépante. En 1586, il voyage : Alep, Jérusalem, Tripoli et recueille à Rome (mai 1589), auprès d'un religieux portugais, Duarte Lopes, les informations qui deviendront *la Relazione del Reame del Congo e delle circonvicini contrade tratta dalli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopes Portoghese* (Rome, 1591).

Première traduction française par Léon Cahun, *Le Congo* (sur l'éd. latine des frères de Bry, 1598), Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Édition moderne : *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes. La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentée, traduite et annotée par Willy Bal*, Paris, Chandeigne/Éditions Unesco, 2002.

Platter, Thomas le jeune (1574-1628)

Demi-frère de Félix Platter, il quitte Bâle (1595) comme l'avait fait celui-ci une trentaine d'années plus tôt, pour étudier la médecine à Montpellier. Il séjourne ensuite en Catalogne, à Paris, Rouen, en Angleterre, aux Pays-Bas ; il est de retour en Suisse en 1600.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, 2 vol., Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968. *The Journal of two Travellers in Elizabethan and Early Stuart England. Thomas Platter and Horatio Busino*, éd. P. Razzell, Caliban Books, 1995. Sur la famille des Platter, Emmanuel Leroy-Ladurie et Francine Lichtenhan, *Le Siècle des Platter*, Paris, Fayard, 1995-2006, 3 vol.

Racine, Jean (1639-1699)

Sur le conseil de son oncle Vitart, le jeune Racine, qui envisage une carrière ecclésiastique, quitte Paris en octobre 1661 pour Uzès, en quête d'un bénéfice : il regagne la capitale au printemps 1663 sans l'avoir obtenu. Les lettres qui subsistent de ce séjour en Languedoc révèlent un intérêt très mitigé pour cette province où il se sent étranger, bien loin surtout de ce Paris où il rêve de faire une carrière littéraire. Voir Alain Viala, « Racine, les Lettres d'Uzès : Topique d'un Parisien ? », dans *Découverte de la France au XVII^e siècle*, Marseille, CNRS Éditions, 1980, p. 87-93.

Regnard, Jean-François (1655- 1709)

Fils d'un marchand de salines des Halles de Paris ; après un premier voyage à Constantinople (1671-1673), il séjourne en Italie (1678-1679), mais au retour, le navire est attaqué par des corsaires algérois entre Gênes et Marseille et il faut l'intervention du consul de France pour le libérer de l'esclavage, avec son ami Fercourt. Deux ans plus tard, tous deux, accompagnés du juriste Corberon, sont en Suède pour un voyage en Laponie (Stockholm, 23 juillet 1681 et retour le 27 septembre 1681). Si la rédaction du récit suit immédiatement le voyage, sa publication a pu se trouver retardée par la traduction française que le père Augustin Lubin venait de publier (*Histoire de Laponie* [...], 1678) de l'ouvrage latin de Johann G. Scheffer (*Lapponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673), un ouvrage auquel la relation de Regnard doit beaucoup.

Œuvres, éd. Édouard Fournier, Paris, Garnier, 1874. t. II : voyages de Flandre et de Hollande (p. 175), de Danemark (p. 193), de Suède (p. 199), de Laponie (p. 220), de Pologne (p. 320), d'Allemagne (p. 358), de Normandie (p. 416), de Chaumont (p. 424). *Voyage en Laponie*, précédé de *La Provençale*, éd. Jean-

Clarence Lambert, Paris, 10/18, 1997 ; *Voyage en Laponie*. 1681, préface de Philippe Geslin, Boulogne, Éditions du Griot, 1992.

Roe, sir Thomas (1580 ou 1581-1644)

Il quitte une carrière de courtisan pour explorer la Guyane (1610), puis se met au service de l'East Indian Company qui lui confie une ambassade auprès du Grand Mogol, s'embarque en février 1615, arrive en Inde en décembre et le 10 janvier suivant, peut se présenter à Jahangir, le fils du grand Akbar. Il rentre sans avoir pu obtenir la signature du traité espéré, mais en ayant bien servi son pays, qui lui confiera d'autres missions diplomatiques. Ses *Mémoires* sont connus de Melchisédech Thevenot, qui les traduit et insère dans sa *Relation de divers voyages curieux* (1663). *The Embassy of[...] to the court of the Great Mogul, 1615-1619*, London, The Hakluyt Society, 1899 ; réimpr. Kraus, 1967.

Michael Strachan, *Sir Thomas Roe, 1581-1644. A life*, Salisbury, Wiltshire, M. Russel, 1989.

734

Rozmital, Leo de (1426-1480)

Leo de Rozmital, beau-frère du roi de Bohême, entreprend un long voyage en Occident pour suggérer aux princes chrétiens d'intercéder auprès de Rome afin de réconcilier son prince, un ardent hussite, avec la Papauté (la mission ne semble guère avoir été fructueuse). Il quitte Prague le 26 novembre 1465 ; dans la suite princière, deux scribes, le chevalier Schaseck, qu'intéressent les reliques et les plantes, et Gabriel Tetzl, marchand de Nuremberg, plus ouvert aux contacts humains. La relation en tchèque du premier nous est conservée par une traduction latine (Olmütz, 1577 ; nouvelle édition, Prague, 1951), celle de Tetzl, en allemand, étant restée inédite (ms. à la Staatsbibliothek de Munich, Cod. Germ. 1279) jusqu'à l'édition allemande et latine des deux relations (Stuttgart, 1843). Ils visitent la péninsule ibérique au cours de l'été 1466 : celle-ci intéresse peu les voyageurs des xv^e-xvi^e siècles, et c'est pourquoi nous avons retenu ces textes qui débordent notre cadre chronologique.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467 (éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Hakluyt Society », 1957. Extraits des deux relations du voyage de Rozmital dans E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, 1895, p. 21-60 et 144-146. Françoise Michaud-Fréjaville, « Le voyage du seigneur Léon de Rozmital en Occident, un apprentissage ? », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Noël Coulet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 31-52.

Sandys, George (1577, York-1644)

7^e fils de l'archevêque d'York, il devient avocat après des études à Oxford, se marie en 1598, se sépare en 1606, entre au Foreign Office en 1608, et voyage. Mai 1610 : Paris, puis Constantinople, qu'il quitte fin janvier 1611 pour l'Égypte. Il visite ensuite la Palestine, la Sicile et l'Italie, est de retour à Londres en mars 1612. La relation de son voyage (Londres, 1615) est une de celles qui montrent le mieux la mutation du pèlerinage aux Lieux saints en Grand Tour d'Orient. Sandys effectue ensuite un séjour en Virginie (1621) puis exerce des fonctions administratives avant de consacrer ses dernières années à la paraphrase des *Psaumes* et la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide.

A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610. Four bookes containing a description of the Turkish Empire, Aegypt and the Holy Land. 2^e éd., London, 1615 ; éd. moderne Jonathan Haynes *George Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (London, Associated University Press, 1986) ; *id.*, *The Humanist as Traveler: Georges Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610*, Rutherford, New Jersey, Fairleigh University Press, 1986 ; *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Scott, Edmund

Agent de l'East Indian Company aux Moluques depuis le 31 mai 1603, il y accueille l'année suivante Henry Middleton, marchand et capitaine qui, après un premier voyage dans les Indes orientales comme facteur de la compagnie, commande une flotte de quatre vaisseaux, avec une riche cargaison d'épices. Middleton trouve la mort à Bantam, lors de l'incendie de son bâtiment par les Javanais. Scott repart avec les autres navires, rejoint les Dunes le 6 mai 1606 et sera le narrateur de cette expédition.

The Voyages of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands, 1606 ; rééd. Bolton Corney, The Hakluyt Society, 1855. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-6*, The Hakluyt Society, 2^e s., 88, Kraus reprints. 1967 (inclut E. Scott, *An exact Discourse [...] of the subtilities [...]*, London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973.

Seignelay, Jean-Baptiste Colbert, marquis de (1651-1690)

Le ministre obtint de Louis XIV que son fils lui succédât en sa charge de secrétaire d'État à la marine, qu'il dirigea à partir de 1676. Il conduisit la flotte française qui humilia Gênes en bombardant la ville avant d'emmener le doge à Paris (1684) et consacra le reste de sa carrière à la marine de guerre plutôt qu'à l'expansion coloniale.

Relation d'un voyage du Marquis de Seignelay, éd. Pierre Clément, Paris, s. n., 1867 (sur ms. BnF Mélanges Colbert, vol. 84).

Silhouette, Étienne de (1709-1767)

Carrière administrative, couronnée par un emploi de contrôleur général (1757) qu'il ne sut pas garder longtemps. Son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (1770, 4 vol.) exploite des observations faites en 1729-1730.

Simond, Louis (1767-Genève, 1831)

Entre 1792 et 1814, il visite les États-Unis et la Grande-Bretagne. À son retour en France, il publie son *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, Treuttel et Würtz, 1816, 2 vol. Il en avait auparavant donné une édition anglaise (*Journal of a Tour [...]*, Édimbourg, 1815). De voyages ultérieurs naîtront *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, Paris, 1822-1823, 2 vol, et *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol.

736

Sorbière, Samuel (Uzès, 1710- Paris, 1670)

Protestant, il abandonne des études de théologie pour celles de médecine, exerce cet art en Hollande. Il rentre en France, se convertit en 1653 sans obtenir d'un voyage à Rome les avantages qu'il en escomptait. Il séjourne quelque peu à Paris avant d'entreprendre un voyage en Angleterre dont il publie à son retour une relation qui, contenant quelques traits qui provoquèrent la protestation du Danemark, lui valut un exil à Nantes. Historiographe du roi (1660), bien introduit dans les milieux littéraires, il s'y fit toutefois de nombreux ennemis, irrités par son arrivisme et la superficialité de ses ouvrages. Ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses* (1660) contiennent, sur le voyage, des réflexions passablement banales. Quoique reçu à la Royal Society lors de son séjour de trois mois en Angleterre, Sorbière s'était, dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* (1664), autorisé une liberté de plume qui lui avait valu une violente réplique de Thomas Sprat (1665) et les auteurs anglais (ainsi Defoe) ne lui pardonnèrent pas les fréquents traits satiriques de cette relation. La vivacité de la polémique a desservi un ouvrage, critique à l'occasion, mais bien informé. Sorbière fut aussi l'ami et traducteur de Hobbes.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses, Paris, 1664 ; réédition Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1980.

Tasman, Abel Janszoon (1603 ?- 1659)

Marin au service de la V.O.C., il quitte Batavia le 18 février 1634 pour les postes de commerce d'Amboine, Céram, Banda et rentre en Hollande en août 1637. Un an plus tard, il est à nouveau à Batavia. Son expérience de navigateur lui vaut de se voir confier en 1642 un voyage d'exploration vers une terre inconnue que les Hollandais (Cartenszoon, van Diemen, etc.) ont déjà approchée : la Nouvelle-Hollande, qui deviendra au XIX^e siècle l'Australie. Il découvre aussi le 25 novembre, jetant l'ancre dans une baie du Sud-Ouest (aujourd'hui Storm Bay), la « terre de van Diemen » – elle s'appellera en 1853 la Tasmanie – et la côte ouest des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Il est de retour le 15 juin 1643, effectue un deuxième voyage en 1644 et réside jusqu'à sa mort à Batavia, au service de la Compagnie.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968. On lit, parmi les *Relations de divers voyages curieux [...] de Melchisédech Thévenot*, 4^e partie, 1672, un « Voyage d'Abel Tasman L'an MDCXLII » qui est un résumé de son expédition. Une relation anglaise se lit dans *An Account of Several Late Voyages to the South and North* (J. Narborough, A. Tasman, J. Wood, F. Marten), London, 1694.

Tasse, Le (Sorrente, 1544-Rome, 1595)

Torquato Tasso, fils du poète Bernardo Tasso, accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (novembre 1570-mars 1571) ; à son retour à Ferrare, il se met au service du duc Alphonse II. Sa pastorale *L'Aminta* triomphe en 1573 ; il achève sa *Gerusalemme liberata* (1580), mais ses inquiétudes religieuses et le climat de la Contre-Réforme l'amènent à un remaniement malheureux (*Gerusalemme conquistata*, 1593). Sa crise de conscience débouche sur une existence visitée par la folie et le duc le fait enfermer à l'asile Sainte-Anne (Montaigne l'y rencontre lors de son voyage en Italie, rencontre mentionnée dans les *Essais*). Ses *Dialoghi* de 1586 montrent un auteur acquis aux principes de l'esthétique aristotélicienne. Lettres éditées dans *Prose*, t. I, Milan, Ricciardi, 1959.

Taylor, John (Gloucester, 1580-1653)

Marinier sur la Tamise, il est enrôlé de force dans la Navy (seize voyages), participe en 1596 au siège de Cadix. Frappé par le déclin de la batellerie, Convivial et indépendant, mais excessif dans la flatterie et les préjugés, Taylor trousse des vers de mirilton pour des célébrations imprimées de naissances, mariages et décès, entreprend des voyages sur prospectus (« *Taylor's bills* ») invitant à prier sur leur succès et en publie ensuite le récit sous un titre accrocheur : ainsi de ce *Pennyles Pilgrimage, or the Money-lesse Perambulation, of John Taylor, alias the Kings Maiesties Water-Poet. How he travailed on foot, from*

London to Tedenborough in Scotland, not carrying any Money to or fro, neither Begging, Borrowing, or Asking Meate, Drinke or Lodging. Par l'usage qu'il fait d'une prose entremêlée de vers, il peut être considéré comme un des premiers représentants du « voyage littéraire ».

All the Workes of John Taylor the Water Poet being 63 in number collected into one volum by the Author with sundry new Additions Corrected Revised and newly Imprinted. London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire) et London, The Scolar Press, 1973.

Thévenot, Jean (1632-1667)

Neveu de Melchisédech Thévenot, auteur de nombreux recueils de voyages, il visite, à partir de 1652, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, avant que la rencontre de l'orientaliste d'Herbelot ne dirige sa curiosité vers l'Empire ottoman (1656). En 1663, il est de retour en France, mais repart l'année suivante pour l'Égypte et la Perse ; malade, il meurt à Tauris en 1667.

738

Il ne fit imprimer lui-même que la première relation de ses voyages (*Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664) ; les autres, entreprises à l'initiative de ses amis, jusqu'au recueil des *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et Afrique*, Paris, 1689, connurent un succès attesté par de nombreuses traductions. Anthologie moderne : *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

Thevet, André (Angoulême, 1512- Paris, 1590)

Cordelier plus attiré par les larges horizons que par la vie monastique, il s'embarque pour l'Orient : il en naîtra sa *Cosmographie de Levant* (1554). Il participe ensuite (1555-1556) à l'expédition de Villegaignon dans la baie de Rio de Janeiro et en rapporte ses *Singularitez de la France antarctique* (1557 et 1558), relation écrite avec le concours de l'helléniste Mathurin Héret, qui leste son texte de références au monde antique. L'ouvrage connaît un grand succès. Mais trop soucieux d'asseoir son autorité scientifique, le « cosmographe du roi » s'attire de nombreuses inimitiés (Belleforest et Léry notamment) et fragilise le savoir qu'il déverse dans sa *Cosmographie universelle* (1575) et ses ouvrages demeurés manuscrits. Voir de Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* (Paris, Klincksieck, 1988), *André Thevet, cosmographe des rois de France* (Genève, Droz, 1991), *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2004) et éditions critiques de la *Cosmographie de Levant* (Genève, Droz, 1986), des *Singularitez [Le Brésil d'André Thevet]* (Paris, Chandeigne, 1996) et (en collaboration avec J.-Cl. Laborie), *Histoire [...] de deux voyages*, Genève, Droz, 2006.

Thicknesse, Philip (Farthinghoe, 1719- Boulogne, 1792)

Voyageur et soldat, excentrique et querelleur, occupa des postes de l'administration coloniale (Amérique du Nord, Antilles, Méditerranée). Gainsborough fut son ami et protecteur une vingtaine d'années (1754-1774), avant de se brouiller avec lui. D'un voyage d'agrément en France et en Espagne, il rapporte *A year's journey through France and part of Spain*, London, 1777.

Thou, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Membre d'une illustre famille de magistrats, il fut président à mortier au Parlement de Paris, grand maître de la librairie du roi, ministre des finances de Catherine de Médicis et travailla au rapprochement d'Henri III et Henri IV. De très nombreux voyages sur le continent européen lui donneront une connaissance profonde des pays et des hommes. Au cours de l'un d'eux, il rencontre Montaigne à Bordeaux (1581) et Candolle lui raconte son ascension du pic du Midi d'Ossau. En 1589, une mission diplomatique le conduit en Italie ; le retour s'effectue par la Suisse et le canton des Grisons. La relation de ces voyages se lit dans les *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713.

Turberville, George (1540 ?-1610, selon le *Dictionary of National Biography*, mais 1544 ?-1597 selon l'éditeur moderne).

Appartenant à l'ancienne famille du Dorset, les d'Uberville, il quitte l'université d'Oxford sans diplôme et se partage entre la vie de cour et l'activité poétique. Il part pour Moscou en 1568, secrétaire de l'ambassadeur anglais lord Thomas Randolph (mission de 1568-1569, négociation de privilèges commerciaux). Sur la Russie, trois lettres en vers à ses amis (p. 424-444 de l'éd. R. Panofsky), reproduites par R. Hakluyt dès 1589, éd. 1600, t. III, p. 124-126, qui élimine toutefois dans la première l'évocation de l'homosexualité pratiquée par les Russes (p. 425). À son retour, il se marie et occupe de petits emplois. Sa fin est mal connue.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets (1567) and Epitaphes and sonnettes (1576), fac-similé et introd. Richard J. Panovsky, Delmar/ New York, Scholar's Facsimiles and Reprints, 1977.

Twiss, Richard (1747-1821)

Fils d'un commerçant anglais, il peut consacrer sa vie au voyage. Au retour de son Grand Tour (1770), il est curieux de l'Espagne et du Portugal, sur lesquels les bonnes relations sont rares. De là ses *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773*, Dublin, 1775, qui lui valent un commentaire élogieux de S. Johnson et deux traductions (allemande et française) en 1776. On lui doit aussi un *Tour in Ireland in 1775* et *A trip to Paris in July and August 1792*, London, 1793. Bougrenet de La Tocnaye lui reprochera d'être « un Anglais

comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre comme des espèces très inférieures » (*Promenades d'un Français dans l'Irlande* », éd. 1801, p. 22).

Van Linschoten, Jan Huygen (Harlem, 1563-Enkuysen, 1633)

Il quitte la Hollande en 1579 pour Séville et Lisbonne, d'où il s'embarque pour Goa où il réside plusieurs années. Au retour, il participe aux expéditions de Barentz pour chercher au nord du continent eurasiatique un passage à la Chine (1594 et 1595). On lui doit, en hollandais, un *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal [...]*, avec une *Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, une *Description des Indes orientales* et un *Grand Routier de mer*, Amsterdam, 1596, en latin une *Navigatio [...]*, quatre parties, 1599-1601 (traduction française en 1610, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, s.n.) et le journal de sa navigation arctique (1601), réimprimé par J.-F. Bernard dans le premier volume de son *Recueil des voyages au Nord*.

740

Van Meteren, Emmanuel (mort en 1612)

Marchand d'Anvers, il voyage en Angleterre et Irlande (1575) avec son cousin, le géographe Abraham Ortelius. De 1583 à sa mort, il est consul de Hollande pour l'Angleterre. Auteur d'une *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612*, 1599 et éd. suivantes ; extraits dans *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865 ; éd. New York, Benjamin Blom, 1967. Éd. George Percy Badger, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963.

Van Neck, Jacob (1564-1638)

Il conduisit la deuxième flotte envoyée par les Hollandais aux îles des épices, en 1598. *Second livre, journal ou comptoir, contenant le vray discours et narration historique du voyage fait par les huit navires d'Amsterdam, au mois de Mars l'an 1598, Sous la conduite de l'Admiral Jacques Corneille Necq, et du Vice-Admiral Wibrant de Warwick [...]*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601.

Varthema, Lodovico

On ignore tout de sa vie. Son *Itinerario* (qu'il publie à Rome, en 1510) nous apprend qu'il a quitté l'Italie, jeune encore, en 1500. Quand il la retrouve en 1508, Manuel de Portugal, qu'il a servi aux Indes, a fait de lui un chevalier. Il a voyagé en des lieux interdits jusque là aux Européens (il est, après Pedro

de Covilhao, 1492 sans doute) le premier à se rendre à La Mecque. L'ouvrage connaît un vif succès : plus de cinquante éditions (dont de nombreuses traductions) au XVI^e siècle. Il le doit au parfum d'aventures qui ne sauraient être en tout point véridiques ; mais l'évocation des lieux et des hommes est fidèle.

Itinerario di Lodovico Varthema, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978-1988, t. I, p. 753-892. Traduction française par Balarin de Raconis *Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient*, dans *Recueil de voyages et de documents [...]*, éd. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1888, t. IX. Édition anglaise, *The Travels of Ludovico di Varthema [...]*, John Winther Jones, sur éd. italienne, Venise, 1510 (London, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963).

Veer, Gerrit de

De juin 1594 à novembre 1597, le Hollandais Willem Barents entreprend trois navigations à la recherche du passage du Nord-Est, sans pouvoir dépasser la Nouvelle-Zemble. La relation est l'œuvre de Gerrit de Veer, qui participa aux deux dernières. Cornelis Claesz la publie la même année (1598, Amsterdam) en hollandais (*Waerachtighe Beschryvinghe Van drie Seylagien*), en latin (*Diarium nauticum seu vera descriptio trium Navigationum [...]*), en allemand (Nuremberg) et en français (*Vraye description de trois voyages de mer très admirables [...]*). Deux éditions italiennes suivent (Venise, 1599), puis une traduction française (1604) et anglaise (que R. Hakluyt insère alors dans ses *Principal Navigations*), rééditée par Ch. T. Beke, *The Three Voyages of William Barents to the Arctic region [...]*, London, The Hakluyt Society, 1853 ; réimpr. 1876 et New York, 1972. Édition récente par Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Chandeigne, 1995, qui retient la version hollandaise d'Isak Commelin, 1646, traduite dans *Recueil des voyages [...]*, Amsterdam, 1702, t. I.

Vital, Laurent

On sait très peu de choses sur l'auteur de la relation du voyage de Charles Quint en Espagne. Il remplissait à la cour l'office d'aide de chambre (« serviteur domestique ») ; auparavant, il avait sans doute servi Jean de Luxembourg. Son père avait été attaché à la maison de Charles le Téméraire. Certains traits de langue font penser qu'il était originaire de la Flandre française, avant d'entrer au service du roi.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiés par Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III.

Wallis, Samuel (1728-1795)

L'Amirauté britannique l'envoie (août 1766) à la recherche du continent austral et d'îles dont Byron, qui vient d'achever son tour du monde (1764-mai 1766), a suggéré qu'elles feraient de précieuses escales. Il découvre ainsi Tahiti (juin 1767) et regagne les Dunes en mai 1768.

Relation éditée par J. Hawkesworth, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. I ; trad. fr. 1774, t. I (voir J. Cook). Édition moderne (récit de George Robertson) : Hugh Carrington, *The Discovery of Tahiti. Journal of the Second Voyage of HMS Dolphin Round the World [...]*, London, The Hakluyt Society, 1948.

Withers, Robert

Texte dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, éd. 1905, vol. IX, p. 327-329.

742

Secrétaire de sir Paul Pindar, ambassadeur anglais à Constantinople, R. Withers traduit d'un ms. italien une description du sérail faite par Ottaviano Bon, agent diplomatique vénitien à Constantinople ; elle fut publiée à Londres, 1650, *A description of the Grand Signor seraglio, or Turkish emperours court*. Voir *The Purchas Handbook*, éd. Loren Pennington, London, The Hakluyt Society, 1997, t. II, p. 416.

Young, Arthur (1741-1820)

Il abandonne très jeune la carrière de marchand à laquelle le destinait son père, un écuyer du Suffolk, pour se tourner vers la littérature, puis l'agriculture. Des expérimentations malheureuses lui causent des déboires financiers, mais son *Farmer's Tour through the East of England* (1771) lui vaut une réputation d'agronome. D'autres écrits lui permettent de rétablir sa fortune et l'amitié de la famille La Rochefoucault le conduit à visiter la France : trois voyages (le dernier abrégé par les événements de la Révolution), dont la relation (*Travels in France during the years 1787, 1788 and 1789*, Bury St Edmunds, 1792) connaît un vif succès. Elle est l'œuvre d'un observateur précis et pénétrant.

Traductions françaises : *Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F. S. (Soulès)*, 2^e éd., Paris, Buisson, 1794-an II ; introd. Léonce de Lavergne, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, 1860.

Zinzerling, Justus (Thuringe, 1590-1618)

Après des études de droit à Bâle (1610), il visite la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de s'établir à Lyon comme correcteur d'imprimerie. Il voyage en France de 1612 à 1616 (n'omettant guère que la Bretagne) : description publiée en 1616 (Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae [...]*, Lyon, J. Du Creux

alias Mollard, 1616 ; réimpr. Strasbourg, Genève, Amsterdam. Un *Voyage de France*, par « D. V., historiographe de France » [= Du Val], Paris, 1687) exploite très librement ce livre. Trad. Bernard Thalès, « Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon » (*La France littéraire*, 1859) et *Voyage dans la vieille France, avec une excursion en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Savoie*, Paris, A. Dentu, 1859.

REMERCIEMENTS

Ils vont à François Moureau, qui a spontanément exprimé son intérêt pour le projet de cette anthologie et l'a accueillie aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, à Charlotte Othman qui, le moment venu de faire accéder le livre à l'existence, lui a accordé tous ses soins pour la mise en pages et l'a fait bénéficier de sa diligente lecture du texte, à la Bibliothèque nationale de France qui a mis ses ressources iconographiques au service de l'illustration du volume.

Mais aussi, comment ne pas nous sentir tributaire de l'élan des voyageurs illustres ou anonymes qui, entre le temps de Christophe Colomb et celui de James Cook, se sont lancés sur les routes et sur les mers du globe, curieux de voir plus loin et de savoir davantage, même si d'autres motivations s'en mêlaient ? Quand leurs contemporains restés au pays célébraient les textes « qui nous rendent plus hommes », ils partaient, humanistes eux-mêmes, mais aussi soldats, marchands, religieux, désireux de voir plus loin que les tours de leurs clochers, de frotter leur cervelle à celle d'autrui, de parcourir le monde et nous en rapporter nouvelles. Ces pages (qui sont le plus souvent les leurs !) ne pouvaient que leur être dédiées.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIER CHAPITRE. LE DISCOURS SUR LE VOYAGE

Partir.....	17
LE VOYAGE, <i>PRO ET CONTRA</i>	18
Francis Bacon, « Des Voyages ».....	18
Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?.....	20
Pierre Bergeron : le voyageur, citoyen du monde.....	21
Pierre Belon : un homme de science.....	23
Joseph Hall (1617) : censure des voyages.....	24
La Barbinais Le Gentil : de l'utilité des voyages.....	28
L'ART DE VOYAGER.....	30
Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur.....	30
Robert Dallington : conseils au voyageur.....	31
Guglielmo Grataroli : routes et auberges.....	33
Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage ».....	34
Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie.....	35
Jean-Jacques Bouchard : préparatifs de voyage.....	39
Bougrenet de la Tochnaye : l'équipement du voyageur en Irlande.....	40
Montaigne en voyage : manières et humeurs.....	41
Pierre Mésenge : contrat pour la traversée de Venise en Terre Sainte (1507).....	44
Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino.....	49
LA MER.....	49
Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.....	49
Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517).....	51
Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique.....	54
Jean de Léry : le pot au noir.....	57
Robert Challe : le passage de la Ligne.....	58
Rapporter.....	63
OBSERVER.....	64
Diderot : « Des moyens de voyager utilement ».....	64
Jean Chapelain : conseils à un voyageur se rendant aux Indes.....	66
Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman.....	68

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)	71
Seignelay : des instructions à la relation	75
Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages	76
ÉCRIRE.....	79
Contre la rhétorique : trois navigateurs	79
William Dampier	79
Louis-Antoine de Bougainville.....	79
James Cook	80
La Barbinais le Gentil : décrire une tempête	81
Samuel Johnson, sur les livres de voyage : limites du témoignage (1760)	84
Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?.....	87
Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?	89
Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes	90
Le président de Brosses en Italie : contre les idées reçues et les clichés	94
Joseph Hall : le voyage parodique.....	95

772

DEUXIÈME CHAPITRE. L'ITALIE

Introduction	101
L'Italie, jardin de l'Europe.....	103
Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691)	103
Fynes Moryson : les Italiens à table	105
Thomas Coryat découvre la fourchette	111
L'ARRIVÉE EN ITALIE.....	111
Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)	111
Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786)	113
Religion : héritage et schisme.....	115
Montaigne : l'audience pontificale	115
Fynes Moryson : un réformé à Lorette	117
Rome, <i>patria comunis</i>	121
Goethe : Rome, 1 ^{er} novembre 1786.....	121
John Evelyn et les catacombes	122
Montaigne : la circoncision des Juifs	123
Capitales régionales	127
Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino	127
Fynes Moryson : fêtes vénitiennes.....	130
Thomas Coryat : courtisanes de Venise.....	132
Goethe : Naples et le Vésuve	137
Charles de Brosses : Agnano et la grotte du chien	139

TROISIÈME CHAPITRE. LA FRANCE

Introduction	145
Vademecum pour la France	147
Justus Zinzerling, <i>Itinerarium Galliae</i> , Lyon, 1612	147
Le Tasse : trois tares des Français (1572)	149
Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)	151
Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table	154
Robert Dallington	156
Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises	157
Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV	159
Philipp Thickness : mœurs françaises	160
Paris	163
Thomas Coryat à Paris	163
John Locke à Versailles	168
Thomas Gray : Paris et ses spectacles	171
Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire	173
La province	177
Ambroise Paré : fêtes bretonnes	177
Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine	178
Jacques-Auguste de Thou : M. de Candale dans les Pyrénées	181
John Locke : un nouveau docteur à Montpellier	182
James Boswell en Corse	183

QUATRIÈME CHAPITRE. LA GRANDE-BRETAGNE

Introduction	189
L'Angleterre	191
L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner	191
Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren	193
Paul Hentzner : Elizabeth I ^{re}	196
Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire	198
Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)	200
Celia Fiennes : les bains de Bath	201
Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle	204
Louis Simond : usages londoniens	206
L'Écosse	209
James Boswell : Édimbourg de nuit	209
Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands	210
Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona	213

L'Irlande	217
Fynes Moryson : « <i>Wild Irish</i> »	217
John Derricke : un banquet irlandais (1582)	220
John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)	221
Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants	224

CINQUIÈME CHAPITRE. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Introduction	229
L'Espagne.....	231
L'Espagne au milieu du XVII ^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe	231
Frederico Badoero : Philippe II en 1557	235
Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint	237
Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »	238
Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)	239
Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles	240
Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone.....	242
Barthélemy Joly : Monserrat	244
Philip Thicknesse : les routes d'Espagne au XVIII ^e siècle	247
Le Portugal	249
Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)	249
Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)	252
Jean Mocquet et Giuseppe Baretti : les Portugais et les taureaux	254
Richard Twiss : Lisbonne en 1772.....	259

SIXIÈME CHAPITRE. L'EUROPE CENTRALE, TERRE D'EMPIRE

Introduction	263
Les Pays-Bas	265
Federico Badoero : les Hollandais.....	265
Fynes Moryson : les Hollandais à table	269
John Evelyn à Leyde	271
Antonio de Beatis : la Belgique	272
L'Allemagne	279
LA NATION ALLEMANDE	279
Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie	279
Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table.....	282
Fynes Morisson : les mariages	286
Fynes Morisson : les divertissements.....	289
James Boswell : Grand Tour et mondanités.....	291

L'ALLEMAGNE SAVANTE	294
Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg	294
James Boswell : l'université de Leipzig	296
James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel	297
James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien	298
LIEUX	299
Montaigne à Augsburg	299
Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach	302
John Taylor : Prague	304
Fynes Moryson : les Juifs de Prague	305
John Taylor : Hambourg	310
Michaël Kelly à Vienne	313
Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière	317
La Suisse	319
Montaigne : l'hôtellerie suisse	319
Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons	321
John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)	323
James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « <i>The great interview</i> »	327
 SEPTIÈME CHAPITRE. AUX MARGES ORIENTALES ET NORDIQUES 	
Introduction	335
La Pologne	337
Fynes Moryson : les Polonais à table	337
Peter Mundy : Dantzïg (1640)	340
Jean-François Regnard : Cracovie	341
La Russie	347
George Turberville : les Russes (1568)	347
Giles Fletcher : des mœurs privées du peuple russe, et de ses particularités (1588)	350
Peter Mundy : la dévotion russe	353
Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie	354
Chappe d'Auteroche : mariages russes	357
Edward-Daniel Clarke : Odessa	359
Peter Mundy : Samoyèdes (1641)	361
La Scandinavie	363
Jean-François Regnard : les Lapons	363
Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons	364

HUITIÈME CHAPITRE. LA TURQUIE ET L'EMPIRE OTTOMAN

Introduction	371
La Turquie.....	373
Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »	373
Fynes Moryson : les Turcs à table.....	376
Pietro della Valle : le café	379
Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc.....	382
Pietro Della Valle : balançoires de Constantinople	385
Thomas Dallam voit le harem (1599)	387
Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur	390
Les Balkans sous le joug ottoman.....	393
William Lithgow en Grèce (1614)	393
Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	395
Louis Des Hayes : un caravansérail.....	397
Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)	398
Les Lieux saints	401
Pierre Belon à Jérusalem	401
L'Afrique du Nord	405
George Sandys en Égypte (1611)	405
Jean Thévenot : les momies de Saqqara.....	410
Nicolas de Nicolay : Alger.....	414
Léon l'Africain : Fez	418

NEUVIÈME CHAPITRE. AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Introduction	425
Afrique : le continent noir.....	427
Pieter de Marees : Noirs de Guinée.....	427
Filippo Pigafetta : guerriers congolais.....	429
Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola	430
Thomas Herbert : les Angolais	431
Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance.....	434
Thomas Herbert : les Hottentots.....	437
Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres.....	441
Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs.....	443
Peter Mundy : Madagascar	446
Jacob Van Neck et Thomas Herbert : l'île Maurice et le dodo	447
Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean	449

DIXIÈME CHAPITRE. LE MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient	459
Geoffrey Duckett : mœurs persanes ; la Caspienne.	459
Jean Chardin : Ispahan.....	463
Lodovico di Varthema et ses amours royales en Arabie (début XVI ^e siècle).....	466

ONZIÈME CHAPITRE. L'INDE

L'Inde	473
Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)	473
Peter Mundy : un <i>sâti</i> à Surate (1630).....	475
Thomas Herbert : la côte des Malabars.....	477
Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)	478
Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)	479
William Methwold en Inde (1622-1636).....	483
Thomas Herbert : Ceylan et le Paradis terrestre	486

DOUZIÈME CHAPITRE. LA SIBÉRIE

La Sibérie	491
Chappe d'Auteroche : Tobolsk.....	491
La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal.....	495
Evert Ysbrand Ides : les Bouriates.....	500

TREIZIÈME CHAPITRE. L'EXTRÊME-ORIENT

Introduction	507
La Chine.....	509
Evert Ysbrand Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan.....	509
John Bell : audience impériale en Chine	511
John Bell : fêtes de cour à Pékin	516
Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols	519
Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises	523
Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)	526
Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy	529
Juan-Gonzalez de Mendoza : élever des canards	532
Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine	534
John Bell : la rhubarbe et le lichee.....	538
Le Japon	541
Le Japon vu par un voyageur anglais du XVI ^e siècle	541
Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610	542
Engelbert Kaempfer : le poisson-poison	545

Le Siam	547
Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama	547
Abbé de Choisy : éléphants du Siam	554
Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam	560

QUATORZIÈME CHAPITRE. L'ARCTIQUE

L'Arctique	565
Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels	565
John Davis : des Esquimaux familiers (1585)	568
Gerrit de Veer : l'ours meutrier	570

QUINZIÈME CHAPITRE. AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

Amérique du Nord franco-anglaise	575
Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs	575
Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga	578
René Goulaine de Laudonnière : les Floridiens	581
Francis Drake et les Indiens de Californie	584
Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)	587
Marc Lescarbot : la chasse à l'orignal	590
Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable	592
Pehr Kalm : les Canadiens-Français	594
Pehr Kalm : mariages américains	598
William Bartram : alligators en Floride	599

SEIZIÈME CHAPITRE. LES ANTILLES

Les Antilles	605
Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492	605
Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde	607
Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles	608

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE. L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

L'Amérique ibérique	617
Pedro de Castañeda découvre le bison	617
Hermán Cortés : le Popocatepetl	619
Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala	620
Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)	622
André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens	624
Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)	627
Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes : le maïs	629
Ferdinand de Magellan : les Patagons	632
Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens	635

DIX-HUITIÈME CHAPITRE. L'OCÉANIE

Introduction	641
Magellan : l'immensité du Pacifique.....	641
Thomas Forrest : le sagou	643
« Pour la négociation » des épices aux Moluques.....	647
Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601).....	647
Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)	649
Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave	653
Bougainville : Batavia.....	655
L'aventure tahitienne.....	659
Samuel Wallis découvre Tahiti.....	659
Bougainville : l'éden tahitien.....	662
James Morrison : l'éden tahitien revisité.....	667
L'Australasie	669
Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)	669
Willam Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie	672
Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)	677
James Cook découvre les Maoris (mars 1770)	679
Vers le continent antarctique	685
James Cook, 71°10' latitude sud (janvier 1774).....	685
Table des illustrations.....	687
Bibliographie	691
Notices bio-bibliographiques	695
Remerciements.....	745
Index nominum.....	747
Index locorum.....	761
Table des matières	771

